BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE 8
PLUTEO VI
N.° CATENA 10

TECA·
·PALLI·

Seconda Sala 8-VI-10

Giovanni Battista Gordea

COLLECTION

DE

TRAGÉDIES, COMÉDIES, ET DRAMES

CHOISIS

DES PLUS CÉLEBRES AUTEURS MODERNES.

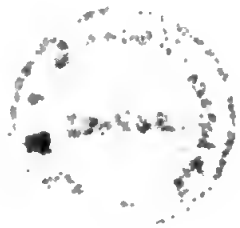
Real Museo Borbonico
NAPOLI

TOME TROISIEME.

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

A LIVOURNE 1774.

Chez THOMAS MASI ET COMPAGNIE,
Editeurs & Imprimeurs-Libraires.
Avec Approbation.



ZELMIRE

TRAGÉDIE.

Par Monſieur DE BELLOY.

ACTEURS.

POLIDORE, *Roi de Lesbos.*

ZELMIRE, *Fille de Polidore.*

ILUS, *Prince de Troye, mari de Zelmire.*

ANTENOR, *Prince du ſang des Rois de Lesbos.*

RAMNE'S, *Général des Armées de Lesbos.*

EMA, *Dame d'honneur de Zelmire.*

EURIALE, *Officier Troyen.*

UN SOLDAT THRACE.

PRETRES, PEUPLES & SOLDATS *de Lesbos.*

SOLDATS, TROYENS & THRACES.

La Scene eſt à Lesbos.

ZELMIRE

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une aſſez grande étendue de terrain ſur le rivage de la Mer, près de la Ville de Mityléne. On voit d'un côté des arbres & des rochers, entre leſquels eſt le chemin de la ville: de l'autre, un Temple & un Tombeau entouré de cyprès & de rochers. Au fond eſt la Mer.

ZELMIRE, EMA.

ZELMIRE, *ſuivant Ema qui traverſe le Théâtre, & fuit vers le Temple.*

TU me fuis, chere Ema: je te ſuivrai ſans ceſſe.
Donne au moins un regard aux pleurs de ta Princeſſe;
Daigne écouter . . .

EMA.

Vous puis-je entendre ſans horreur ;
Fille dénaturée?...

ZELMIRE.

Ah! ſuſpens ta fureur:
Le ciel vient de punir mon frere parricide...

EMA.

Dont vous avez ſervi la cruauté perfide:
J'arrive, & l'on m'apprend ſes forfaits & ſa mort;
Tremblez; ſon châtiment vous prédit votre ſort:
Frappez, grands Dieux!

(Elle fait encore un pas vers le Temple.)

ZELMIRE, *la retenant.*

Arrête, & connois mieux Zelmire.
O toi, qui la chéris depuis qu'elle reſpire,
Croi-tu qu'un ſi grand crime ait pu deshonorer
Ce cœur, où ta vertu ſe plut à s'admirer?

(A demi-voix & regardant de tous côtés.)

Hélas! loin de livrer mon déplorable pere,
C'eſt moi qui l'ai ſauvé des fureurs de mon frere;

EMA.

Quoi? Polidore...

ZELMIRE.

Il vit.

EMA, *avec éclat.*

O mon maître! ô mon Roi!

ZELMIRE.

Modére tes tranſports, tu me glaces d'effroi:
Un ſeul mot peut le perdre... Ah! de ma confidence
Déjà mon cœur tremblant condamne l'imprudence.

EMA.

Vous me craignez, Zelmire!

ZELMIRE.

Oui, pour des jours ſi chers,
Pardonne, je te crains; je crains tout l'Univers.
Va, ſi je n'implorois ton ſecours néceſſaire;
Mon cœur, ſûr de ta foi, te cacheroit mon pere.
Mais je commençai ſeule en vain à le ſauver,
Je vois trop que ſans toi, je ne puis achever.
Regarde, près du Temple où me fuyoit ta haine,
Ce vaſte monument voiſin de Mitylène,
Entouré des rochers qui défendent nos bords,
Et de ces vieux cyprès, triſte pompe des morts;
Là, des Rois de Lesbos, on révere la cendre...
Là, mon pere vivant fut forcé de deſcendre.
Ombres de nos Héros, qu'il a ſurpaſſés tous,
Vous voyez votre fils reſpirant parmi vous;
Vous gardez ſa vieilleſſe aux meurtriers ravie;
L'azile de la mort eſt celui de ſa vie.

EMA.

Par quel miracle, ô ciel! trompant ſes aſſaſſins,
Avez-vous fait penſer que livré par vos mains...

ZELMIRE.

Je peux te confier, dans ces lieux ſolitaires,
Ce dépôt, ce tiſſu d'intéreſſans myſtères,
Qu'a tramé par mes ſoins l'amour ingénieux,
Prodiges... qu'à mon Pere ont cru devoir les Dieux.
Ta tendreſſe va croître au récit de la mienne;
Je veux faire paſſer mon ame dans la tienne.
Le ſort, qui pour un tems te fixoit à Samos,
Préparoit loins de toi les malheurs de Lesbos;

Lorſqu'Ilus, mon époux, l'eſpoir de la Phrygie,
Fut rappellé par Tros pour venger ſa patrie.
Son abſence cruelle, époque de nos maux,
Du parricide Azor enhardit les complots.
Ce monſtre que le Ciel m'avoit donné pour frere,
Porta ſa main coupable au ſceptre de ſon pere;
Dans le crime affermi par ces vils ſéducteurs,
A qui les changemens promettent des grandeurs.
Polidore irrité, voulut ſur un Parjure,
Venger les droits du Trône & ceux de la Nature:
Mais ſon bras paternel, à regret étendu,
Auroit puni ſon fils & ne l'eût point perdu.
Ce jeune ambitieux, idole d'une armée,
Sous lui, depuis trois ans, à vaincre accoutumée,
Dieu d'un peuple inconſtant qui ſous mon pere, hélas!
Se laſſoit d'un bonheur qu'il ne méritoit pas;
Sur-tout ayant gagné ces Thraces ſanguinaires,
Devenus déſormais nos Tyrans mercénaires;
Qui, des mœurs de notre îsle avares corrupteurs,
Payés pour la défendre, en ſont les oppreſſeurs:
Azor mit tous les cœurs du parti de ſon crime:
D'un pere trop jaloux on le crut la victime;
Il feignit que le Roi, dans ſes cruels ſoupçons,
Armoit contre ſes jours le fer & les poiſons.
Ses ſoldats, à ce bruit, rempliſſent Mitylène,
Mon fils, mon pere & moi, nous tombons dans leur chaîne;
Et ménacée encor de plus cruels malheurs,
On força ma tendreſſe à dévorer ſes pleurs.

EMA.

Monarque infortuné, la main de ton fils même

Déchire ſur ton front ce ſanglant diadême:
Voilà le prix honteux qu'ont payé tes ſujets
A trente ans de vertus, de gloire & de bienfaits!
(à Zelmire.)
Ne pûtes-vous au moins de ce vainqueur impie,
Pour un pere captif, déſarmer la furie?

ZELMIRE.

Non, contre tous les pleurs ſoigneux de s'endurcir,
Il fallut le tromper, ne pouvant l'adoucir.
Tromper un traître, Ema, c'eſt lui faire juſtice.
Tel fut de mon amour l'innocent artifice.
D'Azor, avec éclat, j'approuvai les forfaits;
En flattant ſes fureurs, j'en prévins les effets:
Tu ſais que les mortels vertueux ou coupables,
Dans les autres toûjours penſent voir leurs ſemblables:
Azor me crut ſans peine un cœur dénaturé.
Je lui ſurpris l'aveu d'un projet ignoré:
Le barbare, en ſecret par la faim meurtriere,
Au fond de ſa priſon, laiſſoit périr mon pere.

EMA.

Dieux!

ZELMIRE.

J'arrêtai ce crime au moment du ſuccès,
Un ſoldat, dans la tour, me laiſſa quelqu'accès:
Mais lâchement fidele & cruel par foibleſſe,
Il m'ôta les ſecours qu'apportoit ma tendreſſe.
J'entre, je vois mon pere à mes pieds étendu;
Je ſens le froid mortel ſur ſon corps répandu,
Je le preſſe en mes bras, & ſa bouche expirante,
Pouſſe en foible ſanglots une voix défaillante...

J'écoutai la Nature : elle vint m'inſpirer
D'oſer changer ſes loix, pour la mieux honorer :
Son trouble impérieux ne connoît point d'obſta-
cles :
La Nature allarmée enfante des miracles.
Du lait que pour mon fils elle avoit deſtiné,
Mon ſein même a nourri mon pere infortuné :
Mes pleurs, mon déſeſpoir, ma mort inévitable,
L'ont contraint d'accepter ce ſecours reſpectable.

EMA.

Zelmire... Je ſuccombe à mon raviſſement :
Pardonnez au tranſport de cet embraſſement.
Ah ! l'admiration, le trouble, la tendreſſe
Arrachent de mes yeux des larmes d'allegreſſe.

ZELMIRE.

Hélas ! à ce ſpectacle un Thrace en répandit.
Dans mes ſoins maternels ce tigre me ſurprit :
Mais l'inflexible airain de l'ame la plus dure,
S'ébranle s'amollit au cri de la Nature.
Il fut comme accablé du Dieu qui m'inſpiroit ;
Il oſa ſeconder des ſoins qu'il admiroit,
Et mon pere, échappant à ſa priſon funeſte,
Trouva, dans ce tombeau, l'azile qui lui reſte.
Ce n'étoit point aſſez. Loin d'un ſi cher tréſor,
Il falloit détourner les pourſuites d'Azor ;
Je ſus conduire ailleurs ſa cruauté ſéduite ;
Je lui vins, la premiere annoncer cette fuite ;
Je feignis qu'enlevé par des amis ſecrets,
Mon pere s'enfermoit au Temple de Cérès,
Où Cloanthe en effet, fidele à Polidore,
Avec quelques ſoldats ſe défendoit encore.
Dieux ! qui pouvoit prévoir ces attentats nouveaux ?

Azor de toutes parts fait lancer les flambeaux,
Et du Temple embraſé les murailles fumantes,
Coulent dans des torrents de flammes dévorantes:
Un cœur dénaturé reſpecte-t'il les Dieux?
Mais la cendre ſacrée, où ce monſtre odieux
Croyoit voir de ſon Roi l'affreuſe ſépulture,
Servit à mieux couvrir ma pieuſe impoſture.

EMA.

Ainſi quand vos vertus l'arrachent à la mort,
Nous vous accuſons tous de ſon horrible ſort.
Que j'expie à vos pieds une injuſte colere...

ZELMIRE, *la relevant.*

Son injuſtice, Ema, me la rendoit bien chere.
J'eſtimois ce courroux dont mon cœur ſoupiroit,
De ta fidélité ta haine m'aſſuroit.
A quel étrange ſort mes malheurs m'aſſerviſſent,
Je ne puis plus chérir que ceux qui me haïſſent;
Et j'abhorre ce peuple aſſez vil pour m'aimer,
Qui me croit parricide & m'en oſe eſtimer.
Entretiens ſon erreur que ma vois autoriſe:
Unis-toi pour ton maître, à ma noble entrepriſe.
Le ſoleil a trois fois doré l'azur des Cieux,
Depuis qu'au ſein des morts la nuit couvre ſes yeux,
Et que mes ſoins cachés ont nourri ſa vieilleſſe
(Montrant le Temple.)
Des dons qu'on croit ici que j'offre à la Déeſſe.
Veille autour de ces lieux, où je vais l'informer
De ce trépas d'Azor qui doit tant m'allarmer.
Hors du Tombeau fatal j'entretiendrai mon pere;
Du moins, pour un moment, il verra la lumiere.
Approchons.
(Elle fait quelques pas, tenant Ema par la main.)

EMA.

Vous tremblez!

ZELMIRE, *s'arrêtant.*

Hélas! depuis le jour
De cet effort ſacré, prodige de l'Amour,
Tu vois à quel excès ma tendreſſe eſt accrûe;
A la voix de mon pere, à ſon nom, à ſa vue,
Je ſens d'un doux tranſport mes entrailles frémir,
Tout mon ſang ſe troubler & mon cœur treſſaillir,
Un ſentiment nouveau, qui vient s'y faire entendre,
Ajoute à la nature & rend ſon cri plus tendre.

(Elle entre dans le Temple.)

EMA, *ſe retirant.*

Dieux! dont la vertu même éprouve le courroux,
Eſt-ce en vous imitant qu'on mérite vos coups?

SCENE II.

POLIDORE, ZELMIRE.

POLIDORE, *ſortant du Tombeau & s'appuyant ſur Zelmire.*

O Ma fille, ſoutiens ma tremblante vieilleſſe,
Prête un bras ſecourable à ma lente foibleſſe.

(Il avance peu-à-peu.)

Mes regards éblouis cherchent en vain les Cieux,
Hélas! leur doux aſpect n'eſt plus fait pour mes yeux...
Enfin je les revois, & je t'embraſſe encore...

Ma vie eſt déſormais un fardeau que j'abhorre.
Non; je la dois aimer, c'eſt un de tes bienfaits.
Pourrois-je ſans tranſport, me retracer jamais
L'auguſte & doux moment où ton malheureux pere
A trouvé dans ſa fille une ſeconde mere:
Je bénis en toi ſeule unis & conſacrés
Les droits que la nature a toûjours ſéparés:
Ce ſang qui me doit l'être, & dont je tiens la vie,
A doublé les devoirs de mon ame attendrie.
Quel charme intéreſſant, quels ſoins conſolateurs
Ta noble piété répand ſur mes malheurs!

ZELMIRE.

Eh! pouvez-vous compter de ſi foibles ſervices?
Mon cœur a fait, par choix, ſes plus cheres délices,
De ce tendre devoir, de cet amour ſacré,
Du nom de piété juſtement honoré:
J'offre mes premiers vœux aux maîtres du tonnere,
Mais l'auteur de mes jours eſt mon Dieu ſur la terre.
Pour des tems plus heureux réſervons nos tranſports,
Le Ciel permet l'eſpoir à nos juſtes efforts;
Déjà ſes coups vengeurs préviennent notre attente:
Azor n'eſt plus.

POLIDORE.

Azor!

ZELMIRE.

Cette nuit, dans ſa tente,
De trois coups de poignard on a percé ſon ſein;

Et nos ſoins vainement recherchent l'Aſſaſſin.

POLIDORE.

Dieux! faut-il que mon fils, ma plus chere eſpérance,
Ne me laiſſe, en mourrant, pleurer que ſa naiſſance?
Je me vois délivré de mon perſécuteur;
Mais il étoit mon fils... O retour plein d'horreur!
Quand tu me l'as donné, Ciel, dévois-je m'attendre
Que j'aurois, pour ſa mort, des graces à te rendre?

ZELMIRE.

Sa mort, en ce moment, accroît votre danger;
L'armée avec fureur jure de la venger:
Vous ſavez à quel point elle adoroit mon frere.

POLIDORE.

Eh? qui fut mieux formé pour tromper le Vulgaire?
Uniſſant ſous les traits d'un viſage enchanteur,
Le froid de la Prudence au feu de la Valeur,
Raſſemblant des Héros tous les talens ſublimes;
Dangereuſes vertus, ſouvent meres des crimes!
Il fut empoiſonner les dons les plus flatteurs;
Comment un même ſang format-il vos deux cœurs?
Mais, Zelmire, je puis quitter ce triſte azyle.
Allons ouvrir les yeux de ce peuple indocile.

ZELMIRE.

Vous l'eſpérez en vain. Ah! croyez ma terreur:
Gardez-vous de braver ces tigres en fureur.
Si leurs yeux étonnés vous voyoient reparoître,
Tous vous accuſeroient du meurtre de leur maître:
Leur haine, par vous ſeul, va croire exécuté

Le projet odieux qui vous fut imputé.
Cet aſſaſſin ſecret, dont la main factieuſe
Nous cache d'un complot la trame ambitieuſe,
Abuſant le premier de leur crédule erreur,
Sur vous, de ſon forfait, va rejetter l'horreur;
Et ſi le ſeul ſoupçon, que leur donna mon frere,
Arma contre vos jours leur rage ſanguinaire;
Que n'oſeront-ils point, quand ils pourront penſer
Que juſques dans leurs bras, vous l'avez ſu percer.
Dérobons-nous, mon pere, à ce péril extrême,
Anténor eſt chargé des ſoins du diadême;
C'eſt à ſon front vainqueur qu'il paroît deſtiné:
Je le crois digne en tout du ſang dont il eſt né.
Pour mon fils & pour moi je renonce à ce trône,
Que mon frere a ſouillé, que la foudre environne;
Anténor permettra qu'aux bois du Ximoïs,
Auprès de mon époux, j'aille porter mon fils;
Je pourrai vous ſauver dans la foule proſcrite
De quelques citoyens qui fuiront à ma ſuite.

POLIDORE.

Mais toi, dont l'héroïſme a porté les vertus
A des degrés nouveaux au Ciel même inconnus
Tu ſouffres que des cœurs, amis de la juſtice,
D'un parricide affreux te nomment la complice!

ZELMIRE.

Que ſa renommée au cœur qui la dément!
En paix avec ſoi-même on la brave aiſément;
Mais on ſouffre en tremblant ſa faveur infidele,
Lorſqu'un témoin ſecret vient dépoſer contr'elle...
Quel bruit ai-je entendu? Qui porte ici ſes pas?

SCENE III.

POLIDORE, ZELMIRE, EMA, EMA.

MAdame, je crois voir à travers des ſoldats,
Approcher Anténor & les chefs de l'armée.

ZELMIRE, *épouvantée.*

Fuyez, rentrez, Seigneur.

(Elle renferme Polidore.)

EMA.

Soyez moins alarmée;
Ils marchent vers le Temple; & dans ces triſtes lieux
On ſe ſouvient enfin qu'il eſt encor des Dieux.
Des vertus d'Anténor c'eſt un heureux préſage.

ZELMIRE, *toûjours très-agitée.*

Je te laiſſe. Mon cœur ſe peint ſur mon viſage;
Mes yeux me trahiroient... Ema, demeure encor;
Vois, obſerve, entends tout. Auſſi-tôt qu'Anténor,
Aura rempli ce ſoin qui te calme & m'agite,
J'irai l'entretenir & hâter notre fuite.
Dieu, dérobe mon pere à cent périls divers,
Laiſſe encor ton image en ce triſte univers;
Accorde à nos beſoins cette faveur ſuprême,
Et ne regarde pas ſi le monde en eſt digne.

(Elle ſort entre le Temple & le Tombeau.)

SCENE

SCENE IV.

ANTENOR, RHAMNE'S, LES CHEFS DE L'ARMÉE SOLDATS LESBIENS ET THRACES, EMA *près du Temple.*

RHAMNE'S, *à Anténor.*

SEigneur, tout vous appelle au plus auguſte rang:
Antenor a pour lui ſes vertus & ſon ſang.

ANTENOR.

Citoyens de Lesbos, & guerriers de la Thrace,
Je deſcens à regret du trône où l'on me place.
Que par le choix d'un peuple il eſt doux de regner!
Mais ce trône, en un mot, le pouvez vous donner?
Le ciel vous laiſſe un Roi dans le fils de Zelmire;
L'élever pour ſon peuple eſt la gloire où j'aſpire;
Je ſerai plus chéri, plus grand, plus reſpecté
D'avoir fait un bon Roi, que de l'avoir été.
Entrez tous dans ce Temple, & par des ſacrifices,
Au Monarque nouveau rendez les Dieux propices:
Je vous ſuis. Mais je veux confier à Rhamnès,
Sur le meurtre d'Azor quelques ſoupçons ſecrets.
Nous ne tarderons pas ſi mon zele en décide,
De mêler à vos pleurs le ſang du parricide.

(Tous entrent dans le Temple. Antenor fait ſigne à Ema de ſe retirer.)

SCENE V.

ANTENOR, RHAMNE'S.

RHAMNE'S.

SEigneur, de mes avis ſouffrez la liberté:
Mon zele ſert d'excuſe à ma témérité.
Je ne puis vous cacher que ce refus m'étonne.
Les peuples & vos droits vous portent ſur le thrône,
Et vous y renoncez pour le fils d'un Troyen!
Un enfant étranger vous ravit votre bien!
Jadis dans votre cœur je me flattois de lire:
Je ne le crois pas fait pour dédaigner l'Empire.
De vos vaſtes deſſeins j'entrevois la grandeur;
Daignez m'en éclaircir la ſombre profondeur...

ANTENOR, *à part, après avoir fait ſigne à Rhamnès d'obſerver ſi perſonne n'écoute.*

Il peut me pénétrer... J'ai beſoin d'un complice;
Mais malheur au mortel qu'il faut que je choiſiſſe!
(à Ramnès.)
Je vais à tes regards me livrer ſans terreur;
Né d'un ſang peu connu, tu cherches la faveur;
Sur le choix des moyens ta gloire indifférente
Prête aux deſirs du maître une ame obéiſſante:
Et tu ſais qu'à la Cour, de vains noms revêtu,
Le ſoin de ſa fortune eſt ſa ſeule vertu.
Des favoris d'Azor eſſuyant les caprices,
L'exil, ſans mon crédit, eût payé tes ſervices;

Dès tes plus jeunes ans, tu n'eus d'appui que moi;
Tu n'es rien, ſi je ſers, & tout, ſi je ſuis Roi:
Voilà ſur quels garants je vais t'ouvrir mon ame.
Rhamnès, dès le berceau, l'ambition m'enflâme.
Sorti du ſang des Rois, mais du thrône éloigné,
J'en dévorois l'eſpace en mon cœur indigné;
La force ne pouvoit m'en briſer les barrieres,
La ſouple politique écarta les premieres.
C'eſt moi qui par degrés, les rendant ennemis,
Fis périr, en ces lieux, le pere par le fils;
Et ce farouche Azor, que j'ai chargé de crimes,
C'eſt moi qui l'ai rejoint à ſes triſtes victimes.

RHAMNE'S.

Vous?

ANTENOR.

Tu ſais qu'aſſûré des cœurs de ſes ſoldats,
Sa garde au milieu d'eux, ne ſuivoit point ſes pas;
Il veilloit ſur ſon camp & jamais ſur ſa tente.
C'eſt là que cette nuit, ma haine impatiente
Dans ſon coupable ſang ſe baignant à loiſir...
Quand j'entendis vers nous des guerriers accourir?
A peine je ſaiſis l'inſtant de diſparoître...
Azor, en expirant, m'aura nommé peut-être:
Cet importun effroi trouble ſeul mes projets...
Mais, pour les raffermir, les moyens ſont tous prêts,
Déjà, par le refus de la Toute-puiſſance,
Ceux qui m'accuſeroient ſont dementis d'avance:
Et ce Roi, fils d'Ilus, entre mes mains livré,
Devient, dans un revers mon ôtage aſſuré.
Tu me crois trop prudent pour lui laiſſer atteindre
L'âge de ſe connoître & le tems d'être à craindre.

Reſſource paſſagere aux périls que je cours,
Leur terme fixera le terme de ſes jours.

RAMNE'S.

Sans doute à ſon époux vous renvoyez Zelmire,
Sur un trône étranger...

ANTENOR.

Pergame eſt ſon empire:
Son pere, par ſes ſoins, s'eſt vu ſacrifier;
D'un cœur qui me reſſemble il faut me défier.
Je ſaurai quel deſſein peut l'avoir animée...
Rhamnès, dès ce moment, ſois le chef de l'armée;
Ma faveur te préfere aux plus nobles rivaux,
Du peuple & des ſoldats l'impatience avide
D'Azor, avec fureur, recherche l'homicide.
Feignons le même zele à venger ſon trépas,
D'un ami de ſon pere accuſons-en le bras;
Nommons un vil mortel dont la foible innocence
Sous nos puiſſantes mains, tombera ſans défenſe.
Mais que ton art ſecret remonte par degrés
A ceux qui dans la tente, après moi ſont entrés;
Moi-même, en les cherchant, je ne dois point paroître;
Des yeux qu'ils craindront moins pourront mieux les connoître;
Je m'en remets à toi... tu peux tout en ce jour,
Si des peuples ſéduits je conſerve l'amour.
J'ai formé ma grandeur ſur l'eſtime publique,
D'un ſage Uſurpateur utile politique;
Je feins de fuir un trône où tendent tous mes pas:
J'adore des Dieux vains, que mon cœur ne croit pas:
Et tu vois que le peuple, & la Cour & l'armée

De cent titres divins chargent ma renommée;
Mon nom n'eſt prononcé qu'entouré de vertus.
Gardons de deſſiller des yeux ſi prévenus.
J'ai ſu tromper mon ſiécle, & je veux davantage;
Je veux que ſon erreur s'étende d'âge en âge;
Et que tout l'avenir ne puiſſe voir en moi
Qu'un ſujet vertueux que le ſort a fait Roi.
Tels ſont les grands deſſeins où mon choix t'aſſocie:
L'intérêt eſt le nœud, la chaîne qui nous lie.
Ce Dieu des Courtiſans me répond de ta foi;
Ce Dieu des Souverains te répondra de moi.

SCENE VI.

RHAMNE'S, *ſeul.*

ET de l'aveu des Cieux ce mortel ſe couronne!
Son exemple m'entraîne au moment qu'il m'étonne...
Céderai-je aux remords dont je ſuis combattu?...
Dans ce ſiécle coupable à quoi ſert la vertu?
Quel fruit en recueillit le ſage Polidore?...
Des titres, des grandeurs ſi la ſoif me dévore,
Je voulois noblement en mériter l'honneur...
Les forfaits ſont ici la route du bonheur,
Du maître que je ſers embraſſons les maximes.
Dieux en le couronnant, vous me forcez aux crimes.
L'homme voudroit les fuir; mais leur ſuccès, hélas!
Devient pour ſa foibleſſe, un dangereux appas.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZELMIRE, POLIDORE, EMA.

ZELMIRE, *à Ema.*

TOut eſt ſorti du Temple; ils marchent vers la ville.
Mes yeux toûjours de loin obſervoient cet azyle...
Il faut apprendre au Roi ce grand événement.
(Elle ouvre le Tombeau, Ema va obſerver derrière la Scene.)
Seigneur, daignez encor m'écouter un moment.
(Polidore vient.)
Partagez un eſpoir qui luit à ma tendreſſe;
Anténor, dont toûjours vous vantiez la ſageſſe,
Digne de tous vos vœux, qu'il n'a point démentis,
Refuſe la Couronne & la rend à mon fils.
Jugez des ſentimens de ſon ame fidele,
Quand il ſaura vos jours conſervés par mon zele.
Mon pere, approuvez-vous qu'entre ſes juſtes mains
Je remette à l'inſtant mon ſort & vos deſtins.

POLIDORE.

Tu le peux. C'eſt en lui que l'infortune eſpere.
Lui ſeul m'a prévenu des complots de ton frere;
Trop tard, pour mon malheur, il les avoit appris.

Et ſi croyant ma mort, il a ſuivi mon fils,
En fidele ſujet, qui gémiſſoit peut-être,
Il dut, ſans le juger, ſervir ſon nouveau maître.
Va, dépoſe ma vie en ſon cœur généreux;
Mais ne faiſons qu'à lui cet honneur dangereux.
S'il couronne ton fils, il ſauvera ton pere.

SCENE II.

POLIDORE, ZELMIRE, EMA *qui revient.*

EMA, *à Polidore.*

AH! Seigneur, ce ſoldat dont le bras ſalutaire
Aux fers de vos Tyrans oſa vous arracher,
Juſques dans ce tombeau s'empreſſe à vous chercher:
Il apporte, dit-il, l'avis le plus funeſte...

POLIDORE.

Quels maux nous garde encor la colere céleſte?

ZELMIRE, *vivement.*

Qu'il approche. L'effroi tient mes ſens ſuſpendus.
(Ema fait ſigne au ſoldat d'approcher, & ſe retire.)

SCENE III.

ZELMIRE, POLIDORE, UN SOLDAT *Thrace.*

LE SOLDAT, *à Zelmire.*

LE Ciel qui me rendit témoin de vos vertus,
M'a fait voir un forfait encor plus incroyable;
Le complice d'Azor, ſon bourreau déteſtable,
C'eſt Anténor lui-même.

ZELMIRE.

Anténor!

POLIDORE.

Lui?

LE SOLDAT.

Seigneur,
Vous ſavez quelle adreſſe & quelle heureuſe erreur
A vos fiers ennemis déguiſant votre fuite,
De ceux qui vous gardoient excuſa la conduite.
Depuis, ceſſant pour vous des pas trop haſardés,
Guidant toûjours d'Azor les ſoldats affidés,
Je tâchois d'épier cette Cour ſi cruelle,
Et de vous ſervir mieux en modérant mon zele;
Juſqu'au jour, préparé par mes ſoins les plus doux,
Où, vers les champs Troyens, je fuirois avec vous.
Cette nuit, près d'Azor, je revenois l'inſtruire
Du ſuccés d'un devoir qu'il m'avoit ſu preſcrire:
Je l'ai trouvé ſanglant, de ſon lit renverſé,

De trois coups dans le ſein mortellement percé.
„ Je ne veux de ſecours, dans ce moment terrible,
„ Ami, que pour tracer mon aventure horrible:
„ Et laiſſer, contre un monſtre, un monument ſacré,
„ Où ſon cœur infernal au grand jour ſoit montré.
A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il trace, de ſon ſang, l'écrit qu'il me confie,
„ Fuis, dit-il, & qu'Ilus venge ſur Anténor
„ Et la coupable vie, & le trépas d'Azor.
Il vous nomme; & je vois ſes entrailles émues,
Ses larmes, par torrens, dans ſon ſang confondues..
Je lui révele tout... L'aveu de votre ſort
Mêle un rayon de joie à l'ombre de ſa mort;
C'eſt au dernier moment. Et dans mon trouble extrême,
J'ai fui, tremblant hélas! d'être accuſé moi-même.

POLIDORE.

O mon fils!... Voilà donc la main qui t'a perdu!
Anténor m'a couté ta vie & ta vertu.
O pertes, pour mon cœur également cruelles!
Mes yeux, laiſſez couler vos larmes paternelles.

ZELMIRE.

Anténor, l'artiſan de tant d'affreux deſtins!
O mon pere... Et j'allois vous livrer en ſes mains!

POLIDORE, *au Soldat.*

Donne-moi cet écrit. Je veux devant l'armée,
De honte à cet aſpect, & de rage enflammée,
Le montrer d'une main, à ce lâche impoſteur;
De l'autre lui plonger ce glaive au fond du cœur.

ZELMIRE.

Ah! Seigneur, arrêtez.

LE SOLDAT.

Qu'allez-vous entreprendre ?
Vous ſerez immolé ſans qu'on vous laiſſe entendre.
Moi-même, de brigands, de traîtres entouré,
J'ai frémi d'expoſer cet écrit révéré ;
Le cachant aux ſoupçons de tout ce qui reſpire,
Je compte, dans la nuit, le porter à Zelmire.
D'ailleurs, ignorez-vous qu'Anténor & Rhamnès
Imputant ce grand crime à vos amis ſecrets?
On dit qu'idolâtré de ſa patrie entiere,
Azor a par vous ſeul, pû finir ſa carriére :
Que du ſein du trépas, pourſuivant votre fils,
Vos ſiniſtres projets enfin ſont accomplis.
Tous nos chefs même, au Temple adorant ſa mémoire,
D'immoler l'aſſaſſin ſe diſputoient la gloire ;
C'eſt à Rhamnès, Seigneur, qui commande ſur eux,
Que nos loix ont remis ce miniſtere affreux.

ZELMIRE.

Mon pere, eh! croyez-vous qu'ils manquent d'artifice,
D'audace, pour vous perdre avant qu'on s'éclairciſſe ?
Ils raviront ce gage à vos tremblantes mains.
Aux régards prévenus d'un peuple d'aſſaſſins,
Ils y feront trouver les traits de l'impoſture.
Pour vous, envers Azor, je fus déjà parjure ;
On croira que mes ſoins, en trompant ſon courroux,
Servoient votre vengeance & préparoient vos coups ;

Que nous formions de loin cette trame ſanglante.
Daignez prendre une voie & plus ſûre & plus lente.
A nos premiers deſſeins pourquoi renoncez-vous?
Armés de cet écrit, fuyons vers mon époux.
Vous ſavez que, dans Troie, Ilus couvert de gloire,
A rétabli la Paix des mains de la Victoire:
Partons, & ramenant ce Héros indompté,
Venez la foudre en main, montrer la vérité.

POLIDORE, *à Zelmire.*

Mais cette fuite enfin, la crois-tu ſi facile?

LE SOLDAT.

Oui, mon obſcurité, malheur ſouvent utile,
M'aide à vous dérober au Tyran ſoupçonneux.
Sur les vaiſſeaux qu'Azor accordoit à vos vœux,
Madame, à votre époux, demain l'on vous renvoie;
Ma troupe eſt votre eſcorte, & je vous ſuis à Troie.
Il ſemble que le Ciel, diſpoſant ſes apprêts,
Veut par nos ennemis ſervir tous nos projets.
Puiſſe-t-il aux dépens de ma vie ignorée,
Qu'un plus digne trépas aura ſeul honorée,
Faire d'un vil mortel, l'inſtrument glorieux
Du ſalut d'un grand Prince & des faveurs des Dieux? *(Il ſort.)*

SCENE IV.

POLIDORE ZELMIRE.

POLIDORE.

QUels ſentimens, ma fille, en cette humble fortune,
O leçon pour les grands trop vaine & trop commune,
A ces derniers humains quel Roi vient s'abaiſſer;
Quand ils ſont malheureux, daignons-nous y penſer!
Nos yeux remarquent-ils leur obſcure exiſtence?
Leur zele la prodigue à notre indifférence:
Et loin de ſe venger de nos mépris honteux,
Ils ſont hommes pour nous, quand nous ſouffrons comme eux.
Mais, Zelmire, ce fils, l'eſpoir de ta tendreſſe,
Ce charme de mes yeux, ſi cher à ma vieilleſſe,
Vas-tu l'abandonner, en fuyant avec moi,
Au tigre à qui ce peuple a confié ſon Roi?
Ah je frémirois moins, ſi j'expoſois ſa vie
Dans les antres ſanglans des monſtres de Lybie.
L'amour & le devoir pourroient-ils aujourd'hui
Te parler pour moi ſeul, & ſe taire pour lui?

ZELMIRE.

Le croyez-vous, Seigneur? Mon amour pour mon pere
M'a-t-il donc arraché ces entrailles de mere?

Nature, tu m'as fait le plus tendre des cœurs,
Pour raſſembler ſur lui tout l'excès des malheurs.
Entre mon fils & vous, choix terrible & barbare!...
Le ſentiment ſe taît & la raiſon s'égare.
J'idolâtre mon fils, j'adore mon époux...
Mais ne doivent-ils pas donner leur ſang pour vous?
Ma vie eſt votre bien, je vous la ſacrifie...
Ils vous ſont comme moi, comptables de leur vie...
L'un nâquit votre fils, l'autre fait par ſon choix...
Ah! les mêmes devoirs, nous enchaînent tous trois.

POLIDORE.

Ton fils mourroit pour moi! Lui! devant qu'il expire...
Ciel, choiſis le forfait que tu veux me preſcrire.
Du fil de ſes beaux jours, à peine encor naiſſans,
Payer le reſte uſé de mes jours languiſſans!
Pour reculer d'un pas cette tombe où j'aſpire,
Etouffer au berceau tout l'eſpoir d'un Empire!
Toi, qui de la nature entends ſi bien la voix,
Songe que pour ton fils elle unit tous ſes droits;
Elle ouvre ſa carriere aux bornes de mon être;
Eſt-ce à moi de ſurvivre à ceux que j'ai fait naître?

ZELMIRE.

Mon pere, la douleur nous aveugle tous deux:
Eh pouvons-nous ſauver cet enfant malheureux?
Si la ſombre fureur du Tyran qui m'opprime,
Cherche en le couronnant, à parer ſa victime,
Quand vous voudrez périr, mon fils mourra-t-il moins!...

Je démêle Anténor dans ces perfides ſoins.
Il tremble que le tems ne dévoile ſa rage:
De mon fils, contre Ilus, il ſe fait un ôtage ...
O mon fils, tu vivras, même par ſon ſecours.
Son intérêt cruel veillera ſur tes jours.
Et lorſqu'avec Ilus ramenant la vengeance,
Nous verrons déteſté ce monſtre qu'on encenſe;
Seigneur, nous ſaurons bien dérober à ſes traits
Cet objet innocent de ſes derniers forfaits.
Fer, flamme, trahiſon, tout ſera légitime.
L'or à qui, chaque jour, on vend ici le crime,
Peut pour nous, une fois obtenir des vertus;
Embraſſons cet eſpoir, & courons vers Ilus.

SCENE V.

POLIDORE, ZELMIRE, LE SOLDAT.

LE SOLDAT.

POur la derniere fois hâtez-vous de deſcendre,
Seigneur, dans cet azyle où je ſçaurai me rendre.
(à Zelmire.)
Anténor vous cherchoit pour vous entretenir,
Madame; Ema lui parle & l'a ſû retenir.
Mais je l'entends; ſouffrez que j'échappe à ſa vue.
(Il fait rentrer le Roi & fuit.)

ZELMIRE.

De quels tranſports nouveaux mon ame eſt combattue!
O mes yeux, démentez ma crainte & ma fureur;
N'allez pas l'avertir des troubles de mon cœur.

SCENE VI.

ZELMIRE, ANTENOR, EMA, GARDES.

ANTENOR.

ON veut que par ma voix vous ſoyez informée
Et des deſirs du peuple, & des vœux de l'Armée;
Madame: vers ce Temple il falloit vous chercher;
Un repentir trop lent vous y ſemble attacher:
Vous y verrez des Dieux conjurer la vengeance;
Mais il eſt des forfaits qui paſſent leur clémence.
Votre pere par vous à ſes bourreaux livré,
Sous un Temple brûlant, dans la flamme expiré,
Ne vous laiſſe à pleurer qu'un crime irréparable,
Qu'excuſe vainement un peuple auſſi coupable.
Tant qu'Azor a regné, j'ai dû, forçant mes vœux,
Fermer ſur ſa conduite un œil reſpectueux;
Mais aujourd'hui qu'enfin ſa fureur eſt punie,
Je vengerai ſa mort en condamnant ſa vie.
Quand au jeune Monarque entre mes mains remis,
Malheureux quelque jour de ſe voir votre fils,
Je ne ſouffrirai pas qu'ici votre préſence
Offre un modèle indigne aux yeux de ſon enfance:
Portez à votre époux votre barbare main,
Les vaiſſeaux ſont tout prêts, vous partirez demain.

ZELMIRE, *accablée d'étonnement.*

Vos reproches, Seigneur, ont droit de me confondre. *(Reprenant ſa fierté.)*

Mais devant un ſujet je n'ai point à répondre.
Je ne prens point pour Juge un vain peuple, ni vous
Mes Juges ſont les Dieux, mon cœur & mon époux.

ANTENOR.

Votre époux! il eſt vrai que ſa naiſſante flamme,
Sur vos fauſſes vertus éclaira mal ſon ame;
Etranger, & ſéduit par vos trompeurs appas,
A peine un prompt hymen l'avoit mis dans vos bras,
Que la gloire en nos camps emporta ſa vaillance,
Et bien-tôt à Pergame appella ſa vengance;
Mais lorſque ſon amour trop digne de pitié,
Saura quel eſt le cœur où le ſien s'eſt lié,
Il punira ſur vous, honteux de ſon outrage,
Le crime qu'il déteſte & l'affront qu'il partage.

ZELMIRE.

Je frémis d'y penſer: peut-être qu'en ce jour
Un récit trop cruel me ravit ſon amour...
Mais vous, à qui Lesbos vient d'offrir la Couronne,
Recueillez tous nos droits, votre ſang vous les donne.
Et ſouffrez que d'Ilus appaiſant les fureurs,
Je porte à ſes genoux & mon fils & mes pleurs.

ANTENOR.

Ce fils eſt notre maître, il n'eſt plus à ſa mere.

ZELMIRE.

Lesbos, ſans vos conſeils, le rendoit à ſon pere.
Quel intérêt ſecret vous fait donc rejetter
Un ſceptre, qu'en vos mains nous venons tous porter?
Mais au peuple, à mon tour, je veux me faire entendre.

Il

Il eſt d'autres faveurs où j'ai droit de prétendre:
De fideles amis qui veulent, ſur mes pas,
Cherchant d'autres deſtins...

ANTENOR.

Non, ne l'eſpérez pas;
Des meurtriers d'Azor la funeſte prudence
Saiſiroit ce moment pour fuir notre vengeance.
La fuite, les vaiſſeaux qui vous ſont deſtinés,
Par mes ſéveres yeux ſeront examinés.

ZELMIRE, *à part.*

O mon pere!

ANTENOR.

Quelle eſt cette terreur ſubite?
Vouliez-vous du coupable autoriſer la fuite?

ZELMIRE.

Ah! Seigneur, qu'avec joie une ſi foible main
Du meurtrier d'Azor déchireroit le ſein!...
Mais c'eſt moi qui gémis, & lui ſeul eſt tranquille.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, RHAMNE'S, *nombreuſe Suite de Soldats Thraces & Lesbiens.*

RHAMNE'S, *arrivant entre le Temple & le Tombeau.*

SIx vaiſſeaux Phrygiens ſont voile vers cette Isle,
Seigneur, & d'un eſquif plus prompt & plus léger,
Ilus vient de deſcendre au pied de ce rocher.

ANTENOR.

Ilus!

ZELMIRE.

Ah ! je renais!

ANTENOR.

En quel tems il arrive?

RHAMNE'S.

A peine il fut deux mois abſent de cette rive:
Mais il ne peut ſavoir quels troubles odieux
Changent depuis ſept jours la face de ces lieux;
Il demande Zelmire, & le voici lui-même.

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, ILUS, EURIALE.

ZELMIRE, *courant vers Ilus.*

CHer Prince, cher époux...

ILUS, *arrivant entre le temple & le tombeau.*

Aux pieds de ce que j'aime;
Je peux donc apporter mon cœur & mes lauriers.
Mes avides deſirs dévançant mes guerriers...

ZELMIRE, *épouvantée, regardant autour d'Ilus, & ne voyant qu'Euriale.*

Quoi!... preſque ſeul?

ILUS.

Bien-tôt ma ſuite deſcendue,
Peu nombreuſe en effet, mais encor ſuperflue,
Doit vous offrir un Roi dans mes fers arrêté,
Que j'aime à voir de vous tenir ſa liberté:

Mes dons me ſont plus chers par les mains que j'adore.
Mais, venez, chere épouſe; allons vers Polidore;
Qu'en ce pere ſi tendre, à mon amour rendu,
Je retrouve du mien & l'âge & la vertu...
Vous ne répondez point, & de larmes trempée...

ZELMIRE, *accablée, regardant Anténor & les Gardes qui l'entourent.*

Ilus...

ILUS.

Parlez.

ANTENOR, *voyant que Zelmire ne répond pas.*

Seigneur, votre attente eſt trompée:
Polidore n'eſt plus. Il eſt mort détrôné;
Par ſon peuple proſcrit, par ſon fils condamné,
Il chercha près des Dieux un réfuge inutile;
Le courroux des vainqueurs embrâſa ſon azyle.

ILUS.

Grands Dieux! Qu'entends-je? Où ſuis-je? Ah! jamais les Enfers
N'ont vomi tant d'horreurs ſur ce triſte Univers.
Chere épouſe, fuyons cette rive exécrable...
Je vengerai ta mort, ô pere déplorable!
(Prenant la main de Zelmire.)
J'en jure par Zelmire, & par ce nœud ſacré...

ANTENOR.

Vains ſermens! vous tenez la main qui l'a livré.

ILUS.

Zelmire?... Eſt-il vrai?... Non, vous me trompez; barbare.

ANTENOR.

Qu'elle parle, Seigneur.

ILUS.

La vertu la plus rare,
Zelmire parricide!

ZELMIRE.

Ah! Prince, ignorez-vous!... *(à part.)*
Dieux! je perds en parlant mon pere & mon époux,
Sans défenſe tous deux...

ILUS.

Répondez-donc, cruelle.

ZELMIRE, *à part.*

Mon cœur, immole-toi; la cauſe en eſt trop belle, *(à Ilus.)*
Oui, réduite à choiſir de mon pere ou d'Azor...
(vivement & avec effort.)
Ce que j'ai fait enfin, je le ferois encor.

ILUS, *reculant d'horreur.*

Monſtre dénaturé, déteſtable furie,
Tu m'oſes ſans trembler, vanter ta barbarie!...
Quand ton pere eût ſur toi levé le fer cruel,
Il falloit préſenter ton cœur au coup mortel,
Le plaindre en expirant ſous ſa fureur impie:
Je pleurerois ta mort... Je déteſte ta vie;
J'abjure notre hymen, & je maudis le jour
Où ton infâme cœur a trompé mon amour;
Je vais loin de tes yeux, de ton iſle abhorrée,
Expier le forfait de t'avoir adorée.

ZELMIRE, *avec éclat.*

Seigneur, daignez du moins...
(*Puis ſe retenant & d'un œil myſtérieux.*)
Voir encor votre fils.

ILUS, *ſans la regarder.*

Va, je cours vers Azor, pour qu'il me ſoit remis.

ZELMIRE.

Azor n'a pas long-tems joui du diadême,
Ilus, des inconnus l'ont immolé lui-même.

ILUS.

(*à Zelmire.*) (*à Anténor.*)

Le Ciel eſt juſte... Tremblez... Eſt-ce vous qui regnez?

ANTENOR.

Moi; du trône, Seigneur, mes droits ſont éloignés;
Il eſt à votre fils.

ILUS.

Non: ſa mere cruelle
L'acquit par des forfaits; mon fils n'attend rien d'elle.
Ilion a pour lui de ſujets vertueux;
Par mes leçons un jour il ſera digne d'eux:
D'un amour paternel montrerois-je des marques,
Lui donnant des ſujets bourreaux de leurs Monarques?

ANTENOR.

Seigneur...

ILUS.

C'en eſt aſſez, vous m'avez entendu.
Que dans ce même jour mon fils me ſoit rendu;
Ou j'atteſte les Dieux que ma juſte vengeance
De Troie & de l'Aſie armera la puiſſance;
Que vous m'allez revoir ſur ce coupable bord
Porter le fer, le feu, le carnage & la mort;
Détruire, anéantir tout ce climat barbare,
Plus rempli de forfaits que le fond du Tartare;
Vos repaires ſanglans qui vomirent au jour

L'effroi de la nature & l'horreur de l'amour!
(*Il ſort.*)

ANTENOR, *à Rhamnès.*

Je marche ſur ſes pas; toi raſſemble l'armée;
Et que de tant d'affronts elle ſoit informée.
(*Il ſort avec tous les Gardes.*)

SCENE IX.

ZELMIRE, *à Ema.*

VOle, ſuis mon époux, que ton zele diſcret
L'aborde avec prudence, & l'inſtruiſe en ſecret.
Va, j'ai trop dévoré cette infamie affreuſe.
(*Ema ſort.*)
Que j'aime, cher Ilus, ta fureur vertueuſe!
Dans quels tendres tranſports tu la vas abjurer!
Plus tu me maudiſſois, plus tu vas m'adorer.
Grand Dieu! quel défenſeur ta bonté nous envoie!
Mon pere, ſans péril, va nous ſuivre dans Troie;
Mes mains vont l'arracher de ce fatal ſéjour...
Ce ſoin m'eſt bien plus cher que ceux de mon amour.
Pour déchirer un cœur, pour creuſer ſa bleſſure,
Que ſont les paſſions auprès de la Nature?

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANTENOR, *ſeul.*

AInſi tous ces projets ſi ſagement tracés,
Par le retour d'Ilus, ſe trouvent renverſés.
On lui remet ſon fils privé du diadême;
On penſe le punir & me plaire à moi-même.
Sceptre tant deſiré quand j'ai tout fait pour toi,
Croyois-je, quelque jour, t'obtenir malgré moi?
Faut-il au même inſtant perdre le ſeul ôtage
Qui pût me garantir ce ſanglant héritage?
Sur ce trône incertain, je vais toûjours frémir;
Avant que d'y monter, je voulois l'affermir.
Si, dévoilant un jour l'attentat qui m'y place,
Protecteur de ſon fils & vengeur de ſa race,
Ilus vient réclamer des droits trop aſſûrés,
Dans un premier tranſport vainement abjurés;
Où ſera ma reſſource?... Et que ſais-je peut-être?
Si le Prince expirant m'a pu faire connoître,
Ces témoins que je crains que j'allarme encor plus,
Voudront mettre à profit la préſence d'Ilus.
(*D'une voix tremblante & avec ſaiſiſſement.*)
Ce noir preſſentiment, cette frayeur ſoudaine,
Du péril que je cours, eſt la marque certaine...
Il faut, pour le parer, recueillir tous mes ſens.
(*Après un peu de ſilence & de réflexion.*)

Ilus eſt ſeul ici : dans ſes chagrins preſſans,
Voulant loin de nos bords précipiter ſa fuite,
Son ordre en ſes vaiſſeaux, a retenu ſa ſuite...
Partout le meurtre encore enſanglante ces lieux...
Aux peuples outragés Ilus eſt odieux;
Tout Lesbos apprendroit ſon trépas avec joie...
Lui Mort, ſon fils me reſte, & je peux braver Troie.
Je ne crains en un mot qu'Ilus dans l'Univers :
Et par un crime heureux, les autres ſont couverts.
Quelle main me rendra ce dangereux ſervice?
Ah! comme auprès d'Azor, ſi quelque inſtant propice,
Sans ſecours étranger favoriſoit mon bras!...
Mais il vient... O fortune!... Un ami ſuit ſes pas.
Il peut s'en ſéparer... Voici l'heure fatale;
S'il l'éloigne, il eſt mort.

(*Il va ſe cacher entre les arbres qui environnent le Temple.*)

SCENE II.

ILUS, EURIALE.

ILUS, *arrivant de l'autre côté du Théâtre.*

ENfin cher Euriale,
Mon déſeſpoir plus libre, implorant ta piété,
Peut épancher ſes pleurs au ſein de l'amitié.
Accablé ſous les maux dont l'horreur me conſume,
D'abord leur péſanteur m'en cachoit l'amertume:

De mon ardent courroux la premiere chaleur,
Dans mes ſens ſoulevés ſuſpendoit la douleur:
Je commence à ſentir ma bleſſure cruelle,
Qu'un trait empoiſonné rend toûjours plus nouvelle,
Dans ce cœur violent l'amour impétueux,
De mon ambition abſorboit tous les feux;
Je préférois Zelmire à la gloire des armes,
Je croyois ſa beauté le moindre de ſes charmes:
Ses yeux m'avoient dompté par un pouvoir vainqueur,
Mais mon cœur ne cédoit qu'aux vertus de ſon cœur,
Trompeuſe illuſion, que j'ai trop adorée!
La vérité ſe montre à ma vue éplorée;
J'en détourne les yeux, je frémis de la voir,
Et n'en pouvant douter, ne la puis concevoir.
Ah! qu'il eſt dur de perdre une erreur ſi flatteuſe,
De changer tant d'amour en une horreur affreuſe;
Et de ne trouver plus qu'un monſtre déteſté,
Dans l'objet dont mon cœur fit ſa Divinité!

EURIALE.

Seigneur, le doute entroit dans mon ame agitée;
Mais de ſa honte enfin Zelmire s'eſt vantée,
Et nous avons rougi de voir ce peuple entier,
S'empreſſer devant vous à la juſtifier,
L'applaudir dans l'accès de leur noire furie,
D'avoir ſacrifié ſon pere à ſa patrie.
Qui croira, juſtes Dieux! qu'à ſa timidité,
Ce ſexe puiſſe unir tant de férocité?

ILUS.

Quand ce ſexe timide, à ſes devoirs fidele,

Suit de ſes douces mœurs la pente naturelle ;
Ce ſentiment plus tendre en ſon cœur répandu
Par ſa délicateſſe épure la vertu.
Mais quand cette douceur avec peine abjurée,
Laiſſe aux fureurs du crime une femme livrée ;
S'irritant par l'effort que ce pas a coûté,
Son ame avec plus d'art, a plus de cruauté.
Ah ! ne ſongeons qu'à fuir, la plainte eſt inutile.

EURIALE.

Je ne ſais, mais Ema me ſuivant dans la ville,
Loin de vous, par la foule, écartée à regret,
Demandoit pour Zelmire un entretien ſecret.

ILUS.

Qui ! moi ! La voir encor, c'eſt partager ſon crime :
J'attends ici mon fils, que ce ſeul ſoin t'anime :
Cours hâter ſon départ.

(Euriale ſort du côté oppoſé au Temple.)

SCENE III.

ILUS, ANTENOR.

ILUS.

ENfant infortuné
Qui dois gémir un jour & rougir d'être né,
Que ne puis-je, à tes yeux dérobant ta miſere,
Te forcer d'ignorer la honte de ta mere ?
Il faut la réparer par la gloire d'Ilus ;
Pour te rendre l'honneur, redoublons les vertus,

(Il s'appuye ſur une colonne du Temple.)

ANTENOR, *qui eſt ſorti de ſa retraite pendant les vers précédens, & qui ſuit des yeux Euriale.*

Euriale s'éloigne & ne peut plus entendre ...
J'ai trouvé le moment pour avoir ſu l'attendre.
Ilus eſt abſorbé dans ſes chagrins affreux,
Rien ne peut le ſauver. Frappons.
(Il tire ſon poignard & leve le bras.)

SCENE IV.

ZELMIRE, ILUS, ANTENOR.

ZELMIRE, *arrivant entre le Temple & le Tombeau, ſaiſiſſant de ſes deux mains le bras d'Anténor, & lui arrachant le poignard.*

AH! malheureux!

(Antenor, ſe débattant avec Zelmire, lui ſaiſit la main gauche, tandis qu'elle tient le poignard de la droite.

ILUS, *les ſurprenant dans cette attitude.*

Que vois-je?

ANTENOR, *après un peu de ſilence.*

Vous voyez une épouſe perfide,
Qui, ſans moi, conſommoit un nouveau parricide.

ZELMIRE, *épouvantée.*

Ciel!... ô Ciel! je me meurs.
(Elle tombe évanouie ſur les marches du Temple.)

ILUS.

O comble de l'horreur!
Quoi! le ſang paternel n'éteint pas ſa fureur!

Digitized by Google

Quoi! c'étoit-là l'objet & la fin criminelle
Du ſecret entretien que cherchoit la cruelle!

ANTENOR, *avec un grand trouble.*

Seigneur, ſur ce complot il faut encor trembler;
Ma garde n'eſt pas loin, & je cours l'appeller.

(Il fait entrevoir par ſon geſte qu'il a quelque deſſein ſecret.)

SCENE V.

ILUS, ZELMIRE.

ILUS.

JE ſuccombe... la mort ſur ſon viſage eſt peinte...
Ah! du crime en ſes traits qui pourroit voir l'empreinte? *(Approchant de Zelmire.)*
Cher & barbare objet & de haine & d'amour,
Rends-moi ton pere, hélas! & m'arrache le jour.

ZELMIRE, *revenant à elle.*

Quel nom frappe mes ſens?... Ce jour me luit encore...
Vous vivez...

ILUS, *très-vivement.*

Tu voulois m'unir à Polidore
De ce Héros, en moi, tu craignois un vengeur.
Va, digne ſœur d'Azor, évite ma fureur.

ZELMIRE, *ſe levant.*

Ilus écoutez-moi.

ILUS, *la fuyant.*

Qu'oſeras-tu me dire?

ZELMIRE.

Sachez qu'en ce tombeau ...

SCENE VI.

ANTENOR, ILUS, ZELMIRE, THRACES.

ANTENOR, *arrivant avec précipitation, & ſe mettant entre Ilus & Zelmire.*

QU'on arrête Zelmire;
Qu'on l'entraîne à la tour: ayez ſoin de veiller
Qu'aucun n'oſe en ſecret la voir, ni lui parler.

ILUS.

Anténor, je ſuis loin d'excuſer l'infidele ...
Songez que ſon époux doit ſeul diſpoſer d'elle.
Allez, que dans la tour on retienne ſes pas;
Mais ſur ſon ſort enfin qu'on ne prononce pas.

ANTENOR.

Je n'abuſerai point d'un trop foible ſervice:
J'ai prévenu le crime, ordonnez du ſupplice.

ZELMIRE.

(à Anténor.) *(à Ilus.)*

Exécrable impoſteur... Voilà votre aſſaſſin,
Ilus; mes bras à peine ont retenu ſa main.

ANTENOR.

Qui? Moi! Quel intérêt!... Quelle aveugle furie!...
Grands Dieux! au parricide unir la calomnie!

(à Ilus.)

Moi, qui pour votre fils ai réclamé la foi
De ce peuple imprudent qui me nommoit ſon Roi,
Je porterois ſur vous une main ſanguinaire !...
(à Zelmire.)
Oſe auſſi m'accuſer du meurtre de ton pere.

ZELMIRE, *prête à parler & ſe retenant.*
(à Ilus.)

Que répondre... Appellez votre garde en ces lieux;
Tremblez d'abandonner un gage précieux,
Si cher à votre amour, plus cher à ma tendreſſe.
(En jettant quelques regards ſur le Tombeau.)
Qu'en des périls plus grands le Ciel plonge ſans ceſſe...
Ema peut en vos mains le remettre aujourd'hui...
(Fondant en larmes.)
Ah ! laiſſez-moi périr & fuyez avec lui.

ILUS, *à part.*

Faut-il qu'en ce moment ſon fils ſeul l'attendriſſe!
(à Anténor.)
Qu'on l'ôte de mes yeux, elle accroît mon ſupplice.

ANTENOR, *ſortant avec Zelmire & les Gardes.*

Allons creuſer le piége; il eſt encor couvert.
(Zelmire regarde attentivement ſi Anténor ne reſte pas avec Ilus.)

SCENE VII.

QUel abîme d'horreurs où ma raiſon ſe perd!

ILUS, *ſeul.*

D'un ou d'autre côté l'impoſture eſt ſi noire...
Se peut-il qu'Anténor?... Tout vante ici ſa gloire;
Il couronnoit mon fils, & en ſeroit le bourreau!...
Mais qu'annonçoit Zelmire en nommant ce tombeau?
J'ai vû ſes yeux ſouvent s'y tourner avec crainte...
Je veux, le fer en main parcourir cette enceinte.
(*Il approche du Tombeau & s'arrête.*)
Peut-être qu'un complice... Ah! dans ces triſtes lieux
Que n'es-tu, Polidore, au ſein de tes ayeux?
Quel plaiſir d'immoler un traître ſur ta cendre;
Dût couler dans ſon ſang tout le ſang de ton gendre!
Entrons... Ciel! me trompe-je? Un bruit ſourd & confus...
On ouvre.
(*Il met la main ſur ſon épée.*)

SCENE VIII.

POLIDORE, ILUS.

POLIDORE, *ouvrant le Tombeau.*

C'Eſt ſa voix; je l'entends, c'eſt Ilus.
(*En ſortant.*)
C'eſt mon libérateur que le Ciel me préſente.
Ah! mon cher fils.

ILUS, *tout éperdu.*

Grands Dieux!... Zelmire eſt innocente.
(*Il embraſſe Polidore.*)
Ah! voilà de ſes pleurs le myſtere expliqué.
Voilà ce cher dépôt qu'ils m'avoient indiqué.
Courons la délivrer... Mais, Ciel que vais-je faire?
Eſt-ce donc la ſauver que de perdre ſon pere?
Vos dangers ſont encor plus preſſans que les ſiens.
(*à Euriale qui entre.*)
Fais ſoudain ſur ces bords deſcendre mes Troyens.

SCENE IX.

POLIDORE, ILUS, EURIALE.

EURIALE.

QUoi! Seigneur, Polidore...

ILUS, *avec la plus grande vivacité.*

Oui, mon pere reſpire:
Et

Et ſi j'en crois mon cœur, par les ſoins de Zelmire:
Mais le crime & la mort les aſſiégent tous deux;
Cher ami, ſauvons-les, & mon fils avec eux.
Pars.

EURIALE.

Je vous apportois ſon enfance craintive
Anténor, qui ſuivoit votre épouſe captive,
Lui-même de mes mains l'a ſoudain retiré.
„ Le départ des Troyens, dit-il eſt différé;
„ Ilus tomboit, ſans moi, ſous les coups de Zelmire;
„ Je veux ſur ce complot m'éclairer & l'inſtruire.

POLIDORE.

Quel eſt donc ce diſcours? Quel attentat nouveau?..

ILUS, *toûjours vivement.*

Le lâche dans mon cœur enfonçoit le couteau:
Déſarmé par Zelmire, il l'accuſe elle-même;
Je l'ai cru... pardonnez... ô courage ſuprême!
Se montrant criminelle à force de vertu,
Elle oſoit ſe vanter de vous avoir perdu.
L'opprobre... les affronts... les tourmens qu'elle endure...
Ah! j'oſai la nommer l'effroi de la nature!

POLIDORE.

Elle?... Elle en eſt, mon fils, le prodige & l'honneur,
Si vous ſçaviez... Mais non. Délivrons-là, Seigneur.
(*à Euriale qui ſort entre le Temple & le Tombeau.*) (*à Ilus.*)
Cours armer les Troyens... Nous, diſpoſons enſemble
Pour l'ordre du combat...

SCENE X.

POLIDORE, ILUS, EMA.

EMA, *arrivant du côté de la Ville.*

QUel bonheur vous raſſemble,
(*à Ilus.*)
Chers Princes! Je venois diſſiper votre erreur,
Et découvrir mon maître à ſon digne vengeur;
Le Ciel prévient mes vœux... Mais je dois vous apprendre,
Qu'à la porte de Mars un ſoldat veut vous rendre
L'écrit qu'Azor mourant remit entre ſes mains,
Et qui de tout l'Etat renferme les deſtins.

POLIDORE, *vivement.*

Du triomphe, Seigneur, c'eſt l'infaillible gage;
C'eſt la foudre & la mort pour ce monſtre ſauvage,
Qui maſſacra mon fils & feint de le venger.
(*à Ema.*)
Mais que devient Zelmire en ce preſſant danger?

EMA.

Elle eſt, non loin du camp, dans la tour renfermée:
Anténor, ſous la tente, a fait rentrer l'armée;
Lui-même à Mitylene il va porter ſes pas.
Il feint de ſuccomber ſous de tels attentats;
Et veut, dans le Palais où ſon trône s'apprête,
Conſulter tous les Grands & le Prince à leur tête.

ILUS.

Bien-tôt avec ce fer ma main lui répondra.
De la lettre d'Azor l'aſpect le confondra.
Ah! chere épouſe, enfin je crains moins pour ta vie.
D'un crime trop public Anténor ſe défie;
Tandis que, pour me perdre, il cherche à m'arrêter,
Penſez-vous qu'à Zelmire il voulût attenter?
Il vous faut le premier, dérober à ſa rage.
(*à Ema qui ſort.*)
Toi, cours vers ce ſoldat, qu'il ſe rende au rivage.
Seigneur, ſur mes vaiſſeaux je vais guider vos pas,
Je revole à l'inſtant, ſuivi de mes Soldats;
Je ſurprends, je ravis dans ſa priſon funeſte,
Cette épouſe qu'on croit que ma fureur déteſte:
Et dans l'écrit vengeur que je viens déployer,
Je montre au camp ſurpris Anténor tout entier.

POLIDORE.

Et dans de tels moments vous voulez que je fuye?
Ma fille m'a contraint à ſupporter la vie,
Et lorſque ſon grand cœur veut s'immoler pour moi,
Je craindrois d'expoſer des jours que je lui dois?
Non, non, Seigneur. Je ſens ſous les glaces de l'âge,
Les feux de mon amour rallumer mon courage:
Malgré mes ſens flétris je retrouve mon cœur;
Et mes bras énervés reprennent leur vigueur.
Hélas! ce tendre ſoin de défendre ſa race
A l'Etre le plus foible inſpire quelque audace.
Nature, je l'appris de ma fille & de toi,

Tu nous mets pour toi-même au deſſus de ta loi.
Amenez vos ſoldats: je veux, guidant leur zele,
Vous rendre votre épouſe ou périr avec elle.

ILUS.

Vous me faites frémir. Ah vous allez ſur vous
De ſa garde barbare appeller tous les coups:
Dès qu'ils vous connoîtront, votre perte trop ſûre...

POLIDORE.

Donnez-moi d'un Troyen & l'habit & l'armure;
J'y conſens. Près de vous, combattant ſans éclat,
Souverain déthronné, je ne ſuis qu'un ſoldat.
O ma fille, à quel ſort tous mes revers t'expoſent!
Mes jours ne valent pas les tourmens qu'ils te cauſent.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZELMIRE, EMA, EURIALE, SOLDATS TROYENS, *arrivant entre les arbres du côté de la Ville.*

ZELMIRE.

OU'me conduiſez-vous ſur ces funeſtes bords,
Parmi des flots de ſang & des monceaux de morts?

EURIALE.

Suivez-nous, dans l'aſile où vous attend un pere,
Ilus nous a preſcrit cet ordre néceſſaire;
Vos gardes, ſur ſes pas, par ſa feinte attirés,
M'ont laiſſé, vers la Tour, des chemins aſſurés.
Si j'ai briſé vos fers, lui ſeul en a la gloire.
Tandis que ce héros, pourſuivant ſa victoire,
S'ouvre un nouveau paſſage aux pieds de ces rempars
Où ſon fils eſt gardé vers la porte de Mars;
Qu'il court à vos Tirans ravir ce dernier gage;
Venez, ſur nos vaiſſeaux, fuir ces champs de carnage;
Polidore y reſpire, on y retient ſes pas.

ZELMIRE, *avec tranſport.*

Il eſt ſur vos vaiſſeaux!... Je vole dans ſes bras.
Mon pere!... Viens, Ema... Quels cris ſe font entendre!

EURIALE.

Quels nombreux eſcadrons je vois partout s'étendre !
On enveloppe Ilus.

ZELMIRE.

Courez à ſon ſecours,
Allez tous... Ah ! vivrois-je aux dépens de ſes jours.

(*Les Troyens ſortent par où ils ſont entrés.*)

SCENE II.

ZELMIRE, EMA.

ZELMIRE, *regardant du même côté.*

JE découvre de loin cette horrible mêlée...
Ema, des ennemis l'audace eſt ébranlée,
Sous l'effort des Troyens leur choc s'eſt rallenti.
Dieux ! rangez-vous enfin du plus juſte parti.
Aux Guerriers vertueux Mars doit être propice ;
La gloire eſt trop ſouvent le prix de l'injuſtice.
Suis-moi, je veux... ô Ciel ! les Troyens diſperſés
Sous des renforts nouveaux ſont partout renverſés ;
Ilus rallie en vain ſa cohorte éperdue...
Tout, dans ce trouble affreux, ſe confond à ma vue. (*Elle tombe dans le bras d'Ema.*)

(*Un Troyen traverſe le Théâtre tenant à la main une épée caſſée, il regarde avec action vers la couliſſe d'où il ſort, tournant le dos à Zelmire, & il marche vers le Tombeau.*)

EMA.

Ah Zelmire, un Troyen, dont le glaive eſt rompu,
Marche vers ce Tombeau, ſans paroître vaincu.

ZELMIRE, *regardant.*

Je ne puis voir ſes traits... il entre... Ah! dans cette îsle
Tous les infortunés n'ont donc plus d'autre aſile?

EMA.

Madame, on l'y pourſuit, on l'a vu s'y cacher.

ZELMIRE.

Quel bonheur que mon pere ait pu s'en arracher?

SCENE III.

ZELMIRE, EMA, RHAMNE'S, SOLDATS LESBIENS.

RHAMNE'S, *après avoir regardé de tous côtés.*

AInſi ce chef Troyen échappe à ma vengeance;
Mais Zelmire du moins retombe en ma puiſſance;
Sans doute il aura fui juſques dans leurs vaiſſeaux;
Il faut les embraſer; apportez des flambeaux.
Hâtez-vous.

(*une partie des ſoldats ſort.*)

ZELMIRE, *à part.*

Quel deſtin, mon pere, on vous apprête!
Quoi! les flammes partout pourſuivront votre tête! (*à Rhamnès.*)

Cruel, épargne-toi de nouveaux attentats;
Ce chef juſqu'aux vaiſſeaux n'a point porté ſes pas;
Je l'ai vu . . . Mais a-t-il mérité les ſupplices,
Quand il a pour ſon Roi prodigué ſes ſervices?
Crains de donner ici des exemples d'horreurs,
Qu'un jour imitera le fer de nos vengeurs.

RHAMNE'S.

Que ce vaincu ſe rende & reçoive ſa chaîne.
C'eſt mon captif; il a trop de droits à ma haine;
Dans le fort du combat il ſembloit me chercher;
J'ai vu ſon fier courage à moi ſeul s'attacher;
S'il étoit Lesbien, il périroit en traître . . .
Mais il eſt étranger, il a ſervi ſon maître;
Dites-nous où vos yeux l'ont vu ſe retirer,
Devant tous mes ſoldats je veux bien le jurer,
En lui donnant des fers, ma clémence & ma gloire.
N'étendront pas plus loin les droits de la victoire.

ZELMIRE.

Moi, barbare, à tes fers, livrer ce malheureux!
(*A part à Ema avec la plus grande vivacité, en voyant les ſoldats revenir avec des flambeaux.*)
Mais, Ciel! dans les vaiſſeaux ils vont lancer les feux! (*à Rhamnès.*)
Et mon pere. . . Je cours au devant de la flamme
Me jetter . . .

RHAMNE'S, *à deux ſoldats qui arrêtent Zelmire.*

Qu'on l'arrête . . . A vos frayeurs, Madame,
Je vois qu'en ces vaiſſeaux mon eſclave eſt caché.
(*Il veut ſortir.*)

ZELMIRE, *toûjours retenue par les ſoldats.*

Non, non; c'eſt au tombeau . . .

RHAMNE'S, *en s'arrêtant, dit à d'autres ſoldats.*

Q'il en ſoit arraché ;

Entrez.

(*Ils entrent dans le tombeau.*)

ZELMIRE, *à part, avançant ſur le devant du Théâtre.*

Mon pere, hélas! pour une autre attendrie,
Dois-je à ſa liberté ſacrifier ta vie ...
D'où naiſſent tout-à-coup des tranſports ſi preſſans?
Quel tremblement ſoudain agite tous mes ſens!

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, POLIDORE, *en habit Troyen.*

POLIDORE, *ſortant du Tombeau, ſe débattant avec ſon épée caſſée.*

LAches, dans mon malheur, je viendrai chez encore.

ZELMIRE.

Qu'entends-je!

RHAMNE'S, *ayant couru vers Polidore, & lui ſaiſiſſant le bras.*

Rends ce fer.

ZELMIRE, *courant au bruit.*

Arrêtez.

RHAMNE'S, *reconnoiſſant le Roi, dont le caſque tombe.*

Polidore!

ZELMIRE.

Mon pere !

POLIDORE, *la recevant dans ſes bras.*

Ah ! mon amour nous a perdu tous deux.

ZELMIRE.

Eh ! c'eſt moi qui vous perds. Ce parricide affreux
Reproché tant de fois à mon ame innocente,
Le voilà conſommé par ma crainte imprudente :
Le Ciel de vos bourreaux égaroit la fureur,
Au-devant de leurs coups j'ai porté votre cœur:
J'ai cru qu'en ces vaiſſeaux qu'ils vouloient mettre en cendre...

POLIDORE.

Aux vœux de ton épouxj'avois feint de me rendre.
Ses efforts importuns croyoient m'y retenir;
Mais bien-tôt ſur ſes pas il m'a vu revenir.
J'attaquois avec lui ta garde diſperſée;
On m'apprend que déjà la tour étoit forcée;
Et je viens combattant un ennemi nouveau,
Sur le chemin d'Ilus, t'attendre en ce tombeau;
Ce fer trahit mon bras...

ZELMIRE.

A mes douleurs mortelles
Chaque inſtant vient mêler des ſouffrances nouvelles.
Quoi ! le ſoin de mes jours armoit vos foibles mains,
Quand je vous entourois de glaives aſſaſſins!...

RHAMNE'S.

Soldats, vers Anténor, que tous deux on les traîne:
Nous étions trompés tous, & ma promeſſe eſt vaine.

ZELMIRE, *avec impétuoſité, & courant à Rhamnès.*

Rhamnès, & vous ſoldats, daignez tous m'écouter:
Aux jours de votre maître eſt-ce à vous d'attenter?
O Lesbiens, le ſang qu'on puiſe en ma patrie,
Des Thraces nos Tyrans n'a point la barbarie.
Ces féroces mortels ont endurci vos mœurs:
Mais l'humanité ſainte eſt au fond de vos cœurs.
Qu'au nom de votre Roi, le remords la reveille.
De ſes jours préſervés l'éclatante merveille,
Ses malheurs, ſes dangers, (1) ſon âge, dont l'aſpect
Déſarme la colere & la force au reſpect,
Les cris, le déſeſpoir de ſa fille éplorée,
Tout rend à votre foi ſa tête plus ſacrée.
Rhamnès, un rang illuſtre a flatté tes ſouhaits;
Mais tu n'as point vieilli ſous le joug des forfaits:
L'exemple d'Anténor, ſes ſuccès déteſtables
Auront pu t'entraîner ſur ces traces coupables:
Quelque prix qu'à tes vœux ſa faveur puiſſe offrir,
Ferons-nous moins pour toi, ſi tu veux nous ſervir?
Epure ta grandeur & la rends légitime:
Obtiens pour la vertu ce que tu dois au crime:
(*Se retournant vers ſon pere.*)
Seigneur, il s'attendrit...
(*Se précipitant aux pieds de Rhamnès.*)
J'embraſſe tes genoux:
Songe à tous tes ſermens, remplis-les, venge-nous
Tu juras d'immoler l'aſſaſſin de mon frere;
C'eſt... Dieux! ce monſtre approche.
(*Elle ſe releve.*)

(1) *Elle montre ſon pere à Rhamnès.*

SCENE V.

Les Acteurs précédens, ANTENOR, *avec une nombreuse Suite de Soldats Thraces*, ILUS, EURIALE, *Troyens enchaînés.*

ANTENOR, *à Rhamnès.*

EH bien ! ce téméraire
Qui payera tous mes ſoins par des complots pervers,
De nos Thraces vainqueurs, Ilus reçoit des fers.
Je ne te dois pas moins : ta valeur que j'admire
A vaincu la premiere, & m'a rendu Zelmire.

RHAMNE'S.

Seigneur, ſi quelque prix à mon ſervice eſt dû,
C'eſt pour un don plus grand & plus inattendu,
Qui même en vous l'offrant m'interdit & m'étonne.
Regardez ce Troyen.

(*Il montre Polidore.*)

ANTENOR.

Se peut-il ? . . .

ILUS.

Je friſſonne.

ANTENOR.

Polidore vivant !

ILUS.

Ciel !

POLIDORE.

Oui, traître, c'eſt moi,

Baiſſe les yeux, & tremble à l'aſpect de ton Roi.
Sens la confuſion, la rage frémiſſante
D'un aſſaſſin ſurpris que ſon juge épouvante.
Je te parle en vainqueur au ſein de mes revers,
Le crime couronné craint l'innocence aux fers.
(*Anténor veut le regarder d'un air aſſuré.*)
Tu caches ta terreur ſous les traits de l'audace:
Je vois ton front pâlir, lorſque ton œil ménace.

ANTENOR, *avec un grand calme affecté.*

Et d'où viendroit, Seigneur, ma crainte ou mon courroux,
Le ſceptre eſt un fardeau dont je ſuis peu jaloux:
J'ai refuſé ce rang dont on vous fit deſcendre;
Si Lesbos le permet, vous pouvez le reprendre.
Mais je doute qu'au gré de ce peuple vengeur,
Azor, dans ſon bourreau, trouve ſon ſucceſſeur.
(*Vivement à ſa ſuite.*)
Amis nos yeux en vain cherchoient le bras impie
Qui du Dieu de vos cœurs a privé la patrie:
Faut-il nous étonner de nos ſoins ſuperflus?
Polidore vivoit... que cherchons-nous de plus?

POLIDORE.

Quoi! monſtre...

ANTENOR, *durement.*

Tout décele ici votre impoſture.
Votre ame pour ce fils étouffoit la nature:
Contre vos noirs complots nous défendions ſes jours,
Et juſques dans nos bras vous en tranchez le cours?
Quelle douceur traîtreſſe & quel art ſacrilege,
Par les mains de ſa ſœur, la conduit dans le piége!
Elle paroît ſervir, partager ſon courroux,

Par votre feint trépas nous en impoſe à tous ;
Et ce jeune héros, qui court à ſa ruine,
(*Montrant Polidore.*)
Penſe avoir abattu le bras qui l'aſſaſſine :
(*Aux ſoldats.*)
Que dis-je ? au même inſtant qu'on lui donne la mort,
Appellé par Zelmire, Ilus eſt ſur ſon bord :
Ils affectent tous deux une horreur mutuelle ;
L'un accable d'affronts ſon épouſe cruelle ;
L'autre ſur ſon époux, leve un fer meurtrier :
A ma garde lui-même il vient la confier :
Et de ce jeu barbare, imprudente victime,
Je m'arme pour Ilus, quand le traître m'opprime.
O long enchaînement des plus lâches noirceurs,
Pour perdre avec Azor ſon peuple & ſes vengeurs!
A ce peuple indigné venez vous faire entendre ;
Venez ſubir l'arrêt que vous devez attendre ;
Les tourmens réſervés à vos cœurs inhumains.

ZELMIRE.

Et la foudre, grand Dieu, reſte oiſive en tes mains
Tu le fais triompher, tu te rends ſon complice ;
Et tu veux que la terre adore ta juſtice !

ILUS, *vivement.*

Sa juſtice eſt pour nous. Elle tient enfermés
Dans un nuage encor ſes foudres allumés ;
Mais ſon bras inviſible, étendu ſur le crime,
(*Avec un geſte menaçant ſur Anténor.*)
Voile, pour mieux frapper, les yeux de ma victime.
Ne crois pas qu'à ſes coups tu te ſois dérobé,
Serpent, en long replis ſans ceſſe recourbé ;

J'admire avec horreur, ta prudence perfide,
De tes reſſorts tout prêts le jeu ſûr & rapide . . .
Mais dans la nuit profonde où tu ſais toûjours fuir
Crains l'affreuſe clarté dont je vais te couvrir.
(*Se retenant & montrant les Thraces.*)
Non j'inſtruirois en vain ces étrangers infâmes
Qui trafiquent du crime & te vendent leurs ames..
Devant le peuple entier tu viens de m'appeller;
(*Vivement.*)
Je t'y cite à mon tour; c'eſt à toi de trembler,
Complice & meurtrier du fils de Polidore,
(*Anténor feint la plus grande ſurpriſe.*)
Toi qui venges ſon ſang dont ta main fume encore,
Viens voir tomber ſur toi les redoutables coups,
Que ton lâche artifice a tourné contre nous.

ANTENOR.

Moi, teint du ſang d'Azor! impoſteur mépriſable,
Cherche-moi donc du moins un crime plus croyable,
Son trône a-t'il tenté mes regards éblouis?
Ma vertu s'en priva pour y placer ton fils.
Mais où ſont les témoins? Quel ſoupçon, quel indice? . . .

ILUS.

Marchons, traître . . . Ce doute eſt ton premier ſupplice.

ANTENOR.

Rhamnès, vous l'entendez . . . Ces éclats indiſcrets
De quelque trahiſon décelent les apprêts.
Sondez & découvrez la ſource dangereuſe
D'où naît de leur eſpoir l'imprudence orgueilleuſe.
Je vais au tour des murs diſpoſer mes guerriers.

Vous-même interrogez ces lâches meurtriers.
Au tribunal du peuple avant de les conduire,
Je cours m'y préſenter, ma bouche va l'inſtruire.
J'entrevois leur reſſource & leurs deſſeins ſecrets;
Pour les rompre... Venez apprendre mes projets.
Vous, Thraces, ſéparez Ilus & ſes complices:
Nous les réunirons bientôt pour les ſupplices.
Dignes amis d'Azor, détruiſez aujourd'hui
Ces tirans, qui vouloient vous détruire après lui.
(*Il ſort avec Rhamnès & une partie de ſoldats.*)

SCENE VI.

ZELMIRE, EMA, POLIDORE, ILUS, GARDES.

ZELMIRE, *à Ilus, & lui montrant ſon pere.*

COnnois tous mes malheurs: cet habit m'a déçue,
Oui, j'ai livré mon pere au monſtre qui le tue.

ILUS.

Dieux!

(*Les Thraces viennent ſaiſir Ilus & Polidore.*)

ZELMIRE, *leur prend la main à tous deux.*

Seigneur!... cher époux... on oſe les arracher...
Ah! je ſens de mon ſein mon cœur ſe détacher
Pour les ſuivre tous deux mon amour ſe déchire...
(*On les entraîne malgré ſes efforts.*)
Barbares!

ILUS,

ILUS, *ſe débarraſſant des Gardes, & embraſſant Zelmire.*

Arrêtez... O ma chere Zelmire?

POLIDORE, *en faiſant de même de l'autre côté.*

Que je tembraſſe encore... Adieu.

(*On les emmene tous deux.*)

ZELMIRE, *tombant dans les bras des Gardes qui reſtent.*

C'en eſt donc fait,
Je ſuccombe à mes maux ainſi qu'à mon forfait;
Il eſt involontaire, & ſon fardeau m'accable:
Quels ſont donc les tourmens d'un cœur vraiment coupable?

(*On l'emmene; Ema la ſuit.*)

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ILUS, EURIALE, *enchaînés*, GARDES.

EURIALE.

ON va donc nous traîner au ſanglant Tribunal,
Qu'uſurpe ce vil peuple à ſes Rois ſi fatal.
Que devient l'eſpérance à nos maux réſervée?

ILUS.

Cette unique eſpérance, hélas! m'eſt enlevée.
Polidore & Zelmire au glaive abandonnés,
Par leurs ſujets ſéduits ſont déjà condamnés.
Anténor a preſſé leur rage impétueuſe:
Telle eſt ſa politique habile & monſtrueuſe,
Qu'il ſait de la vertu conſervant tous les traits,
Nous charger, nous punir de ſes propres forfaits.
Les Thraces & Rhamnès, comblant leurs perfidies,
Ont ſur moi dans leur camp, porté des mains hardies:
Le lâche m'a ravi l'écrit victorieux
Qui des peuples trompés eût deſſillé les yeux.
Azor y démentoit le projet ſanguinaire
Dont ſes cris factieux avoient noirci ſon pere:
Au perfide Anténor reprochant ſon trépas,

Il n'accuſoit que lui de tous ſes attentats ;
Et montrant au jour cette horreur inconnue,
Il demandoit vengeance & l'auroit obtenue.
Ah! Zelmire, faut-il qu'aux portes de la mort
Nos deux cœurs innocens ſoient en proie au remords ;
J'ai pu te ſoupçonner!... Eſt-il un plus grand crime?
Et pour mieux t'accabler, ton pere eſt ta victime?

EURIALE.

Peut-elle à ſa vertu reprocher une erreur...

ILUS.

Eh! ſe pardonne-t-on d'avoir fait ſon malheur?
En vain, dans un cœur pur, elle voit ſon excuſe ;
Quand la raiſon l'abſout, le ſentiment l'accuſe.

SCENE II.

ILUS, ANTENOR, RHAMNE'S, EURIALE, SOLDATS THRACES.

ANTENOR.

THraces, de toutes parts, environnez ces lieux ;
Bien-tôt le peuple entier va paroître à vos yeux,
Avec ces criminels dévoués au ſupplice,
Et qu'aux mânes d'Azor immole ſa juſtice :
J'ordonne, en frémiſſant, ce formidable apprêt.
(*A Ilus.*)
Vous, Phrygien, allez entendre votre arrêt.
De vos juges ici mon rang me fait l'arbitre :

Mais ſuſpect à vos yeux, j'ai recuſé ce titre:
Je laiſſe au peuple libre à prononcer ſur nous.
L'arrêt eſt rigoureux; ne l'imputez qu'à vous;
Si d'y mêler ma voix vous m'euſſiez laiſſé maître;
L'indulgente pitié l'eût adouci peut-être.
Après tous les affronts dont vous m'avez chargé,
Je vais gémir encor de me voir trop vengé.

ILUS.

Non, rien m'épuiſera ſa fertile impoſture:
C'eſt le dehors ſerein de l'intégrité pure;
A force de forfaits te voilà parvenu,
A la tranquillité que donne la vertu.
Mais tremble, ſcélérat; ſi la terre étonnée
Aux fortunés brigands gémit abandonnée,
Du moins telle eſt la loi des barbares deſtins,
Ces aveugles tyrans des malheureux humains,
Que, ſe produiſant par leurs fauſſes maximes,
Les crimes ſont enfin punis par d'autres crimes.
Ton exemple ſur toi ſera bientôt ſuivi:
Un jour ces vils mortels, qui t'ont ſi bien ſervi:
De quelqu'autre Anténor dreſſant les nouveaux piéges,
Leur vendront, comme à toi, leurs fureurs ſacriléges.
Tu verras tes pareils, inſtruits par tes forfaits,
De ton art contre toi déployer les ſecrets:
En te foulant aux pieds ſur les marches du trône,
De ton front tout ſanglant t'arracher la couronne.
Adieu! je vais chercher l'arrêt de mon trépas;
Je l'avouerai, la vie eut pour moi des appas:
Mais le Ciel maintenant m'en fait haïr l'uſage.
Peut-on aimer le jour qu'avec toi l'on partage?

(Il ſort avec quelques Gardes.)

SCENE III.

ANTENOR, RHAMNE'S, SOLDATS THRACES.

ANTENOR.

NOn il ne mourra point : j'ai beſoin de ſes jours :
Ma haine intéreſſée en reſpecte le cours.
Qu'il reſte avec les ſiens, à nos armes en proie ;
Pour me répondre ici des vengeances de Troie.
Zelmire & Polidore à l'inſtant vont périr.
C'eſt par leur châtiment que je veux les punir.
Tandis qu'à leur arrêt je montre un cœur ſenſible,
Du peuple qui le rend je ſuis l'ame inviſible.
Ainſi dans leur cercueil mon crime enſeveli,
Eſt couvert à jamais des voiles de l'oubli ;
Croyant Azor vengé, nul ne ſuivra la trace
D'un forfait que leur ſang à tous les yeux efface.
Tes ſervices, Rhamnès, ont paſſé mes ſouhaits.
Au delà de tes vœux j'étendroi mes bienfaits.

RHAMNE'S.

Seigneur, je ſais borner ma modeſte eſpérance,
Le ſuccès de mes ſoins ſera leur récompenſe.
Mais ne craignez-vous pas que ce peuple attendri,
D'un remord dangereux n'écoute enfin le cri?
J'ai vu le ſaint reſpect, l'amour involontaire

Qu'imprime ici d'un Roi l'auguſte caractere.

ANTENOR.

Ils l'ont trop offenſé pour ne le point haïr ;
On n'aime plus ſon Roi, quand on l'a pu trahir.
Ils penſent par ſa mort, prévenir ſa juſtice,
Et détruire un vengeur armé pour leur ſupplice.
Polidore n'eſt plus qu'un Tiran détrôné.
Leur Roi, c'étoit Azor qu'ils avoient couronné.
De leur amour pour lui l'ivreſſe eſt incroyable ;
Le fanatiſme y joint ſon zele impitoyable.
Les organes des Dieux que ton or fait parler ;
L'uſage antique & ſaint qu'ils vont renouveller,
En donnant ſous mes yeux, à ce ſanglant ſupplice
L'appareil impoſant d'un pompeux ſacrifice ;
Cette loi d'immoler, par le chef des guerriers,
Sur le tombeau des Rois leurs lâches meurtriers ;
Tout aſſervit le peuple à mon puiſſant génie,
Tout échauffe & ſoutient ſa pieuſe furie.
Tel eſt l'art de régir ces crédules humains
Qui, fermes dans le pli que leur donnent nos mains,
Avec un eſprit foible ont un cœur intrépide ;
Qu'au nom de la patrie on rend ſéditieux ;
Qu'on mene au ſacrilège avec le nom des Dieux.
Mais tous nos citoyens commencent à paroître.
Dès qu'auprès du tombeau tu verras le Grand-Prêtre ;
Saiſis le feu ſacré, porte le coup mortel,
Ne perds pas un moment.

(*Il continue de parler bas à Rhamnès.*)

SCENE IV.

ANTENOR, RHAMNE'S, POLIDORE, ZELMIRE, *nombreuſe ſuite de Gardes*, PEUPLES.

(*Les Thraces ſe rangent le long des arbres du côté de la Ville, le Peuple auprès du Temple, les Soldats près du Tombeau.*)

ZELMIRE, *regardant le Tombeau.*

C'Eſt donc ici l'Autel
Où tes Dieux deſtructeurs, qui protégent l'impie,
Vont lui ſacrifier l'innocence flétrie.
O mon pere, voilà le prix de la vertu!
L'opprobre eſt imprimé ſur ſon front méconnu:
Par d'heureux ſcélérats ſa ſplendeur uſurpée,
Des ombres du forfait la laiſſe enveloppée;
Elle meurt ſans goûter le ſtérile plaiſir
D'emporter ſon nom même à ſon dernier ſoupir.

POLIDORE.

Va, l'opprobre n'eſt point pour la vertu ſublime,
Qui parmi ſes bourreaux s'applaudit & s'eſtime;
Il eſt pour ce coupable au faîte du bonheur,
Qui ne peut ſans frémir deſcendre dans ſon cœur.
Vous chargez de bienfaits de ma triſte famille,
Peuples, en m'immolant, pourquoi frapper ma fille?

Dans mon ſang épuiſé que vos bras aſſouvis
Rendent du moins à Troie, Elle, Ilus, & ſon Fils;
Que mes yeux expirans les arroſent de larmes,
Et dans vos cruautés je trouverai des charmes.

ANTENOR.

Non, Zelmire avec vous doit recevoir la mort,
Et de deux Phrygiens on m'a remis le ſort.

ZELMIRE.

O rage! ô déſeſpoir! Epouſe, Fille, Mere,
Ces noms ſont mes bourreaux à mon heure derniere. (*Elle marche en déſeſpérée.*)
Va, peuple meurtrier, fier Tyran de tes Rois,
Qui maſſacres ton Prince au nom même des loix;
Tout ſouillé de ſon ſang, cette tâche éternelle
Sur tes derniers Neveux ſera toûjours nouvelle:
Ou plutôt les Troyens par ma mort excités,
En immenſes Tombeaux changeront vos Cités:
Que la contagion, que la faim dévorante
Y mêlent leurs fleaux à la guerre ſanglante:
Que vos fils arrachés de leurs vaiſſeaux briſés,
Soient à vos yeux mourans ſur la pierre écraſés:
Que l'Enfer ſoulevant les abîmes des ondes,
Faſſe écrouler votre île en ſes flammes profondes;
Qu'il dévore à jamais ce monſtre furieux,
L'opprobre des mortels & la honte des Dieux.
(*Les Prêtres arrivent & reſtent ſur les marches du Temple.*)

ANTENOR.

Rhamnès, c'eſt trop ſouffrir ces clameurs inſenſées,
Prenez le glaive ſaint, vengez nos loix bleſſées,
Verſez ſur ce tombeau le ſang des criminels,

C'eſt le ſeul dont l'offrande eſt chere aux immortels.

RHAMNE'S, *prenant le glaive que le grand-prêtre lui préſente.*

Oui, Peuple, il faut remplir ce ſanglant miniſtere,
Qu'un devoir glorieux, un uſage ſévere,
Votre choix, mes ſermens, impoſent à ma foi.

(*Il leve le bras ſur Polidore, tandis que Zelmire qui veut ſe jetter entredeux eſt arrêtée par des ſoldats; & tout-à-coup, en diſant ces mots.*)

Exécrable aſſaſſin, tombe aux pieds de ton Roi.

(*Il ſe retourne, & frappe Anténor.*)

ANTENOR, *tombant dans les bras d'un Thrace.*

Traître!

(*Le peuple, les Soldats, les Thraces font un mouvement pour ſe jetter ſur Rhamnès; ils s'arrêtent en voyant que les Prêtres leur tendent les bras, & que Rhamnès montre un papier déployé. Le Soldat Thrace du ſecond Acte retient les autres Soldats de ſa Nation.*)

RHAMNE'S, *l'écrit d'Azor à la main.*

Miniſtres ſaints, voilà le vrai coupable,
Et voilà du forfait le garant rédoutable.

ZELMIRE, *éperdue de joie.*

Mon pere, qui l'eût dit?... En croirai-je mes yeux?

POLIDORE.

Ma fille!... Ah! cher Rhamnès!

ANTENOR.

J'expire... Il eſt des Dieux.

ZELMIRE.

Tu les connois enfin, ta mort les juſtifie :
Ils ont eu trop long-tems à rougir de ta vie:
Meurs avec le regret, la honte, la fureur
De voir porter le jour dans l'enfer de ton cœur.

(On emporte Anténor.)

RHAMNE'S.

Son arrêt eſt tracé des mains de ſa victime,
Avec le même ſang qu'a répandu ſon crime.
Peuples, frémiſſez tous à cet écrit d'Azor.

(Il lit le Billet.)

Je meurs aſſaſſiné par le traître Anténor:
C'eſt lui dont l'ame atroce & l'amitié perfide,
Souilla mon jeune cœur du plus noir parricide.
Malheureux inſtrumens de mes projets cruels,
Partagez mes remords, pleurez, vengez mon pere.

Avec tranſport en donnant la Lettre au grand-prêtre.

Il eſt vengé... Pleurez, ô Peuple téméraire,
Pleurez avec effroi vos honteuſes erreurs.
Trop aveugles jouets de deux vils impoſteurs, (1)
Voyez où conduiſoit vos ames égarées
Cet orgueilleux oubli des loix les plus ſacrées:
Vous, qui des immortels vous arrogeant les droits,
Portiez vos vœux hardis juſqu'à juger vos Rois.
A ce monſtre ſouillé de ſang & de parjures,
Vous alliez immoler les vertus les plus pures;
Un Héros, un Monarque, un Pere reſpecté,
Un Roi, l'honneur du trône & de l'humanité;

(1) *Pendant que Rhamnès parle, les Prêtres ôtent les chaînes des mains de Polidore & de Zelmire.*

Une fille... Ah! grand Dieu, c'eſt ton plus digne
ouvrage.
Toi-même, en ſa belle ame admire ton image.
Zelmire... pourrez-vous l'apprendre ſans tranſ-
port?
(Montrant le Soldat du ſecond acte.)
Ce Thrace fut témoin du plus ſublime effort:
Quand ſon pere expiroit dans cette tour affreuſe,
Oui, de ſa piété l'audace ingénieuſe
Le ravit au trépas, aux horreurs de la faim,
Par ce pur aliment de ſon vertueux ſein,
Merveille reſpectable à la race future,
Où, même en s'oubliant triomphe la nature.
Je vois, à ce récit, tous vos cœurs s'attendrir.
L'Amour mêle ſes pleurs à ceux du répentir:
Vous en verſez vous-mêmes, ô Traces inflexibles.
Ah! ne rougiſſez pas de vous trouver ſenſibles;
Le remord eſt ſublime en des cœurs courageux.
Citoyens: Etrangers, qu'éclaire un jour heureux,
De ce pere indulgent obtenez votre grace;
Approchez, tombez tous à ſes pieds que j'em-
braſſe,
*(Tous les ſoldats, tout le peuple ſe proſter-
nent aux pieds du Roi.)*
POLIDORE, *embraſſant Ramnès.*
Ah! je mourrai content, j'ai retrouvé vos cœurs;
Ce triomphe ſi doux paye aſſez mes malheurs.
Eh! quel pere offenſé ſe ſouvient de ſa haîne,
Pour des fils égarés que l'amour lui ramene?
ZELMIRE, *avec vivacité.*
Mais, Rhamnès, mon époux, mon fils aban-
donnés...

RHAMNE'S.

Ne craignez rien pour eux mes ordres ſont donnés: Madame. Ilus eſt libre, & bien-tôt à ma vue.... Le voici.

SCENE V. & Derniere.

Les Acteurs précédens ILUS, EURIALE, TROYENS.

ILUS, *arrivant entre les Thraces & les autres ſoldats.*

QU'ai-je appris? O merveille imprévue! Quoi! ce monſtre...

ZELMIRE.

Il n'eſt plus. Embraſſe mon vengeur, Le Héros de Lesbos.

ILUS, *embraſſant Rhamnès.*

Et mon libérateur.

ZELMIRE.

„ Dieux! après tant d'horreurs où mon cœur fut en proie,
„ Il s'abîme, il ſe perd dans un torrent de joie.
„ Cher Rhamnès, apprends-moi dans mon raviſſement
„ Quels reſſorts ont produit un ſi grand changement.

RHAMNE'S.

„ Qand je crus conſommé la parricide impie,

„ Dont votre ame ſembloit partager l'infamie,
„ Ne voyant près de moi que des crimes heureux,
„ Je courus aux grandeurs qu'on méritoit par eux.
„ Mais de mon Roi ſauvé l'étonnante aventure,
„ Vint rallentir mes pas dans cette route impure;
„ Le danger d'en ſortir m'y retenoit encore;
„ Je n'oſois eſpérer de convaincre Anténor.
„ L'écrit que ſur Ilus, ſurprit ma main troublée
„ Affermit les deſſeins de mon ame ébranlée:
„ Les Dieux la ſubjuguoient: ces Dieux qui dans leurs mains
„ Tiennent les foibles cœurs des rebelles Humains:
„ J'oſai de mes projets informant le Grand-Prêtre,
„ Feindre de le gagner pour mieux tromper le traître:
„ Sa rage induſtrieuſe auroit ſu m'échapper,
„ Avant de le convaincre il falloit le frapper;
„ Je l'ai fait. Trop heureux que ce ſang déteſtable
„ Lave de mes forfaits la honte irréparable,
„ Qu'un Peuple & qu'un grand Roi l'un à l'autre rendus,
„ Signalent mon retour au ſentier des vertus.

ZELMIRE.

Hélas! je lui dois tout, ſa prudence, ſon zele...
Viens recevoir le prix de ce retour fidele.

POLIDORE.

Juſtes Dieux, pour ma fille, exaucez mes ſouhaits;
Je n'ai pas à jouir long-tems de ſes bienfaits;
Vous-mêmes, chargez-vous de ma reconnoiſſance,
Dans le cœur de ſon fils mettez ſa récompenſe.

FIN.

LE COMTE DE WARWIK

TRAGÉDIE.

Par Monsieur DE LA HARPE.

ACTEURS.

EDOUARD D'YORK, *Roi d'Angleterre.*

MARGUERITE D'ANJOU, *Femme d'Henri IV. détrôné.*

LE COMTE DE WARWIK.

ELISABETH.

SUFFOLK, *Confident du Roi.*

SUMMER, *Ami de Warwik.*

NEVIL, *Suivante de la Reine.*

UN OFFICIER.

GARDES, *Soldats.*

La Scene eſt à Londres.

LE COMTE DE WARWIK

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, NEVIL.

NEVIL.

QUoi ! lorſque les deſtins ont comblé nos revers,
Quand votre Epoux gémit dans l'opprobre des fers,
Lorſqu'Edouard enfin, heureux par vos déſaſtres,
S'aſſied inſolemment au Trône des Lancaſtres,

Marguerite, tranquille en ſon adverſité,
Conſerve ſur ſon front tant de ſérénité!
Quel eſpoir adoucit votre miſere affreuſe?

MARGUERITE.

Celui qui ſoutient ſeul une ame généreuſe;
Qui nous affermiſſant contre les coups du ſort,
Suffit pour rejetter le ſecours de la mort;
Aliment néceſſaire au ſein de la ſouffrance,
Seul bien des malheureux, l'eſpoir de la vengeance.

NEVIL.

Eh! comment cet eſpoir vous ſeroit-il permis?
Le Sceptre eſt dans les mains de nos fiers ennemis.
Ils ne ſont plus ces tems, où votre ame intrépide,
Soutenant les langueurs d'un Monarque timide,
De l'Anglois inquiet abaiſſoit la fierté,
Le ſoumettoit au frein de votre autorité;
Quand vous-même guidant des guerriers indociles,
Terraſſiez les auteurs des diſcordes civiles;
Quand de l'heureux York, qui nous opprime tous,
Le pere audacieux ſuccomboit ſous vos coups.
Hélas! tout eſt changé: malgré votre courage,
De ſes premiers bienfaits le ſort détruit l'ouvrage;
York eſt triomphant, Lancaſtre eſt abattu;
En vain pour voutre Epoux vous avez combattu;
En vain il a repris, encor plein d'épouvante,
Le Sceptre qui tomboit de ſa main défaillante:
L'aſcendant de Warwik a fait tous vos malheurs.
Votre Fils, cet objet de vos ſoins, de vos pleurs,
Traîne, loin des regards d'une Mere plaintive,

Sous les yeux des Tyrans, ſon enfance captive.
Vous-même priſonniere en ces murs odieux...

MARGUERITE.

Un plus doux avenir enfin s'ouvre à mes yeux.
Mes deſtins vont changer... mon cœur du moins s'en flatte.
Il faut que devant toi mon allégreſſe éclate.
Apprends ce qu'Edouard cache encore à la Cour,
Et ce que verra Londre avant la fin du jour.
Tu ſçais qu'Eliſabeth à Warwik fut promiſe;
Que prêt à s'éloigner des bords de la Tamiſe,
Il attendoit ſa main...

NEVIL.

Eh bien?

MARGUERITE.

Des nœuds ſecrets
Vont ce ſoir au Tyran l'enchaîner pour jamais;
Et le peuple étonné de ſa grandeur ſoudaine,
Apprendra cet hymen en connoiſſant ſa Reine.

NEVIL.

O Ciel! que dites-vous? eh quoi? lorſqu'aujourd'hui.
Il brigue des François l'alliance & l'appui,
Lorſque pour en donner une éclatante marque,
Il offre d'épouſer la ſœur de leur Monarque,
Que Warwik, en un mot, chargé de ce Traité,
Aux rives de la Seine eſt encor arrêté,
L'imprudent Edouard, par un double parjure,
Prépare à tous les deux cette ſanglante injure?

MARGUERITE.

Oui, ce Prince aveuglé par un amour fatal,
Et de ſon bienfaiteur devenu le rival.

En vain Eliſabeth, que cet hymen accable,
Voudroit en rejetter la chaîne inſupportable,
Un Pere ambitieux, inſenſible à ſes pleurs,
Va la ſacrifier à l'attrait des grandeurs;
Et ſa fille aujourd'hui, victime couronnée,
Attend en frémiſſant ce funeſte hymenée.
Voilà ce que j'ai ſçu: des amis vigilans
Ont ſurpris ces ſecrets cachés aux Courtiſans.
Penſes-tu que Warwik tout plein de ſa tendreſſe,
Se laiſſe impunément enlever ſa Maîtreſſe?
Se verra-t-il en bute aux mépris des deux Cours,
Sans venger à la fois ſa gloire & ſes amours?
Connois-tu de Warvik l'impétueuſe audace?
Ce Guerrier ſi terrible, auteur de ma diſgrace.
Ce Héros ſi vanté, dont les vaillantes mains
Ont fait en ces climats le ſort des Souverains,
Eſt orgueilleux, jaloux, fier autant qu'invincible;
Son cœur eſt généreux; mais il eſt inflexible.
Il dédaigne le Trône, il ſe croit au-deſſus
De ces Rois, par ſon bras protégés ou vaincus.
Tu le verras bientôt, ſenſible à cet outrage,
S'élever avec moi contre ſon propre ouvrage,
Arracher mon Epoux à la captivité;
Et ſignalant pour moi ſon courage irrité;
M'aider à ranimer, après tant de déſaſtres,
Les reſtes expirans du parti des Lancaſtres,
Ecraſer Edouard après l'avoir ſervi,
Et me rendre à la fois tout ce qu'il m'a ravi:
Ou bien ſi de Warwik la valeur fortunée
Ne pouvoit rien ici contre ma deſtinée,
Je goûterai du moins le plaiſir conſolant
De voir mes ennemis l'un l'autre s'accablant,

Victimes d'une guerre à tous les deux funeſte,
Répandre ſous mes yeux un ſang que je déteſte;
Et des maux qu'ils m'ont fait ſe diſputant les fruits,
Peut-être tous les deux l'un par l'autre détruits.

NEVIL.

Vous allez, dans l'ardeur qui toûjours vous dévore,
En de nouveaux périls vous engager encore;
Vous allez tout braver pour ſervir un Epoux,
Indigne également & du Trône & de vous.

MARGUERITE.

Hélas! de ſon malheur ne lui fais point un crime.
Je ſçais qu'il s'endormit ſur le bord de l'abîme:
Le Sceptre qu'il portoit a fatigué ſon bras:
Il me laiſſe à venger des maux qu'il ne ſent pas.
Se livrant à ſon ſort en eſclave timide,
Inceſſamment plongé dans un calme ſtupide,
Il paroît ne ſentir dans ſa triſte langueur,
Ni le poids de ſes fers, ni l'orgueil du vainqueur.
Eh bien! C'eſt à moi ſeule à laver mon injure,
A ſoutenir ce rang que ſa foibleſſe abjure.
Eh! que dis-je! mon Fils, l'idole de mon cœur,
M'offre de mes travaux un prix aſſez flatteur;
Si ma main le replace au Trône de ſon Pere,
Un jour il connoîtra ce qu'il doit à ſa Mere,
De combien de périls j'ai ſçu le garantir;
Ce jour, ce jour hélas! me fait encor frémir,
Où d'un cruel vainqueur évitant la pourſuite,
Seule, & dans les forêts précipitant ma fuite,

Egarée, éperdue, & mon Fils dans mes bras;
De momens en momens j'attendois le trépas.
Un brigand ſe préſente, & ſon avide joie
Brille dans ſes regards à l'aſpect de ſa proie,
Il eſt prêt à frapper : je reſtai ſans frayeur.
Un eſpoir imprévu vint ranimer mon cœur;
Sans guide, ſans ſecours dans ce lieu ſolitaire,
Je crus, j'oſai dans lui voir un Dieu tutélaire.
Tiens, approche, lui dis-je, en lui montrant mon Fils,
Qu'à peine ſoutenoient mes bras appéſantis;
Oſe ſauver ton Prince, oſe ſauver ſa Mere...
J'étonnai, j'attendris ce mortel ſanguinaire;
Mon intrépidité le rendit généreux.
Le Ciel veilloit alors ſur mon fils malheureux;
Ou bien le front des Rois que le deſtin accable,
Sous les traits du malheur ſemble plus reſpectable.
Suivez-moi, me dit-il; & le fer à la main,
Portant mon Fils de l'autre, il nous fraye un chemin;
Et ce mortel objet, tout fier de ſon ouvrage,
Sembloit, en me ſauvant, égaler mon courage.

NEVIL.

Le Ciel, en ce moment, ſe déclara pour vous.
Que ne peut-il encor adoucir ſon courroux!

MARGUERITE.

Edouard va m'entendre, il verra ma franchiſe.
Qu'il me laiſſe quitter les bords de la Tamiſe,
Qu'il fixe ma rançon & celle de mon Fils;
Voilà ce que j'attends, & ce qu'il a promis.
Mon cœur dans les chagrins qui l'occupent ſans ceſſe,

Rend juſtice aux vertus dont brille ſa jeuneſſe.
Il eſt né généreux, je dois en convenir.
Il m'a ravi le Trône, & je dois l'en punir.
Edouard à mes yeux eſt toûjours un rebelle.
Je ne diſcute point cette longue querelle,
Ces droits tant conteſtés, & jamais éclaircis;
Je défendrai les miens, mon Epoux & mon Fils.
Ce ſont-là mes devoirs, mes vœux, mon eſpérance.
Je veux joindre Warwik aux rives de la France.
Il ſervira ma haine; & peut-être Louis
Va s'armer avec nous contre mes ennemis.
Peut-être ſon courroux... Mais Edouard s'avance,
Laiſſe-nous.

SCENE II.

MARGUERITE, EDOUARD, SUFFOLK, GARDES.

EDOUARD.

VOus avez ſouhaité ma préſence.
Quelque reſſentiment qui nous puiſſe animer,
Mon cœur eſt équitable & ſçait vous eſtimer.
Si mon rang à vos vœux me permet de me rendre,
L'illuſtre Marguerite a droit de tout prétendre.

MARGUERITE.

En l'état où je ſuis paroîſſant devant toi,
J'enviſage les maux accumulés ſur moi.

Je t'ai vu mon Sujet, j'ai marché ſouveraine
Dans ce même Palais où ton pouvoir m'enchaîne.
Le deſtin l'a voulu, jouis de ſa faveur.
Mais ſi ton ame encor eſt ſenſible à l'honneur,
J'en réclame les loix ſans demander de grace.
Je ſçais, ſans m'avilir, céder à ma diſgrace.
J'oſe attendre de toi, mon Fils, ma liberté.
Que l'un & l'autre ici ſoient garans du Traité
Qu'à la Cour de Louis Warwik a dû conclure;
Tu dois les accorder ou t'avouer parjure.
Détermine le prix que je dois t'en donner.
Mon aſpect des long-tems a dû t'importuner;
Il trouble les douceurs d'un regne illégitime,
Il eſt dur de rougir devant ceux qu'on opprime.

EDOUARD.

Non je ne rougis point d'avoir repris un rang
Que trop long-tems Lancaſtre uſurpa ſur mon ſang.
Je ne veux point ici vous expliquer mes titres;
La haine & l'intérêt ſont d'injuſtes arbitres.
Eh! de quel droit enfin, vous d'un ſang étranger,
Quand Londres me couronne, oſez-vous me juger?
De Naples & d'Anjou l'incertaine héritiere
Devroit s'occuper moins du Trône d'Angleterre.
Par le Peuple & les Grands, Lancaſtre eſt condamné.
Vous n'êtes plus ici que fille de René,
Qu'une étrangere illuſtre, & non pas une Reine.
D'un titre qui n'eſt plus, ceſſez d'être ſi vaine.
Entre Louis & moi je ménage un Traité

Qui fixera l'inſtant de votre liberté.
Je le ſouhaite au moins, mais je ne puis répondre
Des obſtacles nouveaux qui peuvent nous confondre.
Les intérêts des Rois coûtent à démêler,
Et mon devoir n'eſt point de vous les révéler :
Attendez juſques-là ma volonté ſuprême.

MARGUERITE.

J'attends tout déſormais du Ciel & de moi-même.
Je ne réfute point ces diſcours inſultans ;
Armes de l'injuſtice & faits pour les Tyrans.
Tu crains que dans l'Europe on n'entende mes plaintes :
Mais je te puis ici porter d'autres atteintes.
Songe que dans ces murs un Peuple factieux,
Toûjours prêt à pouſſer un cri ſéditieux,
Cruel dans ſes retours, extrême en ſes offenſes,
Peut encore à mon cœur préparer des vengeances
Et m'offrir un plus ſûr & plus facile appui
Que ces Rois toûjours lents à s'armer pour autrui,
Il faut ou m'immoler, ou me craindre ſans ceſſe.
Tu n'as point à rougir d'accabler la foibleſſe
D'un ſexe qui ſouvent eſt dédaigné du tien ;
Tu ſçais ſi Marguerite eſt au-deſſus du ſien.

EDOUARD.

Je vois à quel excès la fureur vous égare ;
Mais ce n'eſt point à vous de me croire barbare.
Contre vous autrefois me guidant aux combats,
Mon pere malheureux a trouvé le trépas ;
Par des tributs ſanglans j'ai pu le ſatisfaire :
Je n'imputai ſa mort qu'aux hazards de la guerre.

Je ſçais vous pardonner ces impuiſſans éclats
Qui conſolent le foible & ne le vengent pas.
J'honore vos vertus, je l'avouerai ſans feindre,
Je puis vous admirer; mais je ne puis vous craindre.
Calmez votre douleur auprès de votre fils:
Allez; ſon entretien va vous être permis.
Peut-être en le voyant votre reconnoiſſance
Avouera que mon cœur a connu la clémence.

MARGUERITE.

Son état & le mien, ſes pleurs & mes regrets
M'apprendront quel retour je dois à tes bienfaits.
Adieu.

SCENE III.

EDOUARD, SUFFOLK, GARDES.

EDOUARD.

JE plains les maux de cette ame irritée;
Ah! prends pitié d'une ame encore plus tourmentée.
Cher ami, tout mon cœur eſt ouvert à tes yeux,
Tu l'as connu long-tems & noble & vertueux;
Peut-être il l'eſt encor, & fait pour toûjours l'être...
De moi-même à ce point l'amour eſt-il le maître?
Cet amour juſqu'ici vainement combattu,
Dont rougit ma raiſon, dont frémit ma vertu,
Qui va marquer un terme à ma gloire flétrie,

Et qui pourtant, hélas ! m'eſt plus cher que ma vie :
Tu dois t'en ſouvenir ; tu ſçais que des le jour
Où ces attraits nouveaux brillerent dans ma Cour
J'éprouvai, je ſentis ce trouble inexprimable,
Ces premiers mouvemens d'un penchant indomptable,
Ces premiers feux d'un cœur qui n'avoit point aimé.
Surpris de mon état, de moi-même alarmé,
Je vis tous les dangers de ma folle tendreſſe.
Hélas ! ſans la dompter on connoît ſa foibleſſe.
Tu vois ce que j'ai fait : j'ai craint que dans ces lieux
Le retour de Warwik ne traverſât mes vœux.
J'ai frémi de me voir confus à ſes approches,
Expoſé ſans défenſes à ſes juſtes reproches.
Je hâte cet hymen : j'ai voulu prévenir
Ce moment pour mon cœur ſi rude à ſoutenir ;
Et ce cœur qui long-tems trembla près de l'abîme,
Pour finir ſes combats, précipite ſon crime.

SUFFOLK.

Avez-vous ſçu du moins, prêt à former ces nœuds,
Si cet objets ſi cher eſt ſenſible à vos feux ?

EDOUARD.

L'aimable Eliſabeth au printems de ſon âge,
Peut-être de l'amour ignorant le langage,
M'a fait voir juſqu'ici dans ſa timidité,
Ce trouble intéreſſant qui ſied à la beauté.
Moi-même je l'avoue, interdit devant elle,
Rougiſſant malgré moi de mon erreur nouvelle,
Commençant des diſcours que je n'achevois pas,

Je n'ai preſque parlé que par mon embarras.
Mais j'ai peine à penſer qu'une plus chere flamme
Ait ſurpris ſa jeuneſſe & me ferme ſon ame.
Elle a peu vu l'époux qui lui fut deſtiné.
On écoute ſans peine un amant couronné,
Offrant avec ſa main le Sceptre d'Angleterre.
Enfin je l'aime aſſez pour apprendre à lui plaire.
C'eſt Warwik qui produit mes troubles inquiets,
Je ſonge à ſon courroux, & plus à ſes bienfaits.
Je détruis dans ſes mains les fruits de ſa prudence
Je l'expoſe lui-même aux mépris de la France.
Eh ? qui ſçait, dans l'ardeur de ſes reſſentimens,
Juſqu'où peuvent aller ſes fiers emportemens ?
Peut-être nos débats vont rallumer la guerre ...
C'eſt un aſtre ſanglant qui luit ſur l'Angleterre.
De Lancaſtre & d'Yorck les partis oppoſés
Ont fait couler le ſang des peuples écraſés.
L'Anglois environné du meurtre & de ravages,
A compté juſqu'ici ſes jours par des orages.
A peine il ſemble enfin goûter quelque repos :
Faut-il que je l'expoſe à des malheurs nouveaux?
C'eſt en toi, cher Suffolk, que mon eſpoir réſide.
Qu'aux remparts de Paris mon intérêt te guide ;
Vole & préviens Warwik ; ne lui déguiſe rien :
Va, mon cœur n'eſt pas fait pour abuſer le ſien ;
Peins-lui tout mon amour, mes feux & mon yvreſſe,
Et ſi ſon amitié pardonne à ma foibleſſe,
Qu'il éleve ſes vœux à l'hymen de ma ſœur,
Que ce nœud de plus près l'attache à ma grandeur.
Toûjours l'ambition fut ſa premiere idole ;

L'amour n'eſt à ſes yeux qu'un preſtige frivole.
Eliſabeth ſur lui n'a point cet aſcendant
Qui feroit trop rougir ſon cœur indépendant,
Qui ſubjugue le mien trop fléxible & trop tendre;
A des nœuds plus brillans ſon orgueil va prétendre;
Oui, j'oſe l'eſpérer.

SUFFOLK.

Mais Louis irrité
De voir rompre l'hymen entre vous arrêté,
Peut demander bientôt raiſon de cette injure.

EDOUARD.

Sans cet hymen forcé la paix peut ſe conclure.
Trop occupé lui-même en ſes propres Etats,
Il n'ira point donner le ſignal des combats;
Et pour aſſurer mieux la paix où je l'invite,
Je prétends, ſans rançon, lui rendre Marguerite.
Cependant en mes mains je retiendrai ſon Fils,
Rejeton dangereux cher à mes ennemis.
Toi, ne perds point de tems.

SCENE IV.

EDOUARD, SUFFOLK, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER.

SEigneur, Warwik, arrive.
Le peuple impatient s'empreſſe ſur la rive;
On veut voir ce Héros trop long-tems attendu,

Que l'Europe contemple, & qui nous eſt rendu.

EDOUARD.

(*L'officier ſort.*)

Il ſuffit. Laiſſe-nous. O Ciel! quel coup de foudre!
Que pourrois-je lui dire, & que dois-je réſoudre?
Warwik eſt dans ce lieu! ô ſoins trop ſuperflus!
D'une vaine prudence, ô projets confondus!
Allons : à ſes regards avant que de paroître,
Ami, viens éclairer, viens affermir ton Maître.
Ramenons ſur mon front, que couvre la rougeur,
Cette tranquillité qui n'eſt point dans mon cœur.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

WARWIK, SUMMER.

WARWIK.

JE ne m'en défends pas; ces tranſports, cet hommage,
Tout ce peuple à l'envi volant ſur le rivage,
Prêtent un nouveau charme à mes félicités:
Ces tributs ſont bien doux quand ils ſont mérités.
J'ai placé ſur le Trône un Roi digne de l'être.
Londres ne verra plus ſon mépriſable Maître:
Henri dans la langueur tombé preſqu'en naiſſant,
Et d'une épouſe altiere eſclave obéiſſant,

Entre deux nations rivales & hautaines
Ma prudence du moins a ſuſpendu les haines :
Louis à notre Roi vient d'accorder ſa ſœur.
Du Trône d'Angleterre à peine poſſeſſeur,
Edouard, par mes ſoins, ne craint plus que la France
S'efforce de troubler ſa nouvelle puiſſance.
Voilà ce que j'ai fait, Summer ; & je me vois
L'arbitre, la terreur & le ſoutien des Rois.

SUMMER.

Tous ces titres brillans vont s'embellir encore
Des faveurs dont l'amour vous comble & vous honore :
L'hymen d'Eliſabeth promiſe à votre ardeur...

WARWIK.

L'amour qu'elle m'inſpire eſt digne d'un grand cœur
Sur le point de former cette chaîne ſi belle,
L'intérêt de mon Roi ſoudain m'éloigna d'elle.
Je reviens à ſes pieds plus grand, plus glorieux.
Quelqu'un vient : C'eſt le Roi qui marche vers ces lieux.
Cours chez Eliſabeth ; mon ame impatiente
Va hâter le moment de revoir mon Amante.

SCENE II.

EDOUARD, WARWIK, GARDES.

WARWIK.

VOs deſſeins ſont remplis, vos vœux ſont ſatisfaits,

Sire, j'apporte ici l'alliance & la paix.
L'hymen y joint ſes nœuds : une illuſtre Princeſſe,
Digne par les vertus qui parent ſa jeuneſſe,
De fonder l'union de deux Rois tels que vous,
Va traverſer les mers pour chercher ſon Epoux.
Louis me l'a promis ; & votre ami fidele,
Warwik, eſt trop heureux de vous prouver ſon zele
Par des ſoins vigilans, autant que par ſon bras,
Et dans la Cour des Rois, comme dans les combats.

EDOUARD.

Je ſçais ce que mon cœur doit de reconnoiſſance
A ce zele conſtant qui fonde ma puiſſance :
Mais pour ne rien cacher de l'état où je ſuis,
Le ſort ne permet pas que j'en goûte les fruits.
Je ſerai, ſans former cette chaîne étrangere,
Allié de Louis, mais non pas ſon beau-frere.

WARWIK.

Comment !... Daignez au moins m'expliquer ce diſcours.
De vos premiers deſſeins qui peut troubler le cours ?
Quoi ! les oubliez-vous ? Et la France offenſée
Verra-t-elle ?...

EDOUARD.

En un mot, j'ai changé de penſée ;
Je ne puis à ce point forcer mes ſentimens.

WARWIK.

Mais ſongez que Louis a reçu vos ſermens,
Que j'ai reçu les ſiens ; & que Warwik, peut-être,
N'eſt

N'eſt pas un vain garant de la foi de ſon Maître.

EDOUARD.

Si je romps cet hymen entre nous préparé,
J'en dois compte à Louis, & je le lui rendrai:
Mais de ces triſtes nœuds mon ame détournée,
Etablit ſes projets ſur un autre hyménée.
Il n'y faut plus ſonger.

WARWIK.

Eh! quels nœuds aujourd'hui
Peuvent vous aſſurer un plus ſolide appui?
Quel traité plus utile?

EDOUARD.

Et quoi! la politique
M'impoſera toûjours un fardeau tyrannique;
Et de mes intérêts eſclave ambitieux,
Je ſerai toûjours Grand, ſans jamais être heureux?
Je déteſte ces Loix, & mon cœur les abjure.

WARWIK.

Qu'entends-je! Eſt-ce l'amour qui vous rendroit parjure?
Quoi de vos ennemis à peine encor vainqueur,
Le Trône a-t-il déjà corrompu votre cœur?
Edouard écoutant des frivoles tendreſſes,
S'eſt-il déjà permis de ſentir des foibleſſes?
Et parmi les périls renaiſſans chaque jour
Avez-vous donc appris à céder à l'amour?
Ce n'eſt point à ſes traits qu'on doit vous reconnoître.
Un moment à ce point n'a pu changer mon Maître;
Non, je ne le crois pas; & ſans doute ſon cœur,

A la voix d'un ami, va ſentir ſon erreur.

EDOUARD.

(à part.) *(haut.)*

Ah ! je ſuis déchiré. Non, Warwik, cette flamme,
(J'oſe au moins m'en flatter,) n'a point flétri mon ame;
Et vous devez penſer que ce cœur malheureux,
Ce cœur foible une fois, peut être généreux.
Non, monté ſur un Trône entouré de ruines,
Et des feux mal éteints des guerres inteſtines,
Je ne me livre point à ces égaremens ;
Des Princes amolis lâches amuſemens.
D'un ſentiment profond j'éprouve la puiſſance...
Votre ſeule amitié me rend quelque eſpérance..
Warwik... Ah ! ſi pour moi... vous ſçaurez mes deſſeins,
Et vous-même aujourd'hui réglérez mes deſtins..

SCENE III.

WARWIK *ſeul.*

O Ciel ! à ce retour aurois-je dû m'attendre ?
Quel eſt ce changement que je ne puis comprendre ?
Quel objet tout-à-coup a donc ſurpris ſa foi ?
Me trompé-je ? La Reine avance ici vers moi ?
Quoi ! de ſon ennemi cherche-t-elle la vue ?

SCENE IV.

MARGUERITE, WARWIK.

MARGUERITE.

MOn approche en ces lieux eſt ſans doute imprévue.
Vous êtes étonné qu'au ſein de mon malheur
Je puiſſe ſans frémir en aborder l'auteur :
Mais un motif preſſant auprès de vous m'amene.
Je vous vois revenu des rives de la Seine ;
Et ſans doute vos ſoins achevent le traité.
M'apprendrez-vous au moins quel eſpoir m'eſt reſté ?
Si l'on finit mes maux, ſi Louis s'intéreſſe
A la captivité d'une triſte Princeſſe ?
Aux intérêts nouveaux à vous ſeuls confiés,
Mon Fils & mon Epoux ſont-ils ſacrifiés ?

WARWIK.

Vous ſçaurez votre ſort, il dépend de mon Maître.
Mais ce traité, Madame, eſt incertain peut-être.
Un jour, vous le ſçavez, apporte quelquefois
D'étranges changemens dans les projets des Rois.

MARGUERITE.

Edouard pourroit-il rejetter l'alliance,
Que lui-même par vous propoſoit à la France?
On dit que dans ſon cœur l'amour le plus ardent
Prend depuis quelques jours un ſuprême aſcendant.

Pourriez-vous l'ignorer ?

WARWIK, *à part.*

Que faut-il que je penſe ?
A-t-il fait de ces feux éclater l'imprudence ?

MARGUERITE.

On dit plus, & peut-être allez-vous en douter ;
On dit que cet objet, qu'il eût dû reſpecter,
Avoit promis ſa main, gage d'un feu ſincere,
Au plus grand des Gueriers qu'ait produit l'Angleterre :
A qui même Edouard doit toute ſa Grandeur ;
Qu'Edouard lâchement trahit ſon Bienfaiteur ;
Que, pour prix de ſon zele & d'une foy conſtante,
Il lui ravit enfin ſa femme & ſon Amante.
Ce ſont-là ſes projets, ſes vœux & ſon eſpoir ;
Et c'eſt Eliſabeth qu'il épouſe ce ſoir.

WARWIK.

Eliſabeth ! ô Ciel ! . . . Non, je ne puis le croire.
Le Roi conſerve encor quelque ſoin de ſa gloire.
On n'eſt pas à ce point lâche, perfide, ingrat ;
Il ne veut point ſe perdre, & lui-même, & l'Etat.
Il ſçait ce que je puis ; il connoît mon courage :
Edouard juſques-là n'a point pouſſé l'outrage ;
Il ne l'a pas oſé . . .

MARGUERITE.

Bientôt vous connoîtrez
Si j'en crois ſur ce point des bruits mal aſſurés,
Bientôt . . .

WARWIK.

Je puis du moins ſoupçonner votre haine.

Vous voulez que vers vous la fureur me ramene ;
Vous venez dans mon cœur enfoncer le poignard..
Mais la confuſion, le trouble d'Edouard . . .
De tant d'ingratitude, ô Ciel ! eſt-on capable ?

MARGUERITE.

Pourquoi trouveriez-vous ce récit incroyable ?
Lorſque l'on a trahi ſon Prince & ſon devoir,
Voilà, voilà le prix qu'on en doit recevoir.
Si Warwik eût ſuivi de plus juſtes maximes,
S'il eût cherché pour moi des exploits légitimes,
Il me connoît aſſez pour croire que mon cœur
D'un plus digne retour eût payé ſa valeur.
Adieu. Dans peu d'inſtans vous pourrez reconnoître
Ce qu'à produit pour vous le choix d'un nouveau Maître.
Vous apprendrez bientôt qui vous deviez ſervir ;
Vous apprendrez du moins qui vous devez haïr.
Je rends grace au deſtin : oui ſa faveur commence
A me faire aujourd'hui goûter quelque vengeance,
Et j'ai vu l'ennemi qui combattit ſon Roi
Puni par un ingrat qu'il ſervit contre moi.

SCENE V.

WARWIK, *ſeul.*

JE rejette un ſoupçon peut-être légitime . . .
Ah, mon cœur n'eſt pas fait pour concevoir un crime..
Je n'ai pas dû penſer, quand j'allois le ſervir,
Que mon Roi, mon ami fût prêt à me trahir.

SCENE VI.

WARWIK, SUMMER.

SUMMER.

O Serai-je annoncer ce que je viens d'apprendre ?
Eliſabeth ....

WARWIK.

Arrête. Ah ! je crains de l'entendre.
Si tu viens confirmer ces horribles récits ...
Eh bien ? Eliſabeth ? ... Acheve. Je frémis.

SUMMER.

Eliſabeth, Seigneur, va vous être ravie.
C'eſt d'elle que j'ai ſçu toute la perfidie,
Les indignes complots préparés contre vous.
Edouard veut ce ſoir devenir ſon époux ;
Et ſon Pere, ébloui de ce rang ſi funeſte,
Abandonne ſa Fille aux nœuds qu'elle déteſte.
Elle cherche l'inſtant de vous entretenir.

WARWIK.

De cet excès d'horreur je ne puis revenir.
Allons, je ne prends plus que ma rage pour guide ;
Et je veux qu'Edouard ... Je l'aimois le perfide ?
Je ſens pour le haïr qu'il en coûte à mon cœur ...
Peut-on porter plus loin la fourbe & la noirceur ?

SUMMER.

Il ne peut ſans vous perdre obtenir ce qu'il aime ;

Il doit vous redouter ; redoutez-le lui-même.
Si de vos intérêts vous écoutez la loi...

WARWIK.

Que d'affronts réunis ! étoient-ils faits pour moi ?
Ah ! qu'un vil Courtiſan, qu'un Pere impitoyable
Envers ſa Fille & moi ſe ſoit rendu coupable ;
Qu'il ait conçu l'eſpoir, en me manquant de foi,
De briller près du Trône à côté de ſon Roi ;
J'excuſe avec mépris ſa baſſe complaiſance,
Je le dédaigne trop pour en tirer vengeance ;
Mais que, plus criminel & plus lâche en effet,
Edouard ſans rougir... Il le veut... C'en eſt fait.
O toi ! par tes ſermens à mon ſort enchaînée,
O chere Eliſabeth ! à mes vœux deſtinée,
Cieux, témoins des tranſports de Warwik outragé,
Je jure ici par vous que je ſerai vengé ;
Entendez le ſerment que ma bouche prononce,
Signal affreux des maux que ma fureur annonce.

SCENE VII.

WARWIK, ELISABETH.

WARWIK.

AH ! Madame, venez enflammer mon courroux,
Mon amour, ma vengeance avoient beſoin de vous ;

Tous deux en vous voyant s'irritent dans mon ame.
J'ai ſçu de mon Rival l'audacieuſe flamme,
J'ai ſçu tous ſes projets ; & je connois trop bien
Les vertus de ce cœur qui triompha du mien,
Pour croire qu'il ait pu, s'aviliſſant lui-même,
Sacrifier Warwik à la Grandeur ſuprême.
Un lâche à ſon amour alloit vous immoler ;
Mais Warwik eſt ici ; c'eſt à lui de trembler.
Le Ciel m'a ramené pour prévenir le crime.
Ne craignez plus qu'ici ſon pouvoir vous opprime.
C'eſt moi qui vous défends, moi qui veille ſur vous,
Moi qui ſuis votre appui, votre Amant, votre époux,
Votre vengeur encore ; & vous allez connoître
Si Warwik aiſément eſt le jouet d'un traitre,
S'il eſt ou dangereux, ou ſenſible à demi,
S'il confond un ingrat comme il ſert un ami.

ELISABETH.

De mon Pere, il eſt vrai, l'injuſte tyrannie
A ces triſtes liens a condamné ma vie ;
Et mon cœur, loin de vous, vous adreſſoit, hélas !
Des regrets impuiſſans que vous n'entendiez pas.
Je demandois Warwik ; dans mon impatience
Ma voix vous appelloit des rives de la France,
Et votre Eliſabeth, dans l'horreur de ſon ſort,
Au défaut de Warwik, eût imploré la mort :
Enfin je vous revois, vous eſſuyez mes larmes.
Je ne puis cependant vous cacher mes alarmes.

Je crains que le tranſport de ce cœur indompté,
Avec trop d'imprudence ici n'ait éclaté;
Que ces cris ménaçans...

WARWIK.

Qui pourroit me contraindre?
Quand je ſuis offenſé, c'eſt moi que l'on doit craindre.
Eh! quel péril pour moi pouvez-vous redouter?
Un pouvoir que j'ai fait peut-il m'épouvanter!
Me verrai-je braver aux yeux de l'Angleterre?
On dira que Warwik, ſi vanté dans la guerre,
Ce mortel renommé, fameux par tant d'exploits,
Qui créa, qui ſervit, qui détruiſit des Rois,
Infidele à ſa gloire autant qu'à ſa tendreſſe,
N'a ſçu ni conſerver, ni venger ſa Maîtreſſe...
Je rougis d'y penſer... Non, non; je puis encor
Diſpoſer de l'Etat, & commander au ſort,
A Lancaſtre abattu rendre ſon héritage,
Renverſer Edouard, & briſer mon ouvrage.

ELISABETH.

Warwik... Ah! cher Amant! Hélas! il m'eſt bien doux
De ſentir à quel point je puis regner ſur vous.
C'eſt mon ſeul intérêt que votre amour embraſſe;
C'eſt pour moi qu'il frémit, c'eſt pour moi qu'il ménace.
A mon cœur éperdu vous rendez le repos:
Eh! connoît-on la crainte à côté d'un Héros?
Mais pourquoi préſenter à mon âme attendrie
Le ſpectacle effrayant des maux de ma Patrie?
Quoi! ne pouvez-vous rien ſur le cœur d'Edouard,
Sans aller de la guerre arborer l'étendard?

Un ami tel que vous n'a-t-il pas droit d'attendre
Que ſa préſence ſeule?...

WARWIK.

Eh! qu'en puis-je prétendre?
N'a-t-il pas devant moi hautement abjuré
Cet hymen glorieux par moi ſeul préparé.
Il ſuit aveuglément ſes amoureux caprices.
Envers moi, s'il ſe peut, comptez ſes injuſtices,
Et les crimes d'un cœur à ſon amour ſoumis,
Pour qui tous les devoirs ſemblent anéantis.
Tandis que loin de vous, pour lui, pour ſa puiſſance,
Je m'expoſe aux ennuis d'une cruelle abſence,
Que fait-il cependant? Comment m'a-t-il traité?
Il me rend le jouet de ſa légéreté,
Il me fait vainement engager ma parole,
Et ſigner un traité frauduleux & frivole.
C'eſt peu: qui choiſit-il enfin pour m'outrager?
Non, ſans frémir encor je ne puis y ſonger.
C'eſt l'objet, le ſeul bien dont mon ame eſt jalouſe,
Le prix de mes travaux; c'eſt vous; c'eſt mon Epouſe.
Ah! cet enchaînement, ce tiſſu de noirceurs
Ajoute à chaque inſtant à mes juſtes fureurs.
Il en verra l'effet, il faut qu'il ſoit terrible.
Je ſuis, je ſuis encor ce Warwik invincible,
J'ai pour moi l'équité, mon nom & mes exploits.
Je paroîtrai dans Londres, on entendra ma voix.
On verra d'un côté l'appui de l'Angleterre,
Warwik de ſes travaux demandant le ſalaire,
Indigné des affronts qu'il n'a point mérités,

Et de l'ingrat Yorck contant les lâchetés;
Et de l'autre on verra, confus en ma préſence,
Edouard aux Grandeurs conduit par ma vaillance;
Qui, ſans moi, dans l'exil ou la captivité,
Cacheroit ſa miſere & ſon obſcurité.
Ce peuple eſt généreux, il m'aime, & l'on m'offenſe.
Entre Edouard & moi penſez-vous qu'il balance?

ELISABETH.

Ecoutez-moi, Warwik. Votre cœur ulcéré,
Dans ſes emportemens eſt peut-être égaré.
Je ne puis croire encor Edouard inflexible;
A la gloire, aux vertus vous l'avez vu ſenſible.
Sans doute il ne ſçait pas, en demandant ma foi,
Combien ce joug brillant ſeroit affreux pour moi.
Mes larmes n'ont coulé que ſous les yeux d'un pere;
J'ai craint de trop braver les traits de ſa colere,
Si devant Edouard j'euſſe atteſté les nœuds,
Dont l'amour dès long-temps nous enchaînoit tous deux.
Mais j'oſerai parler: il ſçaura mes promeſſes,
J'avouerai ſans rougir l'excès de mes tendreſſes;
Il ſçaura que l'inſtant où j'irois à l'Autel,
Seroit pour moi l'arrêt d'un malheur éternel.
Eh! quel homme jamais, plein d'un amour extrême,
D'un pouvoir tyrannique accabla ce qu'il aime,
Et brigua lâchement cet horrible plaiſir
De déchirer un cœur qu'il ne peut attendrir?
Edouard à ce point ne peut être barbare:

Son cœur ſera touché des maux qu'il me pré-
pare.
Laiſſez-moi cet eſpoir, & ne préſentez plus
Un avenir horrible à mes ſens éperdus;
Laiſſez-vous déſarmer à ma voix ſuppliante,
Et cédez ſans rougir aux pleurs de votre amante.

WARWIK.

Eh bien! vous le voulez, & pour quelques mo-
mens;
Je ſuſpendrai l'ardeur de mes reſſentimens:
Vous ſeule ſur mon ame avez pris cet empire.
Mais ſi n'écoutant rien que l'amour qui l'inſpire,
Edouard aujourd'hui perſiſte à m'outrager,
Je ne le connois plus, & je cours me venger.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, NEVIL.

MARGUERITE.

TOut ſemble confirmer l'eſpoir dont je me
flate.
Entre mes ennemis déjà la haine éclate.
Warwik eſt furieux, & mon adreſſe encor
A ſçu de ſon courroux échauffer le tranſport.
Je ſçaurai faire plus; je ſçaurai le conduire.
J'ai frémi d'un projet dont on vient de m'in-
ſtruire.

Il veut voir Edouard: ce fatal entretien
Pourroit anéantir mon eſpoir & le ſien.
Le Comte eſt violent, & ſa ſuperbe audace
Oſera prodiguer l'injure & la ménace:
Déjà contre Edouard il brûle d'éclater.
Moi, je veux le détruire, & non pas l'inſulter.
J'attends ici Warwik, je veux que la prudence
Eclairant ſon courroux, aſſure ma vengeance.

NEVIL.

Peut-il, de vos amis à peine ſecondé,
Renverſer un pouvoir que lui-même a fondé?

MARGUERITE.

Va, pour renouveller nos ſanglantes querelles,
Un ſouffle peut encor tirer des étincelles
Du feu qui vit ſans ceſſe au ſein de ces climats,
Et qu'ont nourri trente ans de haine & de combats.
Londres ne peut goûter qu'une paix paſſagere:
Tout rappelle déjà la diſcorde & la guerre.
Ne crois pas qu'Edouard triomphe impunément.
Mets-toi devant les yeux ce long enchaînement
De meurtres, de forfaits, dont la guerre civile
A depuis ſi long-temps épouvanté cette Isle.
Songe au ſang dont nos yeux ont vu couler des flots
Sous le fer des Soldats, ſous le fer des Bourreaux;
Ou d'un pere, ou d'un fils, chacun pleure la perte,
Et d'un deuil éternel l'Angleterre eſt couverte.
De vingt mille proſcrits les malheureux enfans
Brûlent tous en ſecrêt de venger leurs parens.

Ils ont tous entendu, le jour de leur naiſſance,
Autour de leur berceau le cri de la vengeance.
Tous ont été depuis nourris dans cet eſpoir ;
Et pour eux en naiſſant le meurtre eſt un devoir.
Je te dirai bien plus, le ſang & le ravage
Ont endurci ce peuple, ont irrité ſa rage ;
Et depuis ſi long-temps au carnage exercé,
Il conſerve la ſoif du ſang qu'il a verſé.
Oui, de Lancaſtre ici le parti peut renaître.
Ce dangereux Sénat qui veut parler en Maître,
Mais qui du plus heureux ſuivant toûjours la loi,
Trembloit devant Warwik, en proſcrivant ſon Roi ;
Qui n'a ſçu qu'outrager une Reine impuiſſante,
Fléchira devant moi, s'il me voit triomphante.
Le farouche Ecoſſois, que l'on veut opprimer,
Qui contre ſes Tyrans eſt tout prêt à s'armer ;
Et du haut de ſes monts, contre un joug qui l'offenſe,
Lutte & défend encor ſa fiere indépendance ;
Ce peuple qu'en ſecret je ſouleve aujourd'hui,
A mes juſtes deſſeins prêtera ſon appui.

NEVIL.

Ainſi donc de Warwik ſi long-tems ennemie,
L'intérêt vous rapproche & vous reconcilie.
Croirai-je que, touché de ſes nouveaux bienfaits,
Ce cœur ait oublié les maux qu'il vous a faits?

MARGUERITE.

Non, j'ai par le malheur appris à me contraindre ;
Je ſçais cacher ma haine, & ne ſçais point l'éteindre.

Si Warwik aujourd'hui, pour ſe venger du Roi,
Veut relever Lancaſtre, & s'unir avec moi,
Je ſçais apprécier ce retour politique.
Je ne ſouffrirai point qu'un Sujet deſpotique,
De l'Etat avili bravant toutes les loix,
Ait le droit inſolent d'épouvanter ſes Rois;
Ni qu'en ſervant ſon Maître il apprenne à lui nuire.
Edouard aujourd'hui ſuffit pour m'en inſtruire.
Je ne puis oublier cet exemple récent;
Et je ſçais comme on traite un Sujet trop puiſſant.
Mais on vient, & Warwik ſans doute ici s'avance...
C'eſt le Roi... Viens, Nevil; évitons ſa préſence.

SCENE II.

EDOUARD, SUFFOLK, GARDES.

EDOUARD.

TU le vois, déſormais tout eſpoir eſt perdu:
Par des emportemens Warwik t'a répondu;
Tout ſert à m'irriter, & mon chagrin redouble.
Ne pourrai-je à la fin ſortir d'un ſi long trouble?
Il faut m'en délivrer: que l'on nous laiſſe ici.
Qu'on éloigne ſur-tout Warwik... Ciel!

SCENE III.

EDOUARD, WARWIK, SUFFOLK, GARDES.

WARWIK, *entrant bruſquement.*

LE voici.
Je ne m'attendois pas, Seigneur, que la fortune
Dût vous rendre ſi-tôt ma préſence importune;
Que jamais contre moi le courroux du Deſtin,
Pour préparer ſes traits, empruntât votre main:
Je n'ai pu le penſer; je n'ai pu le comprendre:
Enfin de votre part il m'a fallu l'entendre.
C'eſt ainſi que par vous je ſuis récompenſé!
Voilà le ſort brillant qui me fut annoncé.
Ce bonheur & ces jours de gloire & de délices,
Appanage éclatant promis à mes ſervices!
Rappellez-vous ici ce jour, ce jour affreux,
Ce combat ſi funeſte & ces champs malheureux,
Où, du Deſtin cruel éprouvant la colere,
Sur des monceaux des morts expira votre pere,
Tout couvert de ſon ſang, & combattant toûjours,
Le fer des ennemis alloit trancher vos jours.
Je volai juſqu'à vous; je me fis un paſſage;
Mon bras enſanglanté vous ſauva du carnage;
Et bien-tôt ſur mes pas, aidé de mes amis,
De vos Guerriers vaincus j'aſſemblai les débris.
„ Warwik, me diſiez-vous, prends ſoin de ma jeuneſſe:

„ C'eſt

„ C'eſt dans tes mains, Warwik, que le Deſtin
me laiſſe.
„ Sois mon guide & mon pere, & je ſerai ton
fils.
„ Conduits-moi vers ce trône où je dois être aſſis.
„ Viens, combats, & ſois ſûr que ma recon-
noiſſance
„ Te fera plus que moi jouir de ma puiſſance.
Tels étoient vos diſcours; je les crus, & ma main
S'arma pour vous venger, & changea le deſtin.
Je vis fuir devant moi cette Reine terrible;
J'acquis, en vous ſervant, le titre d'invincible.
Sans doute qu'à vos yeux de ſi rares bienfaits
Ne pouvant s'acquitter, paſſent pour des forfaits.
Mais du moins envers vous, je n'en commis point
d'autres.
Je frémirois ici de retracer les vôtres.
Vous avez tout trahi, l'honneur & l'amitié,
Barbare! & c'eſt ainſi que vous m'avez payé.

EDOUARD.

Modérez devant moi ce tranſport qui m'offenſe;
Vantez moins vos exploits; j'en connois l'impor-
tance:
Mais ſçachez qu'Edouard, arbitre de ſon ſort,
Auroit trouvé ſans vous la victoire ou la mort.
Vous n'en pouvez douter; vous devez me con-
noître.
Eh! quels ſont donc enfin les torts de votre Maî-
tre?
Je vous promis beaucoup: vous ai-je donné
moins?
Le rang où près de moi vous ont placé mes ſoins,

L'éclat de vos honneurs, vos biens, votre puiſſance
Sont-ils de vains effets de ma reconnoiſſance ?
Il eſt vrai, j'ai cherché l'hymen d'Eliſabeth.
N'ai-je pu faire au moins ce qu'a fait mon ſujet.
Et m'eſt-il défendu d'écouter ma tendreſſe,
De brûler pour l'objet où votre eſpoir s'adreſſe?
Que me reprochez-vous ? Suis-je injuſte ou cruel?
L'ai-je, comme un Tyran, fait traîner à l'Autel?
Je me ſuis, comme vous, efforcé de lui plaire;
Je me ſuis appuyé de l'aveu de ſon pere;
J'ai demandé le ſien ; & s'il faut dire plus,
Elle n'a point encor expliqué ſes refus.
Laiſſez-moi juſques-là me flatter que ma flamme,
Que mes ſoins, mes reſpects n'offenſent point ſon ame,
Et qu'un cœur qui du votre a mérité les vœux,
Peut être, malgré vous, ſenſible à d'autres feux.

WARWIK.

Quand vous n'auriez pas ſçu, puiſqu'il faut vous l'apprendre,
Que nos cœurs ſont unis par l'amour le plus tendre,
J'avois cru (je veux bien l'avouer entre nous)
Avoir acquis des droits aſſez puiſſans ſur vous,
Pour ne vous voir jamais eſſayer de ſéduire
L'objet qui m'a ſçu plaire, & le ſeul où j'aſpire.
Je me ſuis bien trompé; je le vois : mais enfin
Il reſte à mon amour un eſpoir plus certain.
Sur le choix de mon cœur vous pouvez entreprendre ;
Je dois en convenir : mais je puis le défendre.

Vous n'avez pas penſé ſans doute qu'aujourd'hui
L'Amante de Warwik demeurât ſans appui.
Jamais Eliſabeth ne me ſera ravie ;
Ou vous ne l'obtiendrez qu'aux dépens de ma vie.
Jamais impunément je ne fus offenſé.

EDOUARD.

Jamais impunément je ne fus ménacé ;
Et ſi d'une amitié qui me fut long-temps chere,
Le ſouvenir encor n'arrêtoit ma colere,
Vous en auriez déjà reſſenti les effets ...
Peut-être cet effort vaut ſeul tous vos bienfaits.
Ne pouſſez pas plus loin ma bonté qui ſe laſſe,
Et ne me forcez pas à punir votre audace.
Edouard peut d'un mot venger ſes droits bleſſés;
Et fût-il votre ouvrage ; il eſt Roi, c'eſt aſſez.

WARWIK.

Oui, j'aurois dû m'attendre à cet excès d'injure :
Toûjours le ſang d'Yorck fut ingrat & parjure.
Mais du moins ...

EDOUARD.

C'en eſt trop. Hola, Gardes, à moi.
(*Ils environnent Warwik.*)

WARWIK.

Lâches, n'avancez pas : craignez Warwik. Et toi,
Toi qui me réſervois cet horrible ſalaire,
Immole le Guerrier qui t'a ſervi de Pere.
Prends ce fer de ma main; frappe un cœur que tu hais :
Va ; tu peux d'un ſeul coup payer tous mes bienfaits.
Frappe, dis-je.

Il jette ſon épée aux pieds du Roi.

SCENE IV.

EDOUARD, WARWIK, ELISABETH, SUFFOLK, GARDES.

ELISABETH.

QUe vois-je ? O Ciel ! O jour funeſte !
Hélas ! par vos vertus, par ce Ciel que j'atteſte,
Ecoutez-moi, Seigneur... C'eſt moi qu'il faut punir,
De ces triſtes débats que j'ai dû prévenir ;
Oui, j'aurois dû plutôt, vous découvrant mon ame,
Etouffer dans la votre une imprudente flamme ;
Et ſi l'amour, hélas ! vous ſoumet à ſa loi,
Vous ſentez trop, Seigneur, ce qu'il a pu ſur moi.
Oui, j'aimois dans Warwik ce vertueux courage,
Dont je l'ai vu pour vous faire un ſi noble uſage ;
Mon cœur, dans ce penchant par vous-même affermi,
Dans cet illuſtre Amant chériſſoit votre ami.

WARWIK.

Vous croyez l'attendrir, vous vous trompez, Madame,
Cet aveu, je le vois, irrite encor ſon ame ;
Et livré tout entier à ſa funeſte ardeur,
Il voudroit accabler ſon triſte bienfaiteur.

Il voudroit à l'Autel vous traîner ſur ma cendre :
C'eſt mon ſang qu'il lui faut, qu'il brûle de répandre.
Mais avant qu'à vos yeux il puiſſe s'y plonger,
J'en puis verſer peut-être aſſez pour me venger.
Adieu. *(Il ſort.)*

EDOUARD, *aux Gardes.*

Suivez ſes pas ; allez, & qu'on l'arrête ;
Qu'on l'enferme à la Tour.

ELISABETH.

Quel orage s'apprête !
Qu'allez-vous ordonner ? Qu'allez-vous faire ? ô Ciel !
L'amour étoit-il fait pour vous rendre cruel ?

EDOUARD.

Non. Je veux prévenir une révolte ouverte ;
Je veux ſon châtiment, & ne veux point ſa perte.
Votre cœur devant moi s'eſt pour lui déclaré.
Le mien eſt par vous deux tour-à-tour déchiré.
Bravé par un Sujet, & haï de vous-même,
J'aurois pu tout permettre à ma fureur extrême.
Peut-être j'aurois dû, dans ſon coupable ſang
Laver l'indigne affront qu'il faiſoit à mon rang.
Mais mon cœur frémiroit d'un tranſport ſi féroce ;
L'amour ne m'apprend point cette vengeance atroce,
Et dans les mouvemens dont je ſuis combattu,
Je ſçais entendre encor la voix de la vertu.
Vous le voyez, Madame ; & du moins votre Maître.
S'il n'eſt aimé de vous, étoit digne de l'être.

ELISABETH.

Eh bien, ſi la vertu commande à votre cœur,
De vous-même aujourd'hui ſachez être vainqueur.
Oubliez d'un amant l'imprudence excuſable.
Ah! Warwik à vos yeux peut-il être coupable?
Et pourriez-vous haïr un Héros votre appui?
S'il vous oſe outrager, ſoyez grand plus que lui;
Oſez lui pardonner: pour punir une offenſe.
La généroſité peut plus que la vengeance.
Sans prétendre à ma foi, ſans lui diſputer rien,
Faites-vous applaudir d'un cœur tel que le mien;
Et remportant ſur vous cette illuſtre victoire,
Au-deſſus de Warwik élevez votre gloire;
Et ne m'impoſez plus que cette heureuſe loi
D'adorer mon amant, & d'admirer mon Roi.

EDOUARD.

Qui? moi! lorſqu'un ſujet me brave & me ménace,
J'irois récompenſer ſa criminelle audace!
Et je pourrois ici...

SCENE V.

EDOUARD, ELISABETH, SUFFOLK. GARDES.

SUFFOLK.

LE Comte eſt arrêté;
Même en obéiſſant il gardoit ſa fierté
Ses regards ménaçans annonçoient la vengeance.

Il a ſuivi mes pas dans un morne ſilence :
Mais ce peuple qui l'aime, & dont il fut l'appui,
Paroiſſoit murmurer & s'émouvoir pour lui.

EDOUARD, *à Eliſabeth.*

Eh bien! vous l'entendez, & le ſort implacable
Ajoute à tout moment au malheur qui m'accable.
(à Suffolk.)
J'en ſçaurai triompher. Va, ne crains rien pour moi.
Si Londres ſe ſouleve, il connoîtra ſon Roi.
De mes Gardes ici raſſemble les cohortes ;
Que par-tout du Palais ils occupent les portes.
L'audacieux Warwik eſpere vainement
M'épouvanter des cris de ce peuple inſolent.
(à Eliſabeth.)
Vous ne le verrez point l'emporter ſur ſon Maître.
C'eſt cet amour fatal que vous avez fait naître,
Qui, rempliſſant ce cœur de vous ſeul occupé,
Empoiſonne les traits dont le ſort m'a frappé.

SCENE VI.

ELISABETH *ſeule.*

MAlheureuſe ! voilà ce qu'ont prévu mes craintes.

***

SCENE VII.

MARGUERITE, ELISABETH.

MARGUERITE.

QUoi vous arrêtez-vous à d'inutiles plaintes ?
Quand votre Amant aux fers demande des vengeurs,
L'Amante de Warwik lui doit plus que des pleurs.
Si vous l'aimez, Madame, ayez tout ſon courage,
Secondez les efforts où pour lui je m'engage:
Armez ici tous ceux que l'amitié, le rang,
Ou quelqu'autre intérêt, attache à votre ſang;
Et que tous réunis...

ELISABETH.

C'en eſt aſſez, Madame.
Je vois trop les deſſeins dont s'occupe votre ame,
Et ce que pour Warwik ce grand zele a produit.
Voilà, voilà, Madame, où vous l'avez conduit.
Il n'eſt que trop ardent, & vous avez encore
Fait paſſer dans ſon cœur le fiel qui vous dévore.
Ses malheurs & les miens ſervent à vos projets...
Nous n'avons pas ici les mêmes intérêts;
Et malgré vos efforts, ſeule je puis peut-être
Réparer tous les maux que vous avez fait naître,
Et j'y cours.

SCENE VIII.

MARGUERITE *ſeule.*

Saiſiſſons des momens précieux.
Yorck épargne encor un ſujet orgueilleux.
Il ne portera pas un arrêt trop ſévere...
Rarement la jeuneſſe eſt dure & ſanguinaire.
Ce n'eſt que par le temps que l'on ſçait s'endurcir
Dans les devoirs cruels & dans l'art de punir.
J'aurai pour moi Warwik, & Warwik qu'on offenſe.
Il faut le délivrer; qu'il ſerve ma vengeance.
A ſon ſort aujourd'hui je dois joindre le mien;
Quand j'aurai triomphé, j'ordonnerai du ſien.

ACTE V.

La Scene eſt dans la Priſon.

SCENE PREMIERE.

WARWIK *ſeul.*

Jour affreux, jour d'opprobre! après vingt ans de gloire,
Quoi! je ſuis dans les fers! ah! l'aurois-je pu croire,

Qu'Edouard, ſe portant à ce terrible éclat,
Expoſeroit ainſi ſon Trône & ſon Etat?
Que dis-je? il connoît mieux ce peuple & ſa foibleſſe.
Eſt-ce ainſi que pour moi ſon zele s'intéreſſe?
Vient-il briſer mes fers? m'a-t-il vengé du Roi?
A l'exemple d'Yorck, tout eſt ingrat pour moi.
Un jour, un jour, du moins avec plus de puiſſance . . .
Malheureux! dans les fers peut-on crier vengeance?
Il me ſemble, à ce mot, que ces murs odieux
M'accablent de ma honte & repouſſent mes vœux;
Et mes cris, en frappant ces voûtes effrayantes,
Les fatiguent en vain de plaintes impuiſſantes.
Mais quel reſſouvenir vient m'étonner ſoudain!
Quel changement, ô Ciel! & quels jeux du deſtin!
Pour l'orgueil des humains leçon rare & terrible!
C'eſt dans ces mêmes lieux, dans cette Tour horrible,
Qu'à vivre dans les fers par moi ſeul condamné,
Le malheureux Henri languit abandonné.
L'oppreſſeur, l'opprimé n'ont plus qu'un même aſyle.
Hélas! dans ſon malheur il eſt calme & tranquille;
Il eſt loin de penſer qu'un revers plein d'horreur
Enchaîne près de lui ſon ſuperbe vainqueur.

SCENE II.

WARWIK, SUMMER.

WARWIK.

QUe vois-je ? Se peut-il ? Eh ! quel bonheur extrême ! . . .
Qui t'amene en ces lieux ?

SUMMER.

Lordre du Roi lui-même.
Je l'aborde en tremblant ; Eliſabeth en pleurs
Faiſoit parler pour vous la voix de ſes douleurs.
„ Votre ami, m'a-t-il dit, peut mériter ſa grace ;
„ Mais il faut qu'il apprenne à fléchir ſon audace.
„ Allez l'y préparer . . . Je n'ai point ſçu, Seigneur,
A quel point il prétend abaiſſer votre cœur.
Je le connois ce cœur, & je ſçais qu'on l'outrage :
Je reſſens tous vos maux, comptez ſur mon courage.
Elevé près de vous, nourri dans les combats,
Où j'appris ſi ſouvent à vaincre ſur vos pas,
A quelque extrémité que le deſtin vous livre,
Mon ſort eſt d'être à vous, ma gloire eſt de vous ſuivre.
Commandez ; je vous ſers.

WARWIK.

Ami, tu vois mon ſort.

J'ai trop ſuivi peut-être un indiſcret tranſport,
Aux yeux d'un Prince ingrat forfait inexcuſable:
Mais tu ſçais qui de nous eſt en effet coupable.
Yorck m'a tout ravi juſqu'à ma liberté.
L'affront que je reçois fait gémir ma fierté.
Déjà le déſeſpoir dont mon ame eſt ſaiſie
Eût épuiſé ma force, eût conſumé ma vie,
Si la vengeance avide, & ſi chere à mon cœur,
N'eût ranimé mes ſens flétris par la douleur.
Ah! comble cet eſpoir qui conſole mon ame,
Cher ami, remplis-toi de l'ardeur qui m'enflamme:
Cours embraſer les cœurs de ce peuple incertain;
Va, retrace à leurs yeux l'horreur de mon deſtin,
Dis que des fers honteux enchaînent ma vaillance;
Que je n'attends plus rien que de leur aſſiſtance;
Et s'il faut encor plus pour m'aſſurer leur foi,
Dis que le fier Warwik a pleuré devant toi.
Eh! comment ces Anglois pour moi ſi pleins de zele,
Peuvent-ils balancer à venger ma querelle?
Des droits que j'ai ſur eux eſt-ce là tout l'effet?
Et Marguerite enfin?...

SUMMER.

Elle agit & ſe tait.
J'attends tout de ſes ſoins: Elle amaſſe en ſilence
Les traits que par ſes mains doit lancer la vengeance.
Ses ſecrets Partiſans, vos amis & les ſiens,
Echauffent par degrés le cœur des Citoyens;
Et tous par elle-même inſtruits dans l'art des brigues.
Dans ces murs alarmés ont ſemé leurs intrigues.

Ils diſent qu'Edouard vient d'ôter aux Anglois
Un repos néceſſaire, & l'eſpoir de la paix;
Qu'il attire ſur eux les armes de la France;
Qu'ils vont de tout leur ſang payer ſon imprudence:
Votre affront les irrite, & je crois qu'en effet...

WARWIK.

Ah! qu'ils arment mon bras, & je ſuis ſatisfait.
Suivi des plus hardis pénetre cette enceinte:
Si je ſuis à leur tête, ils marcheront ſans crainte.
J'irai vers Edouard, & nous verrons alors,
S'il pourra de mon bras ſoutenir les efforts;
S'il pourra dans ſon cours arrêter ma vengeance.
Ah! je reſſens déjà, je goûte par avance
Le plaiſir de le voir à mes pieds renverſé,
Et de lui dire: „ Ingrat qui m'as trop offenſé,
„ Que j'avois trop ſervi, que j'ai dû mieux connoître,
„ Toi qui n'étois pas fait pour te nommer mon Maître,
„ Vois du moins aujourd'hui ſi je ménace en vain,
„ Et reconnois Warwik en mourant par ſa main.
Mais je t'arrête trop, & la fureur m'entraîne:
L'inſtant où je ménace eſt perdu pour ma haine.
Je t'en ai dit aſſez: va, cours, vole.

SCENE III.

WARWIK *ſeul.*

AH! du moins
Si le ſort ſecondoit & mes vœux & ſes ſoins!

J'écoute trop peut-être un tranſport inutile :
Ce peuple eſt inconſtant, & ſa faveur fragile.
Hélas ! les malheureux, par l'eſpoir aveuglés,
Pleurent ſouvent l'erreur qui les a conſolés.
O Ciel ! lorſque chargé du ſort de l'Angleterre,
Triomphant dans la paix, ainſi que dans la guerre
Et d'un peuple idolâtre excitant les tranſports,
Heureux & tout-puiſſant je revoyois ces bords,
Aurois-je pu penſer que tant d'ignominie
Dût ſi-tôt éclipſer cet éclat de ma vie,
Et que frappé bientôt des plus cruels revers,
Je venois dans ces murs pour y trouver des fers ?

SCENE IV.

WARWIK, ELISABETH, *une Suivante.*

WARWIK.

QUoi! Madame, c'eſt vous? le Tyran qui m'outrage,
Me permet ce bonheur que votre amour partage!
Il n'en eſt pas jaloux! c'en eſt fait; je le vois:
Vous venez me parler pour la derniere fois.
Vous voulez me laiſſer un adieu lamentable.
Edouard, inſultant à mon ſort déplorable,
A cru que votre aſpect pourroit encor l'aigrir,
Et puiſque je vous vois, ſans doute il faut mourir.

ELISABETH.

Non; d'un ſort plus heureux j'apporte le préſage,
Pourvu que, fléchiſſant ce ſuperbe courage...

WARWIK.

Arrêtez, votre cœur doit épargner le mien.
Parlez-moi de vengeance, ou ne propoſez rien.

ELISABETH.

Quoi! rien n'adoucira votre eſprit inflexible!
Edouard à ma voix a paru plus ſenſible.
J'ai rappellé vos ſoins, votre fidélité,
Louant votre valeur, blâmant votre fierté,
Excuſant d'un Amant l'altiere impatience,
J'ai réclamé l'honneur & la reconnoiſſance,
Les nœuds qui dès long-temps ſont formés entre nous:
J'ai juré devant lui d'être toûjours à vous;
J'ai demandé la mort: il a plaint mes alarmes.
Enfin il a promis; en répandant des larmes,
De ne point me forcer à cet hymen affreux
Qui hâteroit la fin de mes jours malheureux.
Mais il ne peut ſouffrir qu'un rival qui l'offenſe,
En paſſant dans mes bras, inſulte à ſa puiſſance.
Sa colere éclatoit à ce ſeul ſouvenir.
Tout prêt à s'y livrer, & tout prêt à punir,
Il ma repréſenté la révolte enhardie,
Ménaçant ſes Etats d'un nouvel incendie,
Sa couronne en péril, ſon honneur offenſé,
Par mille factieux votre nom prononcé,
Et les mutins pour vous prêts à s'armer peut-être...

WARWIK.

Ah! j'en attends l'effet: qu'il eſt lent à paroître!
Je reſpire un moment... Je conçois quelque eſpoir.
Il va ſentir les coups qu'il auroit dû prévoir;
Et bientôt...

ELISABETH.

Mais, vous-même êtes vous ſans alarmes ?
Hélas ! ſongez qu'ici, ſans ſecours & ſans armes..
Je frémis.

WARWIK.

Oui, mon ſang, (je ne le puis nier)
Eſt au premier Bourreau qu'il voudra m'envoyer,
S'il a, pour l'ordonner, une ame aſſez hardie,
Et s'il peut, ſans trembler, diſpoſer de ma vie,
Je recevrai la mort ſans en être étonné :
Mais je mourrai du moins ſans avoir pardonné.

ELISABETH.

Eh ! pardonnez, cruel, a votre triſte Amante,
Quand mon cœur pour vous ſeul ſe trouble & s'épouvante,
Quand je veux vous ſauver, devrois-je, hélas ! vous voir,
Dédaigner mon amour, braver mon déſeſpoir ?
Ah ! prévenez enfin les maux que je redoute...
Je lis dans votre cœur ; je ſens ce qu'il en coûte :
Mais le ſort de tous deux va dépendre de vous ;
Un mot peut d'Edouard appaiſer le courroux.
Oubliez un moment cette fierté funeſte ;
Fléchiſſez devant lui : je vous réponds du reſte.
Il vous connoît, vous craint ; il ſera trop heureux
De pouvoir terminer des débats dangereux.
Lui-même il a paru commander à ſa flamme :
Lorſqu'il fait le premier cet effort ſur ſon ame,
Ne pouvez-vous du moins...

WARWIK.

Eh ! qu'a-t-il fait enfin ?
A ſon indigne amour il a mis quelque frein :

Le

Le ſacrifice eſt grand ; mais moi qu'il déshonore,
Qu'il a mis dans les fers où je languis encore,
Qu'il trahit, qu'il inſulte & flétrit tour-à-tour,
Si je ne ſuis vengé, je perds tout ſans retour.
Peut-être que l'on peut, maître de ſa vengeance,
D'un ennemi vaincu dédaigner l'impuiſſance.
Peut-être qu'on préfere, avec quelque plaiſir,
L'orgueil de pardonner à l'orgueil de punir :
Mais ſigner un accord qu'arrache la contrainte ;
Céder à la ménace, obéir à la crainte ;
Aller comme un Eſclave échappé de ſes fers ;
Demander le pardon des maux qu'on a ſoufferts !
N'attendez pas de moi cet effort impoſſible.
Dans mon abaiſſement je ſuis plus inflexible.
Je vois tout mon outrage, & je hais ſans retour.
Laiſſez-moi cette haine, ou m'arrachez le jour.

ELISABETH.

Eh bien ! c'en eſt donc fait ! & ton ame barbare
Suit, ſans rien conſulter, cet orgueil qui l'égare.
Ni la voix de l'amour, ni l'eſpoir d'être à moi,
Mes craintes, mes douleurs ne peuvent rien ſur toi.
Tu brûles d'aſſouvir ta fureur meurtriere.
Tu voudrois de tes mains embraſer l'Angleterre.
Va, nage dans le ſang ; va, je ne combats plus
Cet orgueil inſenſé qui flétrit tes vertus.
Va, cruel, va chercher des triomphes coupables ;
Couvre-toi de lauriers à mes yeux mépriſables,
Va, cours plonger ton bras dans le ſein de ton Roi :
Mais apprends qu'à ce prix je ne puis être à toi.
Je ne recevrai point dans cette main tremblante

La main d'un furieux, de carnage fumante.
La mienne, loin de toi, va finir mes malheurs;
Expier dans mon ſang mes funeſtes erreurs.
C'en eſt fait, & je veux, à mon heure ſuprême,
Maudire, en expirant, Edouard & toi-même,
Le ſort, le ſort affreux qui m'accable aujourd'hui,
Et l'amant plus cruel, plus barbare que lui.

WARWIK.

Arrête.... O toi qui ſçais ce que mon cœur endure,
Qui devrois adoucir ſa profonde bleſſure,
Toi-même, Eliſabeth, viens tu l'empoiſonner?
Hélas! quand tous les maux ſemblent m'environner,
Ecraſé ſous leur poids; lorſque mon cœur expire
Ta main, ta propre main l'arrache & le déchire.
C'eſt-là le dernier trait de mon affreux deſtin;
C'eſt ma derniere épreuve, & j'y ſuccombe enfin.
Va, ceſſe d'accabler une ame anéantie;
Va, je ne hais plus rien que moi-même & la vie.
Eh bien! va donc trouver ce tyran, cet ingrat....
Va, demande pour moi, dans mon horrible état...
Non le pardon honteux qui m'indigne & m'offenſe;
Mais dis-lui que Warwik, appui de ſon enfance,
Qui veilloit ſur ſes jours au milieu des combats,
Et pour les conſerver s'expoſoit au trépas;
Qui des Rois ſur ſon front ceignoit le diadême,
Qui n'a de ſes travaux rien voulu pour lui-même;
Malheureux, & pleurant d'avoir vécu trop tard,

Pour prix de ſes bienfaits lui demande un poignard.

ELISABETH.

Quel eſt l'égarement où ton ame ſe livre ?
Cruel !

SCENE V.

WARWIK, ELISABETH, UN OFFICIER, SOLDATS.

L'OFFICIER.

AUprès du Roi, Madame, il faut me ſuivre.
Ses ordres ſont preſſans. Hâtez-vous.

ELISABETH.

C'eſt aſſez,
Cieux ! éloignez les maux qui me ſont annoncés.

WARWIK.

Qui? Toi, m'abandonner! où vas-tu ? Non, demeure.
Demeure, Eliſabeth ... Ah! s'il faut que je meure,
Mes yeux du moins ...

L'OFFICIER.

Madame, Edouard vous attend.

ELISABETH.

Hélas! pour nous ſauver tu n'avois qu'un inſtant.
Tu l'as perdu, cruel; & l'eſpoir qui me reſte ...
Adieu.

WARWIK.

Vous l'entraînez!

SCENE VI.

WARWIK *ſeul.*

O Toi, toi que j'atteſte,
Toi qui, m'enlevant tout, me refuſes la mort,
Peux-tu permettre, ô Ciel! que ſous les coups du ſort
Le grand cœur de Warwik s'affoibliſſe & ſuccombe?
Avant de m'avilir, Ciel, ouvre-moi la tombe.
(il s'aſſied.)
Je me ſens accablé de mon malheur affreux.
De momens en momens ce flambeau ténébreux,
Qui luit ſi triſtement dans l'épaiſſeur des ombres,
Verſe un jour plus funebre & des lueurs plus ſombres.
Malgré moi je frémis: tout porte dans mon cœur
Un chagrin plus profond, une morne douleur...
Hélas! enſéveli dans cette nuit cruelle,
Tout ce que je reſſens eſt horrible comme elle.
Mais quel bruit effrayant fait retentir ces lieux?
Je crois entendre au loin des cris tumultueux.
On approche... Le ſort remplit mon eſpérance;
On m'apporte la mort.

SCENE VII.

WARWIK, SUMMER, *l'épée à la main*, SOLDATS.

SUMMER.

J'Apporte la vengeance.
Ami, prenez ce fer; ſoyez libre & vainqueur.

WARWIK, (*avec tranſport.*)

Tout eſt donc réparé?... Cher ami, quel bonheur!

SUMMER.

Votre nom, votre gloire, & la Reine, & moi-même,
Tout range ſous vos loix un peuple qui vous aime.
Marguerite échappée aux Gardes du Palais,
D'abord, à votre nom, raſſemble les Anglois;
Je me joints à ſes cris, tout s'émeut, tout s'empreſſe;
Tous veulent vous offrir une main vengereſſe.
On attaque, on aſſiége Edouard alarmé,
Avec Eliſabeth au Palais renfermé.
Paroiſſez; c'eſt à vous d'achever la victoire.
Ami, venez chercher la vengeance & la gloire.

WARWIK.

Voilà donc où ſa faute & le ſort l'ont réduit!
De ſon ingratitude il voit enfin le fruit.

Il l'a trop mérité. Marchons ... Warwik, arrête:
Tu vas donc d'une femme achever la conquête,
Ecraſer ſans effort un rival abattu!
Sont-ce là des exploits dignes de ta vertu?
Eſt-ce un ſi beau triomphe offert à ta vaillance,
D'immoler Edouard quand il eſt ſans défenſe?
Ah! j'embraſſe un projet plus grand, plus généreux.
Voici de mes inſtans l'inſtant le plus heureux;
Ce jour de mes malheurs eſt le jour de ma gloire.
C'eſt moi qui vais fixer le ſort & la victoire.
Le deſtin d'Edouard ne dépend que de moi.
J'ai guidé ſa jeuneſſe, & mon bras l'a fait Roi.
J'ai conſervé ſes jours, & je vais les défendre.
Je lui donnai le Sceptre, & je vais le lui rendre,
De tous ſes ennemis confondre les projets,
Et je veux le punir à force de bienfaits.
Il connoîtra mon cœur autant que mon courage;
Une ſeconde fois il ſera mon ouvrage.
Qu'il va ſe repentir de m'avoir outragé!
Combien il va rougir! amis, je ſuis vengé.
Allons, braves Anglois; c'eſt Warwik qui vous guide:
Ne déſavouez point votre Chef intrépide.
Si vous aimez l'honneur, venez tous avec moi,
Et combattre Lancaſtre, & ſauver votre Roi.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH *ſeule.*

CIel ! où porter le trouble où mon cœur s'abandonne ?
La terreur me pourſuit, & la mort m'environne.
J'entends autour de moi les cris de la fureur,
Les plaintes des mourans... O ciel ! ô jour d'horreur !
On arrête mes pas : hélas ! ce que j'ignore
Eſt plus triſte peut-être, & plus affreux encore ;
Et le Ciel, que ma voix eſt laſſe d'implorer,
Quel que ſoit le ſuccès, me condamne à pleurer.
Le fatal aſcendant qui me ſuit & m'opprime,
A mes yeux, malgré moi, traîne enfin dans l'abîme
Deux amis, deux Héros l'un de l'autre admirés,
Deux cœurs nés généreux, par l'amour égarés.

SCENE II.

ELISABETH, SUFFOLK.

ELISABETH.

OU courez-vous, Suffolk ? Venez-vous !...

SUFFOLK.

Ah ! Madame,

Aux tranſports de la joie abandonnez votre ame;
Jouiſſez d'un bonheur que vous n'attendiez pas:
Jamais un jour plus beau n'a lui ſur ces climats.

ELISABETH.

Ah! ce jour à mon cœur n'offroit rien que d'horrible.
Quoi! Warwik... Achevez.

SUFFOLK.

Ce Héros invincible,
Le plus fier des Mortels & le plus valeureux,
Eſt encor le plus grand & le plus généreux.
Déjà de ſes ſuccès Marguerite enivrée,
Croyoit à ſon parti la victoire aſſurée,
Quand le nom de Warwik, par cent vois répété,
Suſpend des combattans l'effort précipité.
Soudain au milieu d'eux il s'avance, il s'écrie:
Amis, où vous emporte une aveugle furie?
Anglois, quel ennemi pourſuit votre courroux?
C'eſt ce même Edouard jadis choiſi par vous,
Qui vous fut dans ces murs préſenté par moi-même,
Qui de vos propres mains reçut le Diadême.
Si c'eſt Warwik, amis, que vous voulez venger,
Défendez votre Maître, au lieu de l'outrager.
Partagez avec moi cette gloire ſi belle;
O mes braves Anglois, c'eſt moi qui vous appelle;
Reconnoiſſez ma voix. Ses paroles, ſes traits,
Cet aſpect ſi puiſſant & ſi cher aux Anglois,
Le feu de ſes regards, cette ame grande & fiere,
Cette ame ſur ſon front reſpirant toute entiere,
Cet empire ſuprême, & ſes droits ſi certains,

Qu'un Héros eut toûjours ſur le cœur des humains,
Subjuguent les eſprits. Tout obéit, tout change,
Du côté d'Edouard tout le peuple ſe range ;
Et ce Prince & Warwik, preſſés de tous côtés,
Dans les bras l'un de l'autre à l'envi ſont portés.
Au milieu du fracas, du tumulte & des armes,
Les ſoldats attendris laiſſent tomber des larmes.
Quelques mutins encor, dans leur rage obſtinés,
A combattre, à périr, ſemblent déterminés ;
Warwik, le fer en main, les frappe & les renverſe ;
Leur foulé devant lui ſuccombe & ſe diſperſe ;
Et la Reine & les ſiens cédant à ſon effort,
Bientôt n'ont plus d'eſpoir que la fuite ou la mort.

ELISABETH.

Et voilà le Mortel qu'a choiſi ma tendreſſe!
Non, tu ne conçois pas cet excès d'allegreſſe,
Ces tranſports que je ſens, qu'inſpirent à mon cœur
Ces vertus dont ſur moi réjaillit la ſplendeur ;
Cet effort d'un Héros, ces honneurs qu'il mérite...
Vient-il ?

SUFFOLK.

Vers la Tamiſe il pourſuit Marguerite,
Cependant qu'Edouard, autour de ce Palais,
Appaiſe le déſordre & rétablit la paix.
Mais, le voici lui-même.

SCENE III.

ELISABETH, EDOUARD, SUFFOLK, GARDES.

ELISABETH.

AH! partagez ma joie,
Sire, après tous les maux où mon cœur fut en proie.
Hélas! j'ai bien le droit de ſentir mon bonheur,
D'applaudir au Héros ſi digne de mon cœur,
Que ſans doute avec moi vous admirez vous-même,
Ce qu'il a fait pour vous; oui cet effort ſuprême...

EDOUARD.

Je le ſens, je l'admire, & je n'en rougis pas:
Un bienfait n'avilit que les cœurs nés ingrats.
C'eſt peu d'avoir dompté la révolte & la guerre,
C'eſt peu d'avoir rendu le calme à l'Angleterre;
Je lui dois encor plus: pour ce cœur ſatisfait,
L'amitié de Warwik eſt ſon plus grand bienfait:
J'en ſuis digne du moins, & je lui rends la mienne;
Ma généroſité doit égaler la ſienne;
Et mon cœur n'eſt pas fait pour le déguiſement.
Je ſçais qu'il eſt un art de feindre lâchement,
D'oublier un ſervice, & jamais une offenſe,
D'attendre le moment propice à la vengeance:
D'autres le puniroient de les avoir ſervis:

Il eſt beaucoup de Rois; il eſt bien peu d'amis.
Mais j'abhorre à jamais cette exécrable étude,
Cet art de la baſſeſſe & de l'ingratitude.
L'amour ſeul a produit & mes torts & les ſiens;
La vertu nous ramene à nos premiers liens.
A la loi du traité je ſuis prêt à me rendre:
Il mérita vos vœux; je ceſſe d'y prétendre.
Je commande à l'amour; & plein des mêmes feux,
Je ſçaurai...

SCENE IV.

ELISABETH, EDOUARD, MARGUERITE, SUFFOLK, GARDES ET SOLDATS.

MARGUERITE.

LE Deſtin me ramene à tes yeux,
Tu me revois captive, & pourtant triomphante:
Tremble; j'apporte ici le deuil & l'épouvante.
(à Edouard.) *(à Eliſabeth.)*
Warwik eſt ton ami; Warwik eſt ton Amant,
Frémiſſez tous les deux dans ce fatal moment:
Il meurt.

ELISABETH.

Warwik!

EDOUARD.

O Ciel!

MARGUERITE.

Et j'ai proſcrit ſa vie,

De fideles amis ont ſervi ma furie ;
Mêlés parmi les ſiens, ils l'ont envéloppé :
Toi ſeul es plus heureux, toi ſeul m'es échappé.

EDOUARD.

Barbare!

MARGUERITE.

J'ai détruit ton défenſeur coupable ;
Qu'il me ſervît, ou non, ſa mort inévitable
Dut punir aujourd'hui ſon infidélité,
Ou l'orgueil du ſecours que ſon bras m'eût prêté.
Toi, tu peux le venger, & tu peux méconnoître
Les droits des Souverains: tu n'es pas né pour l'être.

(*Elle ſort.*)

EDOUARD.

Je le ſuis pour punir un monſtre furieux.
Ah! que vois-je ?

SCENE V. & Derniere.

Acteurs précédens, WARWIK *apporté par des Soldats*, SUMMER.

ELISABETH *courant à lui.*

WArwik, cœur noble & malheureux !

EDOUARD.

(*A Warwik.*)

Héros que j'ai chéri, que je perds par un crime,
Ah! ma vengeance au moins peut t'offrir ta victime.

Cette femme barbare, au milieu des tourmens,
Bientôt...

WARWIK.

Ecoutez moins de vains reſſentimens.
Renvoyez à Louis cette Reine cruelle :
Il pourroit la venger..... ne craignez plus rien d'elle.
Ce peuple qui m'aima la déteſte aujourd'hui :
Qui m'a donné la mort ne peut regner ſur lui.
Pleurez moins mon trépas... ma carriere eſt finie
Dans l'inſtant le plus beau dont s'illuſtra ma vie.
Ma voix a fait encor le deſtin des Anglois.
Et j'emporte au tombeau ma gloire & vos regrets.

ELISABETH.

Ah ! ton Eliſabeth ne pourra te ſurvivre ;
J'ai vécu pour t'aimer ; je mourrai pour te ſuivre.
Dans la nuit du tombeau tous les deux renfermés,
Unis malgré la mort...

WARWIK.

Vivez, ſi vous m'aimez.
(A Edouard.)
N'accuſons de nos maux que vous & que moi-même.
Votre amour fut aveugle, & mon orgueil extrême.
Vous aviez oublié mes ſervices, & moi,
J'oubliai trop, hélas ! que vous étiez mon Roi.
Nous en ſommes punis... Mes forces s'affoibliſſent,
Ma voix meurt & s'éteint, & mes yeux s'obſcurciſſent. *(A Eliſabeth.)*
Ma chere Eliſabeth, adieu, ſéchez vos pleurs ;

Je reſſens-à-la fois la mort & vos douleurs.
Hélas ! il eſt affreux de quitter ce qu'on aime.
(A Edouard.)
Réparez, s'il ſe peut, ſon infortune extrême ;
Sur ſes jours malheureux répandez vos bienfaits.
Warwik fut votre ami... Ne l'oubliez jamais.
(Il meurt.)

F I N.

L'ORPHELIN
DE
LA CHINE,
TRAGÉDIE.

Par Monſieur DE VOLTAIRE.

ACTEURS.

GENGIS-KAN, *Empereur Tartare.*

OCTAR, }
OSMAN, } *Guerriers Tartares.*

ZAMTI. *Mandarin Lettré.*

IDAME', *femme de Zamti.*

ASSELI, *attachée à Idamé.*

AZIR, *attaché à Zamti.*

La Scene eſt dans un Palais des Mandarins qui tient au Palais Impérial, dans la Ville de Cambalu, aujourd'hui Pekin.

L'ORPHELIN DE LA CHINE

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

SE peut-il qu'en ce tems de déſolation,
En ce jour de carnage & de deſtruction,
Quand ce palais ſanglant ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'Univers ſous ces Peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il ſoit encor pour moi de nouvelles douleurs?

ASSELI.

Eh, qui n'éprouve, hélas, dans la perte commune,
Les triſtes ſentimens de ſa propre infortune?
Qui de nous vers le Ciel n'éleve pas ſes cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un pere, ou d'un fils?
Dans cette vaſte enceinte, au Tartare inconnue,
Où le Roi dérobait à la publique vue
Ce peuple déſarmé de paiſible mortels,
Interprêtes des Loix, Miniſtres des Autels,
Vieillards, femmes, enfans, troupeau foible & timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encor à quelle atrocité
Le vainqueur inſolent porte ſa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre & les tempêtes.
Le dernier coup approche, & vient frapper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune! ô pouvoir au deſſus de l'humain!
Chere & triſte Aſſéli, ſais-tu quelle eſt la main
Qui du Catai ſanglant preſſe le vaſte Empire,
Et qui s'appéſantit ſur tout ce qui reſpire?

ASSELI.

On nomme ce Tyran du nom de Roi des Rois.
C'eſt ce fier Gengis-kam, dont les affreux exploits
Font un vaſte tombeau de la ſuperbe Aſie.
Octar ſon Lieutenant, déjà, dans ſa furie,

Porte au Palais, dit-on, le fer & les flambeaux.
Le Catai paſſe enfin ſous des Maîtres nouveaux.
Cette ville autrefois Souveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le ſang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix en ſanglots ſuperflus,
Ont appris dans ces lieux à mes ſens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce Tyran de la Terre interdite,
Sous qui de cet Etat la fin ſe précipite,
Ce deſtructeur des Rois, de leur ſang abreuvé,
Eſt un Scythe, un ſoldat, dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabond de ces déſerts ſauvages,
Climats qu'un Ciel épais ne couvre que d'orages?
C'eſt lui ſur qui les ſiens briguant l'autorité,
Tantôt fort & puiſſant, tantôt perſécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguſte ville,
Aux portes du Palais demander un azile.
Son nom eſt Témugin; c'eſt t'en apprendre aſſez.

ASSELI.

Quoi! c'eſt lui dont les vœux vous furent adreſſés?
Quoi! ce fugitif, dont l'amour & l'hommage
A vos parens ſurpris parurent un outrage!
Lui qui traîne après lui tant de Rois ſes ſuivans,
Dont le nom ſeul impoſe au reſte des vivans!

IDAMÉ.

C'eſt lui-même, Aſſéli, ſon ſuperbe courage,
Sa future grandeur brilloit ſur ſon viſage.
Tout ſembloit, je l'avoue, eſclave auprès de lui;
Et lorſque de la Cour il mendioit l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parloit qu'en Maître.
Il m'aimoit, & mon cœur s'en applaudit peut-être;

Peut-être qu'en ſecret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur ſauvage,
D'inſtruire à nos vertus ſon féroce courage,
Et de le rendre enfin, graces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût ſervi l'Etat, qu'il détruit par la guerre:
Un refus a produit les malheurs de la Terre.
De nos Peuples jaloux tu connois la fierté,
De nos Arts, de nos Loix l'auguſte antiquité,
Une Religion de tout tems épurée,
De cent ſiécles de gloire une ſuite avérée,
Tout nous interdiſoit dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les Nations.
Enfin un autre hymen, un plus ſaint nœud m'engage;
Le vertueux Zamti mérita mon ſuffrage.
Qui l'eût cru, dans ces tems de paix & de bonheur,
Qu'un Scythe mépriſé ſeroit notre vainqueur?
Voilà ce qui m'allarme & qui me déſeſpere;
J'ai refuſé ſa main; je ſuis épouſe & mere:
Il ne pardonne pas; il ſe vit outrager,
Et l'Univers ſait trop s'il aime à ſe venger.
Etrange deſtinée & revers incroyable!
Eſt-il poſſible, ô Dieu, que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire ſans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mene au trépas?

ASSELI.

Les Coréens, dit-on, raſſembloient une armée;

Mais nous ne ſavons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des deſtruc-
teurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs!
J'ignore à quel excès parviennent nos miſeres;
Si l'Empereur encore au Palais de ſe Peres
A trouvé quelque azile, ou quelque défenſeur;
Si la Reine eſt tombée aux mains de l'oppreſ-
ſeur;
Si l'un & l'autre touche à ſon heure fatale.
Hélas! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant à nos ſoins confié,
Excite encor ma crainte, ainſi que ma pitié.
Mon époux au Palais porte un pié téméraire.
Une ombre de reſpect pour ſon ſaint Miniſtere
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui rempliſſent de ſang la Terre intimidée,
Ont d'un Dieu cependant conſervé quelque idée;
Tant la Nature même en toute nation
Grava l'Etre ſuprême, & la Religion.
Mais je me flatte en vain qu'aucun reſpect les
touche;
La crainte eſt dans mon cœur, & l'eſpoir dans
ma bouche.
Je me meurs...

SCENE II.

IDAMÉ, ZAMTI, ASSELI.

IDAMÉ.

EST-ce vous, époux infortuné ?
Notre ſort ſans retour eſt-il déterminé ?
Hélas, qu'avez-vous vu ?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.
Le malheur eſt au comble ; il n'eſt plus, cet Empire.
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu,
De quoi nous a ſervi d'adorer la vertu ?
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les Légiſlateurs & l'exemple du monde.
Vainement par nos Loix l'Univers fut inſtruit ;
La ſageſſe n'eſt rien, la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de ſang ſe frayant une entrée,
Sur les corps entaſſés de nos freres mourans,
Portant par-tout le glaive, & les feux dévorans :
Ils pénetrent en foule à la demeure auguſte,
Où de tous les humains le plus grand, le plus juſte,
D'un front majeſtueux attendoit le trépas.
La Reine évanouie étoit entre ſes bras :
De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençoit vainement à croître avec leur âge,

Et qui pouvoient mourir les armes à la main,
Etoient déjà tombés ſous le fer inhumain;
Il reſtoit près de lui ceux dont la tendre enfance,
N'avoit que la foibleſſe & des pleurs pour défenſe.
On les voyoit encor autour de lui preſſés,
Tremblans à ſes genoux qu'ils tenoient embraſſés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire;
J'approche en frémiſſant de ce malheureux pere;
Je vois ces vils humains, ces monſtres des déſerts,
A notre auguſte Maître oſant donner des fers,
Traîner dans ſon Palais d'une main ſanguinaire,
Le pere, les enfans & leur mourante mere.
Le pillage & le meurtre environnoient ces lieux.
Ce Prince infortuné tourne vers moi les yeux;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue ſacrée,
Du Conquérant Tartare & du peuple ignorée;
Conſerve au moins le jour au dernier de mes fils.
Jugez ſi mes ſermens & mon cœur l'ont promis;
Jugez de mon devoir quelle eſt la voix preſſante.
J'ai ſenti ranimer ma force languiſſante;
J'ai revolé vers vous. Les raviſſeurs ſanglans
Ont laiſſé le paſſage à mes pas chancelans;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joye,
Au pillage acharnés, occupés de leur proye,
Leur ſuperbe mépris ait détourné les yeux;
Soit que cet ornement d'un Miniſtre des Cieux,
Ce ſimbole ſacré du grand Dieu que j'adore,
A la férocité puiſſe impoſer encore;

Soit qu'enfin ce grand Dieu, dans ſes profonds deſſeins,
Pour ſauver cet enfant, qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou ſuſpendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur, il ſeroit tems encor de le ſauver;
Qu'il parte avec mon fils; je les peux enlever.
Ne déſeſpérons point, & préparons leur fuite.
De notre promt départ qu'Azin ait la conduite:
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triſte Univers;
La terre a des déſerts & des antres ſauvages;
Portons-y ces enfans, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces aziles ſacrés,
Eloignés des vainqueurs, & peut-être ignorés.
Allons, le tems eſt cher, & la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas! le fils des Rois n'a pas même un azile!
J'attens les Coréens; ils viendront, mais trop tard;
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saiſiſſons, s'il ſe peut, le moment favorable.
De mettre en ſûreté ce gage inviolable.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, AZIR.

ZAMTI.

AZir : où courez-vous, interdit, consterné,

IDAMÉ.

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

AZIR.

Vous êtes observés, la fuite est impossible.
Autour de notre enceinte une garde terrible,
Aux Peuples consternés offre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques & de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'esclavage en silence
Obéit à leurs voix dans cette ville immense.
Chacun reste immobile & de crainte & d'horreur,
Depuis que sous le glaive est tombé l'Empereur.

ZAMTI.

Il n'est donc plus?

IDAMÉ.

O Cieux!

AZIR.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image?
Son épouse, ses fils sanglans & déchirés...
O famille de Dieux sur la Terre adorés!
Que vous dirai-je, hélas? Leurs têtes exposées
Du vainqueur insolent excitent les risées:
Tandis que leurs sujets tremblans de murmurer

Baiſſent des yeux mourans qui craignent de pleurer;
De nos honteux ſoldats les falanges errantes
A genoux ont jetté leurs armes impuiſſantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs aſſervis,
Laſſés de leur victoire & de ſang aſſouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont au lieu de la mort annoncé l'eſclavage;
Mais d'un plus grand déſaſtre on nous menace encor:
On prétend que ce Roi des fiers enfans du Nord,
Gengis-Kan, que le Ciel envoya pour détruire,
Dont les ſeuls Lieutenans oppriment cet Empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient toûjours implacable, & toûjours indigné,
Conſommer ſa colère, & venger ſon injure.
Sa Nation farouche eſt d'une autre nature
Que les triſtes humains qu'enferment nos remparts.
Ils habitent des champs, des tentes & des chars;
Ils ſe croiroient gênés dans cette ville immenſe.
De nos Arts, de nos Loix la beauté les offenſe.
Ces brigands vont changer en d'éternels déſerts
Les murs que ſi long-tems admira l'Univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient ſans doute armé de la vengeance.
Dans mon obſcurité j'avois quelque eſpérance;
Je n'en ai plus. Les Cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur Maître!

ZAMTI.

Les nôtres ſont tombés; le juſte Ciel, peut-être,

Voudra pour l'Orphelin ſignaler ſon pouvoir.
Veillons ſur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare!

IDAMÉ.

O Ciel! prens ma défenſe.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, OCTAR, GARDES.

OCTAR.

ESclaves; écoutez, que votre obéiſſance
Soit l'unique réponſe aux ordres de ma voix.
Il reſte encore un fils du dernier de vos Rois;
C'eſt vous qui l'élevez: votre ſoin téméraire
Nourrit un ennemi, dont il faut ſe défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De mettre ſans tarder cet enfant dans mes mains.
Je vais l'attendre: allez, qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le ſang & le carnage
Vont encore en ces lieux ſignaler ſon courroux,
Et la deſtruction commencera par vous.
La nuit vient, le jours ſuit; vous, avant qu'il finiſſe,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéiſſe.

SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, AZIR.

IDAMÉ.

OU' ſommes-nous réduit? ô monſtres! ô terreurs!
Chaque inſtant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits dont l'ame intimidée
J'uſqu'à ce jour de ſang n'avoit point eu d'idée.
Vous ne répondez rien? vos ſoupirs élancés
Au Ciel qui nous accable, en vain ſont adreſſés.
Enfant de tant de Rois, faut-il qu'on ſacrifie
Aux ordres d'un ſoldat ton innocente vie!

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conſerver ſes jours.

IDAMÉ.

De quoi lui ſerviront vos malheureux ſecours?
Qu'importent vos ſermens, vos ſtériles tendreſſes?
Etes-vous en état de tenir vos promeſſes?
N'eſpérons plus.

ZAMTI.

Ah! Ciel! Et quoi, vous voudriez
Voir du fils de mes Rois les jours ſacrifiés?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penſer ſans des torrens de larmes;
Et ſi je n'étois mere, & ſi dans mes allarmes,
Le Ciel me permettoit d'abréger un deſtin
Néceſſaire à mon fils élevé dans mon ſein,

Je vous dirais, mourrons? & lorſque tout ſuccombe
Sous les pas de nos Rois, deſcendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne ſort,
Qui pourroit redouter & refuſer la mort?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie, & marche au devant d'elle,
Le ſage, qui l'attend, la reçoit ſans regrets.

IDAMÉ.

Quels ſont en me parlant vos ſentimens ſecrets?
Vous baiſſez vos regards, vos cheveux ſe hériſſent,
Vous pâliſſez, vos yeux de larmes ſe rempliſſent;
Mon cœur répond au votre, il ſent tous vos tourmens!
Mais que réſolvez-vous?

ZAMTI.

De garder mes ſermens.
Auprès de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ.

Mes prieres, mes cris pourront-ils le défendre?

SCENE VI.

ZAMTI, AZIR.

AZIR.

SEigneur, votre pitié ne peut le conſerver:
Ne ſongez qu'à l'Etat, que ſa morte peut ſauver;
Pour le ſalut du peuple il faut bien qu'il périſſe.

ZAMTI.

Oui... je vois qu'il faut faire un triſte ſacrifice.
Ecoute : cet Empire eſt-il cher à tes yeux !
Reconnois-tu ce Dieu de la Terre & des Cieux,
Ce Dieu que ſans mêlange annonçoient nos ancêtres,
Méconnu par le Bonze, inſulté par nos Maîtres ?

AZIR.

Dans nos communs malheurs il eſt mon ſeul appui ;
Je pleure la patrie, & n'eſpère qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par ſon nom, par ſa toute puiſſance,
Que tu conſerveras dans l'éternel ſilence
Le ſecret qu'en ton ſein je dois enſevelir.
Jure-moi que tes mains oſeront accomplir
Ce que les intérêts, & les Loix de l'Empire,
Mon devoir & mon Dieu, vont par moi te preſcrire.

AZIR.

Je le jure ; & je veux, dans ces murs déſolés,
Voir nos malheurs communs ſur moi ſeul aſſemblés,
Si trahiſſant vos vœux, & démentant mon zele,
Ou ma bouche, ou ma main, vous étoit infidéle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'eſt plus permis de reculer.

AZIR.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas de tant de maux les atteintes cruelles
Laiſſent donc place encor à des larmes nouvelles !

ZAMTI.

On a porté l'arrêt, rien ne peut le changer !

AZIR.

On preſſe, & cet enfant qui vous eſt étranger...

ZAMTI.

Etranger! Lui, mon Roi!

AZIR.

Notre Roi fut ſon pere;
Je le ſai, j'en frémis: parlez, que dois-je faire?

ZAMTI.

On compte ici mes pas; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obſcurité.
De ce dépôt ſacré tu ſais quel eſt l'azile,
Tu n'es point obſervé; l'accès t'en eſt facile.
Cachons pour quelque tems cet enfant précieux
Dans le ſein des tombeaux bâtis par nos ayeux:
Nous remettrons bientôt au Chef de la Corée
Ce tendre réjetton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut ſauver mon Roi. Je prens ſur moi le reſte.

AZIR.

Et que deviendrez-vous ſans ce gage funeſte?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité.

ZAMTI.

J'ai de quoi ſatisfaire à ſa férocité.

AZIR.

Vous, Seigneur?

ZAMTI.

O nature! ô devoir tyrannique?

AZIR.

Eh bien!

ZAMTI.

Dans ſon berceau ſaiſis mon fils unique.

AZIR.

Votre fils !

ZAMTI.

Songe au Roi que tu dois conſerver.
Prens mon fils... que ſon ſang... je ne puis achever.

AZIR.

Ah, que m'ordonnez-vous ?

ZAMTI.

Reſpecte ma tendreſſe,
Reſpecte mon malheur, & ſur-tout ma foibleſſe.
N'oppoſe aucun obſtacle à cet ordre ſacré ;
Et rempli ton devoir après l'avoir juré.

AZIR.

Vous m'avez arraché ce ſerment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il ſatisfaire ?
J'admire avec horreur ce deſſein généreux ;
Mais ſi mon amitié...

ZAMTI.

C'en eſt trop, je le veux.
Je ſuis pere ; & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en eſt dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le ſang ; fais taire l'amitié.
Pars.

AZIR.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laiſſe-moi par pitié.

SCENE

SCENE VII.

ZAMTI *ſeul.*

J'Ai fait taire le ſang ! Ah trop malheureux pere !
J'entens trop cette voix ſi fatale, & ſi chere.
Ciel, impoſe ſilence aux cris de ma douleur.
Mon épouſe, mon fils, me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la bleſſure.
L'homme eſt trop foible, hélas ! pour dompter la nature.
Que peut-il par lui-même ? Achéves ; ſoutiens-moi ;
Affermis la vertu prête à tomber ſans toi.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMTI *ſeul.*

AZir auprès de moi tarde trop à ſe rendre.
Il faut que je lui parle, & je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de ſon fatal retour.
O mon fils, mon cher Fils, as-tu perdu le jour ?
Aura-t-on conſommé ce fatal ſacrifice ?

Je n'ai pu de ma main te conduire au ſupplice ;
Je n'en eus pas la force. En ai-je aſſez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funeſtes ſoins ?
En ai-je encore aſſez pour cacher mes allarmes ?

SCENE II.

ZAMTI, AZIR.

ZAMTI.

Viens, ami . . . Je t'entens . . . Je ſçais tout par tes larmes.

AZIR.

Votre malheureux fils . . .

ZAMTI.

Arrête; parle-moi
De l'eſpoir de l'Empire, & du fils de mon Roi :
Eſt-il en ſûreté ?

AZIR.

Les tombeaux de ſes Peres
Cachent à nos Tyrans ſa vie & ſes miſeres.
Il vous devra des jours pour ſouffrir commencés,
Préſent fatal peut-être.

ZAMTI.

Il vit : c'en eſt aſſez.
O vous, à qui je rends ces ſervices fideles,
O mes Rois ! pardonnez mes larmes paternelles.

AZIR.

Oſez-vous en ces lieux gémir en liberté ?

ZAMTI.

Où porter ma douleur, & ma calamité?
Et comment déſormais ſoutenir les approches,
Le déſeſpoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mere en fureur?
Encor ſi nous pouvions prolonger ſon erreur!

AZIR.

On a ravi ſon fils dans ſa fatale abſence:
A nos cruels vainqueurs on conduit ſon enfance;
Et ſoudain j'ai volé pour donner mes ſecours
Au fatal Orphelin, dont on pourſuit les jours.

ZAMTI.

Ah! du moins, cher Azir, ſi tu pouvois lui dire,
Que nous avons livré l'héritier de l'Empire;
Que j'ai caché mon fils, qu'il eſt en ſûreté.
Impoſons quelque tems à ſa crédulité.
Hélas! la vérité ſi ſouvent eſt cruelle!
On l'aime & les humains ſont malheureux par elle.
Allons... Ciel! elle-même approche de ces lieux;
La douleur & la mort ſont peintes dans ſes yeux.

SCENE III.

ZAMTI, IDAME.

IDAME.

QU'ai-je vu? Qu'a-t-on fait? Barbare, eſt-il poſſible?
L'avez-vous commandé, ce ſacrifice horrible?

Non, je ne puis le croire; & le Ciel irrité
N'a pas dans vôtre ſein mis tant de cruauté;
Non, vous ne ſerez point plus dur & plus barbare
Que la loi du vainqueur, & le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux!

ZAMTI.

Ah! pleurez avec moi;
Mais avec moi ſongez à ſauver votre Roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils!

ZAMTI.

Telle eſt notre miſere:
Vous êtes citoyenne avant que d'être mere.

IDAMÉ.

Quoi! ſur toi la Nature a ſi peu de pouvoir?

ZAMTI.

Elle n'en a que trop; mais moins que mon devoir;
Et je dois plus au ſang de mon malheureux Maître,
Qu'à cet enfant obſcur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connois point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, & ce Trône abattu;
J'ai pleuré de nos Rois les diſgraces affreuſes;
Mais par quelles fureurs encor plus douloureuſes,
Veux-tu, de ton épouſe avançant le trépas,
Livrer le ſang d'un fils qu'on ne demande pas?
Ces Rois enſevelis, diſparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des Dieux dont tu craignes la foudre?
A ces Dieux impuiſſants, dans la tombe endormis,
As-tu fait le ſerment d'aſſaſſiner ton fils?

Hélas! grands, & petits, & ſujets, & Monarques,
Diſtingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel eſt chargé de ſa propre douleur:
Sa peine lui ſuffit, & dans ce grand naufrage,
Raſſembler nos débris, voilà notre partage.
Où ſerais-je, grand Dieu! ſi ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas préſenté?
Auprès du fils des Rois ſi j'étois demeurée.
La victime aux bourreaux alloit être livrée;
Je ceſſais d'être mere; & le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeoit au tombeau.
Graces à mon amour, inquiéte, troublée,
A ce fatal berceau l'inſtinct m'a rappellée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs.
Mes mains l'ont arraché des mains des raviſſeurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle.
J'en ai chargé ſoudain cette eſclave fidelle,
Qui ſoutient de ſon lait ſes miſérables jours,
Ces jours qui périſſoient ſans moi, ſans mon ſecours;
J'ai conſervé le ſang du fils & de la mere,
Et j'oſe dire encor, de ſon malheureux pere.

ZAMTI.

Quoi! mon fils eſt vivant!

IDAMÉ.

Oui, rends graces au Ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Répens-toi.

ZAMTI.

Dieux des Cieux, pardonnez cette joie,

Qui ſe mêle un moment aux pleurs où je me noie.
O ma chere Idamé ; ces momens ſeront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours ;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le ſang qu'on nous demande
Nos Tyrans ſoupçonneux ſeront bientôt vengés ;
Nos citoyens tremblans avec nous égorgés,
Vont payer de vos ſoins les efforts inutiles ;
De ſoldats entourés, nous n'avons plus d'aziles.
Et mon fils qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le pourſuit ne peut plus ſe cacher.
Il faut ſubir ſon ſort.

IDAMÉ.

Ah ! cher Epoux, demeure ;
Ecoute-moi, du moins.

ZAMTI.

Hélas !... il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure ! arrête, tremble, & crains mon déſeſpoir ;
Crains ſa mere.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre ; abandonnez ma vie
Aux déteſtables mains d'un Conquérant impie.
C'eſt mon ſang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le ſang d'un époux trempez vos mains perfides ;
Allez, ce jour n'eſt fait que pour des parricides.

Rendez vains mes ſermens, ſacrifiez nos loix,
Immolez votre Epoux & le ſang de vos Rois.

IDAMÉ.

De mes Rois ! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre.
Je ne dois point mon ſang en tribut à leur cendre.
Va; le nom de ſujet n'eſt pas plus ſaint pour nous,
Que ces noms ſi ſacrés & de pere & d'époux.
La Nature & l'Hymen, voilà les loix premieres,
Les devoirs, les liens des Nations entieres :
Ces Loix viennent des Dieux; le reſte eſt des humains.
Ne me fais point haïr le ſang des Souverains;
Oui, ſauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide;
Mais ne le ſauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achetent point ſes jours.
Loin de l'abandonner, je vole à ſon ſecours.
Je prens pitié de lui; prens pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de ſa mere qui t'aime.
Je ne menace plus : je tombe à tes genoux.
O pere infortuné, cher & cruel époux,
Pour qui j'ai mépriſé, tu t'en ſouviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le ſort a fait ton Maître;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce ſang
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc:
Et ne réſiſte point au cri terrible & tendre
Qu'à tes ſens déſolés l'amour a fait entendre.

ZAMTI.

Ah ! c'eſt trop abuſer du charme & du pouvoir

Dont la nature & vous combattent mon devoir.
Trop foible épouſe, hélas, ſi vous pouviez connoître!...

IDAMÉ.

Je ſuis foible, oui, pardonne; une mere doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à ſouffrir,
Quand il faudra te ſuivre, & qu'il faudra mourir.
Cher époux, ſi tu peux au vainqueur ſanguinaire,
A la place du fils ſacrifier la mere,
Je ſuis prête : Idamé ne ſe plaindra de rien,
Et mon cœur eſt encor auſſi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR, *Gardes.*

OCTAR.

QUoi ! vous oſez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre !
Soldats, ſuivez leurs pas, & me répondez d'eux:
Saiſiſſez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez : votre Empereur à ces lieux va paroître.
Apportez la victime aux pieds de votre Maître.
Soldats, veillez ſur eux.

ZAMTI.

Je ſuis prêt d'obéir.

Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis ſouffrir.
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on faſſe retirer cette femme hardie.
Voici votre Empereur, ayez ſoin d'empêcher
Que tous ces vils captifs oſent en approcher.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, *Troupes de Guerriers.*

GENGIS.

ON a pouſſé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive ſe cache, & que la mort s'arrête.
Je veux que les vaincus reſpirent déſormais.
J'envoyai la terreur, & j'apporte la paix.
La mort du fils des Rois ſuffit à ma vengeance;
Etouffons dans ſon ſang la fatale ſemence
Des complots éternels, & des rébellions,
Qu'un fantôme de Prince inſpire aux Nations.
Sa famille eſt éteinte, il vit; il doit la ſuivre.
Je n'en veux qu'à des Rois, mes ſujets doivent vivre.
Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des Arts conſacrés par les tems,

Reſpectez-les ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces Archives de Loix, ce vaſte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile;
Elle occupe ce peuple & le rend plus docile.
Octar, je vous deſtine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le ſoleil renaît du ſein des eaux.

A un de ſes ſuivans.

Vous dans l'Inde ſoumiſe, humble dans ſa défaite,
Soyez de mes décrets le fidele interprête;
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez: demeure Octar.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien! pouvois-tu croire,
Que le ſort m'élevât à ce comble de gloire?
Je foule aux pieds ce Trône, & je regne en ces lieux,
Où mon front avili n'oſa lever ſes yeux.
Voici donc ce palais, cette ſuperbe ville,
Où, caché dans la foule, & cherchant un azile
J'eſſuyai les mépris, qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignoit un Scythe; & la honte & l'outrage

De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refuſé la main,
Sous qui depuis cinq ans tremble le Genre-humain.

OCTAR.

Quoi! dans ce haut degré de gloire & de puiſſance,
Quand le monde à vos pieds ſe proſterne en ſilence,
D'un tel reſſouvenir vous ſeriez occupé?

GENGIS.

Mon eſprit, je l'avoue en fut toûjours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune,
C'eſt le ſeul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de foibleſſe & d'erreur:
Je crus trouver ici le repos de mon cœur:
Il n'eſt point dans l'éclat dont le ſort m'environne;
La gloire le promet, l'amour, dit-on, le donne.
J'en conſerve un dépit trop indigne de moi:
Mais au moins je voudrois qu'elle connût ſon Roi,
Que ſon œil entrevît, du ſein de la baſſeſſe,
De qui ſon imprudence outragea la tendreſſe;
Qu'à l'aſpect des grandeurs qu'elle eût pu partager,
Son déſeſpoir ſecret ſervît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, Seigneur étoit accoutumée
Aux cris de la victoire & de la renommée,
Au bruit des murs fumans renverſés ſous vos pas;
Et non à ces diſcours que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainſi confondue,

Mon cœur s'eſt déformais défendu ſans retour
Tous ces vils ſentimens qu'ici l'on nomme amour;
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée,
Fit une impreſſion que j'avois ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos ſtériles champs,
Il n'eſt point de beauté qui ſubjugue nos ſens.
De nos travaux groſſiers les compagnes ſauvages
Partageoint l'âprété de nos mâles courages.
Un poiſon tout nouveau me ſurprit en ces lieux:
La tranquille Idamé le portoit dans ſes yeux:
Ses paroles, ſes traits reſpiroient l'art de plaire:
Je rends grace au refus qui nourrit ma colere;
Son mépris diſſipa ce charme ſuborneur,
Ce charme inconcevable & ſouverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu; mon ame tout entiere,
Se doit aux grands objets de ma vaſte carriere.
J'ai ſubjugué le monde, & j'aurois ſoupiré!
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offenſée.
Je bannis ſans regret cette lâche penſée.
Une femme ſur moi n'aura point ce pouvoir;
Je la veux oublier: je ne veux point la voir.
Qu'elle pleure à loiſir ſa fierté trop rébelle;
C'en eſt fait & défens que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des ſoins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me ſouviens trop de tant d'égaremens.

SCENE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

LA victime, Seigneur, alloit être égorgée;
Une garde autour d'elle étoit déjà rangée,
Mais un événement, que je n'attendois pas,
Demande un nouvel ordre, & ſuſpend ſon trépas:
Une femme éperduë, & de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée;
Et nous ſurprenant tous par ſes cris forcénés:
Arrêtez, c'eſt mon fils que vous aſſaſſinez.
C'eſt mon fils, on vous trompe au choix de la victime.
Le déſeſpoir affreux, qui parle & qui l'anime,
Ses yeux, ſon front, ſa voix, ſes ſanglots, ſes clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ſes pleurs,
Tout ſembloit annoncer, par ce grand caractere,
Le cri de la nature, & le cœur d'une mere.
Cependant ſon époux devant nous appellé,
Non moins éperdu qu'elle, & non moins accablé,
Mais ſombre & recueilli dans ſa douleur funeſte,
De nos Rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reſte;
Frappez, voilà le ſang que vous me demandez.
De larmes en parlant ſes yeux ſont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel ſaiſie,
Long-tems ſans mouvement, ſans couleur & ſans vie,

Ouvrant enfin les yeux d'horreurs appeſantis,
Dès qu'elle a pu parler a réclamé ſon fils.
Le menſonge n'a point des douleurs ſi ſinceres;
On ne verſa jamais des larmes plus ameres.
On doute, on examine, & je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres abſolus.

GENGIS.

Quelle eſt donc cette femme?

OCTAR.

On dit qu'elle eſt unie
A l'un de ces Lettrés que reſpectoit l'Aſie,
Qui trop enorgueillis du faſte de leurs Loix,
Sur leur vain Tribunal oſoient braver cent Rois.
Leur foule eſt innombrable; ils ſont tous dans les chaînes;
Ils connoîtront enfin des Loix plus ſouveraines.
Zamti c'eſt-là le nom de cet eſclave altier,
Qui veilloit ſur l'enfant qu'on doit ſacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable;
Tirez la vérité de leur bouche coupable;
Que nos guerriers ſur-tout, à leur poſte fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte: on parle de ſurpriſe;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entrepriſe;
Vers les rives du fleuve on a vu des ſoldats.
Nous ſaurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et ſi l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la Terre.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, OSMAN, *Troupe de Guerriers.*

GENGIS.

A-T-on de ces captifs éclairci l'impoſture?
A-t-on connu leur crime & vengé mon injure?
Ce fantôme de Prince à leur garde commis,
Entre les mains d'Octar eſt-il enfin remis?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce ſombre myſtere.
A l'aſpect des tourmens ce Mandarin ſévere
Perſiſte en ſa réponſe avec tranquillité.
Il ſemble ſur ſon front porter la vérité.
Son épouſe en tremblant nous répond par des larmes.
Sa plainte, ſa douleur augmente encor ſes charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étoient ſurpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de ſi beau ne frappa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous? Cette femme éperdue
A vos ſacrés genoux demande à ſe jetter.
Que le vainqueur des Rois daigne enfin m'écouter.
Il pourra d'un enfant protéger l'innocence.
Malgré ſes cruautés j'eſpere en ſa clémence;

Puiſqu'il eſt tout-puiſſant il ſera généreux :
Pouroit-il rebuter les pleurs des malheureux ?
C'eſt ainſi qu'elle parle ; & j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce myſtere enfin je dois être éclairci.
(à ſa ſuite.)
Oui, qu'elle vienne ; allez, & qu'on l'amene ici.
Qu'elle ne penſe pas par des cris, par des plaintes,
Des ſoupirs affectés, & quelques larmes feintes,
Qu'aux yeux d'un Conquérant on puiſſe en impoſer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuſer.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infideles,
Et mon cœur dès longs-tems s'eſt affermi contr'elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra ſon ſort,
Et vouloir me tromper, c'eſt demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je ! eſt-il poſſible ! ô deſtinée ?
Ne me trompai-je point ? eſt-ce un ſonge, une erreur ?
C'eſt Idamé ; c'eſt elle, & mes ſens ...

SCENE

SCENE II.

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, GARDES.

IDAMÉ.

AH! Seigneur,
Tranchez les triſtes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y ſuis attendue;
Mais épargnez mon fils, mon fils eſt innocent,

GENGIS.

Raſſurez-vous; ſortez de cet effroi preſſant...
Ma ſurpriſe, Madame, eſt égale à la vôtre...
Le deſtin qui fait tout nous trompa l'un & l'autre.
Les tems ſont bien changés: mais ſi l'ordre des Cieux
D'un habitant du Nord, mépriſable à vos yeux,
A fait un conquérant, ſous qui tremble l'Aſie,
Ne craignez-rien pour vous; votre Empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux eſſuia Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon Trône, au deſtin,
Le denier rejetton d'une race ennemie.
Le repos de l'État me demande ſa vie.
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt ſoit livré.
Votre cœur ſur un fils doit être raſſuré.
Je le prens ſous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je reſpire.

GENGIS.

Mais de la vérité, Madame, il faut m'inſtruire.
Quel indigne artifice oſe-t-on m'oppoſer?
De vous, de votre époux, qui prétend m'impoſer?

IDAMÉ.

Ah! des infortunés épargnez la miſere.

GENGIS.

Vous ſçavez ſi je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous Seigneur!

GENGIS.

J'en dis trop, & plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah rendez-moi, Seigneur, un enfant malheureux.
Vous me l'avez promis, ſa grace eſt prononcée.

GENGIS.

Sa grace eſt dans vos mains, ma gloire eſt offenſée,
Mes ordres mépriſés, mon pouvoir avili;
En un mot vous ſçavez juſqu'où je ſuis trahi;
C'eſt peu de m'enlever le ſang que je demande,
De me déſobéir alors que je commande,
Vous êtes dès long-tems inſtruite à m'outrager;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux!... ce ſeul nom le rend aſſez coupable,
Quel eſt donc ce mortel pour vous ſi reſpectable,
Qui ſous ſes loix, Madame, a pu vous captiver?
Quel eſt cet inſolent qui penſe me braver?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux vertueux & fidele,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit ſon Dieu, ſon Roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui?... lui?... mais depuis quand formatez-vous ces nœuds?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le ſort qui vous ſeconde
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entend, depuis le jour que je fus outragé;
Depuis que de vous deux je dûs être vengé;
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCENE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, (*d'un côté* IDAMÉ, ZAMTI, *de l'autre*) *Gardes.*

GENGIS.

PArle, as-tu ſatisfait à ma loi ſouveraine?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'Empereur?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir; c'en eſt fait; oui, Seigneur.

GENGIS.

Tu ſais ſi je punis la fraude & l'inſolence;
Tu ſais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance;

Que ſi le fils des Rois par toi m'eſt enlevé,
Malgré ton impoſture il ſera retrouvé,
Que ſon trépas certain va ſuivre ton ſupplice.
à ſes Gardes.
Mais je veux bien le croire. Allez, & qu'on ſaiſiſſe
L'enfant que cet eſclave a remis en vos mains:
Frappez.

ZAMTI.

Malheureux pere!

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains.
Ah, Seigneur! eſt-ce ainſi que la pitié vous preſſe?
Eſt-ce ainſi qu'un vainqueur ſait tenir ſa promeſſe!

GENGIS.

Eſt-ce ainſi qu'on m'abuſe, & qu'on croit me jouer?
C'en eſt trop; écoutez, il faut tout m'avouer.
Sur cet enfant, Madame, expliquez-vous ſur l'heure,
Inſtruiſez-moi de tout; répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Eh bien, mon fils l'emporte, & ſi dans mon malheur,
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Eſt encore à vos yeux une offenſe nouvelle;
S'il faut toûjours du ſang à votre ame cruelle,
Frappez ce triſte cœur qui céde à ſon effroi,
Et ſauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il eſt trop vrai que notre auguſte Maître,
Qui ſans vos ſeuls exploits n'eût point ceſſé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt reſpectable à tout autre qu'à vous.

Seigneur, assez d'horreurs suivoient votre victoire,
Assez de cruautés terniſſoient tant de gloire.
Dans des fleuves de sang, tant d'innocens plongés,
L'Empereur & sa femme, & cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévaſtant cet Empire,
Tous ces champs de carnage auroient dû vous
suffire :
Un Barbare en ces lieux est venu demander,
Ce dépôt précieux, que j'aurois dû garder;
Ce fils de tant de Rois, notre unique espérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en sa fidélité,
N'a vu que son devoir, & n'a point hésité.
Il a livré son fils. La Nature outragée,
Vainement déchiroit son ame partagée;
Il imposoit silence à ses cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce sacrifice affreux.
Je devois respecter sa fermeté sévere.
Je devois l'imiter; mais enfin, je suis mere,
Mon ame est au dessous d'un si cruel effort.
Je n'ai pu de mon fils consentir à la mort.
Hélas! au désespoir que j'ai trop fait paroître,
Une mere aisement pouvoit se reconnoître.
Voyez de cet enfant le pere confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
L'un n'attend son salut que de son innocence,
Et l'autre est respectable alors qu'il vous offense.
Ne puniſſez que moi, qui trahis à la fois,
Et l'époux que j'admire, & le sang de mes Rois.
Digne époux, digne objet de toute ma tendresse,
La pitié maternelle est ma seule foibleſſe;
Mon sort suivra le tien, je meurs si tu péris.

Pardonne-moi du moins d'avoir ſauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné; je n'ai plus à me plaindre,
Pour le ſang de mon Roi je n'ai plus rien à craindre;
Ses jours ſont aſſurés.

GENGIS.

Traitre, ils ne le ſont pas:
Va réparer ton crime, ou ſubir ton trépas.

ZAMTI.

Le Crime eſt d'obéir à des ordres injuſtes.
La ſouveraine voix de mes Maîtres auguſtes
Du ſein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur, & tu n'es pas mon Roi.
Si j'étois ton ſujet, je te ſerois fidele.
Arrache-moi la vie, & reſpecte mon zele.
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler:
Penſes-tu que pour moi je puſſe encor trembler?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah! daignez...

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Eh! quoi donc la pitié, Seigneur, en vos climats
Eſt-elle un ſentiment qu'on ne connoiſſe pas?
Quoi! votre ame jamais ne peut être amollie!

GENGIS.

Allez, ſuivez l'époux à qui le ſort vous lie.
Eſt-ce à vous de prétendre encore à me toucher?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher?

IDAMÉ.

Ah! je l'avois prévu; je n'ai plus d'eſpérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé, ſi jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvoit encore entrer
Vous ſentez quels affronts il faudroit réparer.

SCENE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'Où vient que je gémis? d'où vient que je balance?
Quel Dieu parloit en elle & prenoit ſa défenſe?
Eſt-il dans les vertus, eſt-il dans la beauté
Un pouvoir au-deſſus de mon autorité?
Ah! demeurez, Octar, je me crains, je m'ignore:
Il me faut un ami; je n'en eus point encore;
Mon cœur en a beſoin.

OCTAR.

Puiſqu'il faut vous parler,
S'il eſt des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuſe,
Dans ſes derniers rameaux, la tige dangereuſe,
Précipitez ſa perte; il faut que la rigueur,
Trop néceſſaire appui du Trône d'un vainqueur,
Frappe ſans intervalle un coup ſûr & rapide.
C'eſt un torrent qui paſſe en ſon cours homicide.
Le tems ramene l'ordre & la tranquilité;

Le peuple ſe façonne à la docilité:
De ſes premiers malheurs l'image eſt affoiblie;
Bientôt il les pardonne, & même il les oublie.
Mais lorſque goutte à goutte on fait couler le ſang,
Qu'on ferme avec lenteur & qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaiſſans ramenent le carnage,
Le déſeſpoir tient lieu de force & de courage,
Et fait d'un peuple foible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étoient plus ſoumis.

GENGIS.

Quoi! c'eſt cette Idamé! quoi? c'eſt-là cette eſclave!
Quoi! l'hymen l'a ſoumiſe au mortel qui me brave!

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'eſt point de pitié;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
Eut d'un feu paſſager la légere étincelle.
Ses imprudens refus, la colere, & le tems,
En ont éteint dans vous les reſtes languiſſans.
Elle n'eſt à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obſcur épouſe mépriſable.

GENGIS.

Il en ſera puni; je le dois, je le veux:
Ce n'eſt pas avec lui que je ſuis généreux.
Moi, laiſſer reſpirer un vaincu que j'abhorre!
Un eſclave! un rival!

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore?
Vous êtes tout-puiſſant, & n'êtes point vengé!

GENGIS.

Juſte Ciel! à ce point mon cœur ſeroit changé!

C'eſt ici que ce cœur connoîtroit les allarmes,
Vaincu par la beauté, déſarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit, & mes ſoupirs honteux!
Moi rival d'un eſclave, & d'un eſclave heureux,
Je ſouffre qu'il reſpire, & cependant on l'aime;
Je reſpecte Idamé juſqu'en ſon époux même;
Je crains de la bleſſer en enfonçant mes coups
Dans le cœur déteſté de cet indigne époux.
Eſt-il bien vrai que j'aime? Eſt-ce moi qui ſoupire?
Qu'eſt ce donc que l'amour? A-t-il donc tant d'empire?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher ſous vos loix,
Mes chars & mes courſiers, mes flèches, mon carquois.
Voilà mes paſſions, & ma ſeule ſcience.
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence.
Je connois ſeulement la victoire & nos mœurs;
Les captives toûjours ont ſuivi leurs vainqueurs.
Cette délicateſſe importune, étrangere,
Dément votre fortune, & votre caractere.
Et qu'importe pour vous qu'une eſclave de plus
Attende en gémiſſant vos ordres abſolus?

GENGIS.

Qui connoît mieux que moi juſqu'où va ma puiſſance?
Je puis, je le ſçai trop, uſer de violence.
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoiſonné,
D'aſſujettir un cœur qui ne s'eſt point donné,
De ne voir en des yeux dont on ſent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,

Et de ne poſſéder, dans ſa funeſte ardeur,
Qu'une eſclave tremblante à qui l'on fait horreur!
Les monſtres des forêts qu'habitent nos Tartares,
Ont des jours plus ſereins, des amours moins barbares.
Enfin, il faut tout dire; Idamé prit ſur moi
Un ſecret aſcendant, qui m'impoſoit la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en ſouvienne;
J'en étois indigné; ſon ame eut ſur la mienne
Et ſur mon caractere, & ſur ma volonté,
Un empire plus ſûr & plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire
Sur cent Rois détrônés, accablés de ma gloire.
Voilà ce qui tantôt excitoit mon dépit.
Je la veux pour jamais chaſſer de mon eſprit;
Je me rends tout entier à ma grandeur ſuprême,
Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, & j'aime.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

EH bien, que réſoud-elle? Et que m'apprenez-vous?

OSMAN.

Elle eſt prête à périr auprès de ſon époux,
Plutôt que découvrir l'azile impénétrable.
Où leurs ſoins ont caché cet enfant miſérable.

Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son Epoux la retient tremblante entre ſes bras.
Il ſoutient ſa conſtance, il l'exhorte au ſupplice.
Ils demandent tous deux que la mort les uniſſe,
Tout un peuple autour d'eux, pleure & frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi?
Ah : raſſurez ſon ame, & faites lui connoître
Que ſes jours ſont ſacrés, qu'ils ſont chers à ſon Maître.
C'en eſt aſſez : volez.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

ET quel eſt votre eſpoir?

GENGIS.

De lui parler encor, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir : tu vois ma foibleſſe nouvelle.
Emporté, malgré moi par de contraires vœux,
Je frémis, & j'ignore encor ce que je veux.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, *Troupe de Guerriers Tartares.*

AInſi la liberté, le repos & la paix,
Ce but de mes travaux me fuira pour jamais ?
Je ne puis être à moi ! D'aujourd'hui je commence
A ſentir tout le poids de ma triſte puiſſance.
Je cherchois Idamé ; je ne vois près de moi
Que ces Chefs importuns qui fatiguent leur Roi.
(à ſa ſuite.)
Allez ; au pied des murs hâtez-vous de vous rendre :
L'inſolent Coréen ne pourra nous ſurprendre.
Ils ont proclamé Roi cet enfant malheureux ;
Et ſa tête à la main, je marcherai contr'eux.
Pour la derniere fois que Zamti m'obéiſſe ;
J'ai trop de cet enfant différé le ſupplice.
(Il reſte ſeul.)
Allez. Ces ſoins cruels à mon ſort attachés,
Gênent trop mes eſprits, d'un autre ſoin touchés.
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire ;
Que tout peſe à mon cœur en ſecret tourmenté !
Ah ! je fus plus heureux dans mon obſcurité.

SCENE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

EH bien, avez-vous vu ce Mandarin farouche?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul reſpect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il falloit immoler.
D'un œil d'indifférence il a vu le ſupplice;
Il répete les noms de devoir, de juſtice;
Il brave la victoire: on diroit que ſa voix
Du haut d'un Tribunal nous dicte ici des loix.
Confondez avec lui ſon épouſe rebelle.
Ne vous abaiſſez point à ſoupirer pour elle;
Et détournez les yeux de ce couple proſcrit,
Qui vous oſe braver quand la Terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma ſurpriſe.
Qels ſont donc ces humains que mon bonheur maîtriſe?
Quels ſont ces ſentimens, qu'au fond de nos climats
Nous ignorons encore, & ne ſoupçonnions pas?
A ſon Roi, qui n'eſt plus, immolant la nature,
L'un voit périr ſon fils ſans craindre & ſans murmure;

L'autre pour ſon époux eſt prête à s'immoler:
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je? ſi j'arrête une vue attentive
Sur cette Nation déſolée & captive,
Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers.
Je vois que ſes travaux ont inſtruit l'Univers;
Je vois un peuple antique, induſtrieux, immenſe;
Ses Rois ſur la ſageſſe ont fondé leur puiſſance?
De leurs voiſins ſoumis heureux Légiſlateurs,
Gouvernant ſans conquête, & regnant par les mœurs.
Le Ciel ne nous donna que la force en partage.
Nos Arts ſont les combats, détruire eſt notre ouvrage.
Ah! de quoi m'ont ſervi tant de ſuccès divers?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'Univers?
Nous rougiſſons de ſang le char de la victoire:
Peut-être qu'en effet il eſt une autre gloire.
Mon cœur eſt en ſecret jaloux de leurs vertus,
Et vainqueur, je voudrois égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la foibleſſe?
Quel mérite ont des Arts, enfans de la moleſſe,
Qui n'ont pu les ſauver des fers & de la mort?
Le foible eſt deſtiné pour ſervir le plus fort.
Tout céde ſur la Terre aux travaux, au courage:
Mais c'eſt vous qui cédez, qui ſouffrez un outrage,
Vous qui tendez les mains malgré votre couroux,
A je ne ſai quels fers inconnus parmi nous;
Vous qui vous expoſez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux paſſés

Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés ?
Leur grand cœur s'en indigne, & leurs fronts en rougiſſent :
Leurs clameurs juſqu'à vous par ma voix retentiſſent :
Je vous parle en leur nom, comme au nom de l'Etat.
Excuſez un Tartare, exuſez un ſoldat
Blanchi ſous le harnois & dans votre ſervice,
Qui ne peut ſupporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez . . .

GENGIS.

Obéis.
De ton zele hardi réprime la rudeſſe.
Je veux que mes Sujets reſpectent ma foibleſſe.

SCENE III.

GENGIS *ſeul.*

A Mon ſort à la fin je ne puis réſiſter :
Le Ciel me la deſtine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur ſuprême ?
J'ai fait des malheureux, & je le ſuis moi-même ;
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur ſang,

Un ſeul a-t'il jamais, arrêtant ma penſée,
Diſſipé les chagrins de mon ame oppreſſée ?
Tant d'Etats ſubjugués ont-ils rempli mon cœur ?
Ce cœur laſſé de tout demandoit une erreur
Qui pût de mes ennuis chaſſer la nuit profonde,
Et qui me conſolât ſur le Trône du monde.
Par ſes triſtes conſeils Octar m'a révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas enſanglanté
De monſtres affamés, & de guerriers ſauvages
Diſciplinés au meurtre, & formés aux ravages.
Ils ſont nés pour la guerre, & non pas pour la Cour :
Je les prends en horreur, en connoiſſant l'amour,
Qu'ils combattent ſous moi, qu'ils meurent à ma ſuite,
Mais qu'ils n'oſent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point... C'eſt elle, je la voi.

SCENE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

QUoi ! vous voulez jouir encor de mon effroi ?
Ah ! Seigneur, épargnez une femme, une mere.
Ne rougiſſez-vous pas d'accabler ſa miſere ?

GENGIS.

Ceſſez à vos frayeurs de vous abandonner.
Votre époux peut ſe rendre ; on peut lui pardonner. J'ai

J'ai déja ſuſpendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous ſeule a connu la clémence
Peut-être ce n'eſt pas ſans un ordre des Cieux,
Que mes proſpérités m'ont conduit à vos yeux.
Peut-être le deſtin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un Maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon ſort en naiſſant m'a jetté.
Vous m'entendez, je regne, & vous pourriez reprendre
Un pouvoir que ſur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce, en un mot, par mes loix eſt permis;
Et le vainqueur du monde à vous ſeule eſt ſoumis.
S'il vous fut odieux, le Trône a quelques charmes,
Et le bandeau des Rois peut eſſuyer des larmes.
L'intérêt de l'Etat & de vos Citoyens
Vous preſſe autant que moi de former ces liens.
Leurs plaintes par vous ſeule à mon Trône portées,
Empruntant votre voix, ſeront plus reſpectées;
Médiatrice heureuſe, entre un peuple & ſon Roi
Je regnerai ſur lui, vous regnerez ſur moi.
Ce langage, ſans doute, a de quoi vous ſurprendre.
Sur les débris fumans des Trônes mis en cendre,
Le deſtructeur des Rois dans la poudre oubliés,
Sembloit n'être plus fait pour ſe voir à vos piés.
Mais ſachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée;

Par un rival indigne elle fut uſurpée :
Vous la devez, Madame, au vainqueur des humains.
Témugin vient à vous vingt ſceptres dans les mains.
Vous baiſſez vos regards, & je ne puis comprendre,
Dans vos yeux interdits, ce que j'en dois attendre.
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté ;
Peſez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changemens tour-à-tour condamnée,
Je ne le céle point, vous m'avez étonnée.
Je vais, ſi je le peux, reprendre mes eſprits ;
Et quand je répondrai vous ſerez plus ſurpris.
Il vous ſouvient du tems, & de la vie obſcure,
Où le ciel enfermoit votre grandeur future.
L'effroi des Nations n'étoit que Témugin ;
L'Univers n'étoit pas, Seigneur, en votre main,
Elle étoit pure alors, & me fut préſentée.
Apprenez qu'en ce tems je l'aurois acceptée.

GENGIS.

Ciel! que m'avez-vous dit? ô Ciel! vous m'aimeriez?
Vous ?

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux que vous me préſentiez,
N'auroient point révolté mon ame aſſujettie,
Si les ſages mortels, à qui j'ai dû la vie,
N'avoient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens ſur nous vous ſavez le pouvoir ;
Du Dieu que nous ſervons ils ſont la vive image ;

Nous leur obéiſſons en tout tems, en tout âge.
Cet Empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, étoit fondé ſur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, ſur l'honneur, la juſtice,
Le reſpect des ſermens; & s'il faut qu'il périſſe,
Si le ſort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'eſprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos deſtins ſont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi! vous m'auriez aimé!

IDAMÉ.

C'eſt à vous de connoître
Que ce ſeroit encor une raiſon de plus,
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen eſt un nœud formé par le Ciel même;
Mon époux m'eſt ſacré; je dirai plus, je l'aime.
Je le préfere à vous, au Trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais reſpectez nos mœurs.
Ne penſez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter ſur vous cette illuſtre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces juſtes refus qui ne m'ont point couté.
Je remplis mon devoir, & je me rends juſtice;
Je ne fais point valoir un pareil ſacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me propoſez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a mépriſés;
Et puiſqu'il faut toûjours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce foible triomphe il ſera moins flatté,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il ſait mes ſentimens; Madame, il faut les ſuivres;
Il s'y conformera, s'il aime encor à vivre.

IDAMÉ.

Il en eſt incapable, & ſi dans les tourmens
La douleur égaroit ſes nobles ſentimens;
Si ſon ame vaincue avoit quelque moleſſe,
Mon devoir & ma foi ſoutiendroient ſa foibleſſe;
De ſon cœur chanchelant je deviendrois l'appui,
En atteſtant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô Dieux! eſt-il croyable?
Quoi! lors qu'envers vous-même il s'eſt rendu coupable,
Lorſque ſa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort?

IDAMÉ.

Il eut une vertu, Seigneur, que je révere;
Il penſoit en Héros, je n'agiſſois qu'en mere;
Et ſi j'étois injuſte aſſez pour le hair,
Je me reſpecte aſſez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous; mais auſſi tout m'outrage;
J'adore avec dépit cet excès de courage.
Je vous aime encor plus quand vous me réſiſtez.
Vous ſubjuguez mon cœur, & vous le révoltez.
Redoutez-moi; ſachez que malgré ma foibleſſe,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendreſſe.

IDAMÉ.

Je ſai qu'ici tout tremble ou périt ſous vos coups.

Les loix vivent encore, & l'emportent ſur vous.

GENGIS.

Les loix! il n'en eſt plus: quelle erreur obſtinée
Oſe les alléguer contre ma deſtinée?
Il n'eſt ici de loix que celles de mon cœur,
Celles d'un Souverain, d'un Scythe, d'un Vainqueur.
Les loix que vous ſuivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorſque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos ſentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
Car je le crois auſſi malgré vos cruautés,
Quand tout nous uniſſoit, vos loix, que je déteſte,
Ordonnerent ma honte, & votre hymen funeſte.
Je les anéantis; je parle, c'eſt aſſez,
Imitez l'Univers, Madame, obéiſſez.
Vos mœurs que vous vantez, vos uſages auſtéres,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me ſont contraires.
Mes ordres ſont donnés; & votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre Empereur & vous:
Leurs jours me répondront de votre obéiſſance.
Penſez-y, vous ſavez juſqu'où va ma vengeance;
Et ſongez à quel prix vous pouvez déſarmer
Un Maître qui vous aime, & qui rougit d'aimer.

SCENE I.

IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

IL me faut donc choiſir leur perte ou l'infamie.
O pur ſang de mes Rois, ô moitié de ma vie!
Cher époux! dans mes mains quand je tiens votre ſort,
Ma voix ſans balancer vous condamne à la mort.

ASSELI.

Ah! reprenez plutôt cet empire ſuprême
Qu'aux beautés, aux vertus attache le Ciel même;
Ce pouvoir qui ſoumit ce Scythe furieux
Aux loix de la raiſon qu'il liſoit dans vos yeux.
Un ſeul mot quelquefois déſarme la colere.
Que ne pouvez-vous point, puiſque vous ſçavez plaire?

IDAMÉ.

Dans l'état où je ſuis, c'eſt un malheur de plus.

ASSELI.

Vous ſeule adouciriez le deſtin des vaincus.
Dans nos calamités, le Ciel, qui vous ſeconde,
Veut vous oppoſer ſeule à ce Tyran du monde.
Vous avez vu tantôt ſon courage irrité
Se dépouiller pour vous de ſa férocité.
Il auroit dû cent fois, il devroit même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.
Zamti pourtant reſpire après l'avoir bravé;

A ſon épouſe encore il n'eſt point enlevé,
On vous reſpecte en lui; ce vainqueur ſanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire;
Enfin ſouvenez-vous que dans ces mêmes lieux
Il ſentit le premier le pouvoir de vos yeux;
Son amour autrefois fut pur & légitime.

IDAMÉ.

Arrête; il ne l'eſt plus; y penſer eſt un crime.

SCENE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

AH! dans ton infortune, & dans mon déſeſpoir,
Suis-je encor ton épouſe, & peux-tu me revoir?

ZAMTI.

On le veut: du Tyran tel eſt l'ordre funeſte;
Je dois à ſes fureurs ce moment qui me reſte.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce Tyran daigne enfin
Sauver tes triſtes jours & ceux de l'Orphelin?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laiſſons notre infortune.
Un citoyen n'eſt rien dans la perte commune:
Il ſe doit oublier. Idamé, ſouviens-toi
Que mon devoir unique eſt de ſauver mon Roi;
Nous lui devions nos jours, nos ſervices, notre être,
Tout juſqu'au ſang d'un fils qui nâquit pour ſon Maître;

Mais l'honneur eſt un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas;
Mes ſoins l'ont enfermé dans ces aziles ſombres,
Où des Rois ſes ayeux on révere les ombres;
La mort, ſi nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le Prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zele.
Azir de ſon ſalut, ce miniſtre fidele,
Azir, ainſi que moi ſe voit chargé de fers.
Toi ſeule à l'Orphelin reſtes dans l'univers.
C'eſt à toi maintenant de conſerver ſa vie,
Et ton fils, & ta gloire à mon honneur unie.
Rempliſſons de nos Rois les ordres abſolus.
Je leur donnai mon fils; je leur donne encor plus;
Libre par mon trépas, va fléchir un Tartare.
Paſſe ſur mon tombeau dans les bras du Barbare.
Je commence à ſentir la mort avec horreur,
Quand ma mort t'abandonne à cet Uſurpateur.
Mais mon Roi le demande; il le faut, & j'expie
Par mon juſte trépas ce ſacrifice impie:
Epouſe le Tyran ſous cet auſpice affreux;
Tu ſerviras de mere à ton Roi malheureux.
Regne, que ton Roi vive, & que ton époux meure.
Regne, dis-je, à ce prix; oui, je le veux....

IDAMÉ.

Demeure.
Me connois-tu! veux-tu que ce funeſte rang
Soit le prix de ma honte, & le prix de ton ſang?
Penſes-tu que je ſois moins épouſe que mere?
Tu t'abuſes, cruel, & ta vertu ſévére
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature & l'amour:

Barbare envers ton fils & plus envers moi-même,
Ne te ſouvient-il plus qui je ſuis, & qui t'aime?
Crois-moi: dans nos malheurs il eſt un ſort plus beau,
Un plus noble chemin pour deſcendre au tombeau:
Soit amour, ſoit mépris, le Tyran qui m'offenſe,
Sur moi, ſur mes deſtins, n'eſt pas en défiance.
Dans ces remparts fumans & de ſang abreuvés,
Je ſuis libre, & mes pas ne ſont point obſervés.
Le Chef des Coréens s'ouvre un ſecret paſſage
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
A l'œil qui le pourſuit fut caché par tes mains.
De ces tombeaux ſacrés je ſçai tous les chemins;
Je cours y ranimer ſa languiſſante vie,
Le rendre aux défenſeurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux
Comme un préſent d'un Dieu qui combat avec eux.
Tu mourras, je le ſçai; mais tout couverts de gloire
Nous laiſſerons de nous une illuſtre mémoire.
Mettons nos noms obſcurs au rang des plus grands noms,
Et juge ſi mon cœur a ſuivi tes leçons.

ZAMTI.

O Dieu qui l'inſpirez, que ton bras la ſoutienne!
Idamé, ta vertu l'emporte ſur la mienne.
Toi ſeule as mérité que les Cieux attendris
Daignent ſauver par toi ton Prince & ton païs.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

ASSELI.

QUoi rien n'a réſiſté! tout a fui ſans retour!
Quoi! je vous vois deux fois ſa captive en un jour?
Falloit-il affronter ce Conquérant ſauvage?
Sur les foibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers ſans vertu!
Que pouviez vous, hélas?

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû;
J'ai lutté vainement contre ma deſtinée;
Aux fers de mon Tyran le Ciel m'a ramenée;
C'en eſt fait.

ASSELI.

Ainſi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ſes mains, & meurs preſque en naiſſant:
Votre époux avec lui termine ſa carriére.

IDAMÉ.

L'un & l'autre bientôt voit ſon heure derniére.
Si l'arrêt de la mort n'eſt point porté contr'eux,
C'eſt pour leur préparer des tourmens plus affreux.

Mon fils, ce fils ſi cher, va les ſuivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paroître,
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeller,
Pour jouir de mon trouble & pour mieux m'ac-
cabler.
Ses regards inſpiroient l'horreur & l'épouvante.
Vingt fois il a levé ſa main toute ſanglante
Sur le fils de mes Rois, ſur mon fils malheureux.
Je me ſuis en tremblant jettée au-devant d'eux.
Toute en pleurs à ſes pieds je me ſuis proſternée;
Mais lui me repouſſant d'une main forcénée,
La menace à la bouche, & détournant les yeux,
Il eſt ſorti penſif, & rentré furieux;
Et s'adreſſant aux ſiens d'une voix oppreſſée,
Il leur crioit vengeance, & changeoit de penſée,
Tandis qu'autour de lui ſes barbares ſoldats
Sembloient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSELI.

Penſez-vous qu'il donnât un ordre ſi funeſte?
Il laiſſe vivre encor votre époux qu'il déteſte;
L'Orphelin aux bourreaux n'eſt point abandonné,
Daignez demander grace, & tout eſt pardonné.

IDAMÉ.

Non, ce féroce amour eſt tourné tout en rage.
Ah! ſi tu l'avois vu redoubler mon outrage,
M'aſſurer de ſa haine, inſulter à mes pleurs!

ASSELI.

Et vous doutez encor d'aſſervir ſes fureurs?
Ce lion ſubjugué, qui rougit dans ſa chaîne,
S'il ne vous aimoit pas, parleroit moins de haine.

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haïſſe, il eſt tems d'achever

Des jours que ſans horreur je ne puis conſerver.

ASSELI.

Ah! que réſolvez-vous?

IDAMÉ.

Quand le Ciel en colere
De ceux qu'il perſécute a comblé la miſere,
Il les ſoutient ſouvent dans le ſein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je ſuis parvenue,
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains,
Je dépendrai de moi, mon ſort eſt dans mes mains.

ASSELI.

Mais ce fils, cet objet de crainte & de tendreſſe,
L'abandonnerez-vous?

IDAMÉ.

Tu me rends ma foibleſſe,
Tu me perces le cœur Ah! ſacrifice affreux!
Que n'avois-je point fait pour ce fils malheureux!
Mais Gengis, après tout, dans ſa grandeur altiére,
Environné de Rois couchés dans la pouſſiére,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré;
Ou peut-être il verra d'un regard moins ſévére
Cet enfant innocent dont il aima la mere.
A cet eſpoir au moins mon triſte cœur ſe rend:
C'eſt une illuſion que j'embraſſe en mourant.
Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée?
Dans la nuit de la tombe en ſerai-je opprimée?
Pourſuivra-t-il mon fils?

SCENE II.

IDAMÉ, ASSELI, OCTAR.

OCTAR.

IDamé, demeurez:
Attendez l'Empereur en ces lieux retirés.
(A ſa ſuite.)
Veillez ſur ces enfants; & vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre & ne ſorte.
(A Aſſéli.)
Eloignes-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir!
J'obéis, il le faut, je céde à ſon pouvoir.

SCENE III.

IDAMÉ *ſeule.*

DIeu des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités ſoutenez mon courage.
Verſez du haut des Cieux, dans ce cœur conſterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCENE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

GENGIS.

NOn, je n'ai point aſſez déployé ma colere;
Aſſez humilié votre orgueil téméraire,
Aſſez fait de reproche aux infidélités,
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime,
Vous que j'avois aimée, & que je dûs hair;
Vous qui me trahiſſiez & que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne puniſſez que moi; c'eſt la grace derniére
Que j'oſe demander à la main meurtriére
Dont j'eſpérois en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon ſang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à ſon devoir fidelle?
Finiſſez ſes tourmens.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle:
Les miens ſont plus affreux: je les veux terminer.
Je viens pour vous punir; je puis tout pardonner.
Moi pardonner? ... à vous! ... non, craignez ma vengeance.
Je tiens le fils des Rois, le vôtre en ma puiſſance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas.

Il me trahit, me brave, il oſe être rébelle.
Mille morts puniſſoient ſa fraude criminelle.
Vous retenez mon bras, & j'en ſuis indigné.
Oui, juſqu'à ce moment le traitre eſt épargné.
Mais je ne prétens plus ſupplier ma captive,
Il le faut oublier, ſi vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuſe à-préſent votre cœur obſtiné :
Il n'eſt plus votre époux puiſqu'il eſt condamné.
Il a péri pour vous ; votre chaîne odieuſe
Va ſe rompre à jamais par une mort honteuſe.
C'eſt vous qui m'y forcez, & je ne conçois pas
Le ſcrupule inſenſé qui le livre au trépas.
Tout couvert de ſon ſang, je devois ſur ſa cendre,
A mes vœux abſolus vous forcer de vous rendre.
Mais ſçachez qu'un Barbare, un Scythe, un deſtructeur,
A quelques ſentimens dignes de votre cœur.
Le deſtin, croyez-moi, nous devoit l'un à l'autre,
Et mon ame a l'orgueil de regner ſur la vôtre.
Abjurez votre hymen; & dans le même tems
Je place votre fils au rang de mes enfans.
Vous tenez dans vos mains plus d'une deſtinée;
Du rejetton des Rois l'enfance condamnée ;
Votre époux qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à les chercher;
Le deſtin de ſon fils, le vôtre, le mien même :
Tout dépendra de vous, puiſqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor, mais ne préſumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas.

Gardez-vous d'inſulter à l'excès de foibleſſe,
Que déjà mon courroux reproche à ma tendreſſe:
C'eſt un danger pour vous que l'aveu que je fais.
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits.
Mon ame à la vengeance eſt trop accoutumée;
Et je vous punirois de vous avoir aimée.
Pardonnez: je menace encor en ſoupirant.
Achevez d'adoucir ce courroux qui ſe rend.
Vous ferez d'un ſeul mot le ſort de cet Empire:
Mais ce mot important, Madame, il faut le dire.
Prononcez ſans tarder, ſans feinte, ſans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ.

L'une & l'autre aujourd'hui ſeroit trop condamnable,
Votre haine eſt injuſte, & votre amour coupable.
Cet amour eſt indigne & de vous & de moi,
Vous me devez juſtice, & ſi vous êtes Roi,
Je la veux, je l'attens pour moi contre vous-même,
Je ſuis loin de braver votre grandeur ſuprême,
Je la rappelle en vous lorſque vous l'oubliez,
Et vous-même en ſecret vous me juſtifiez.

GENGIS.

Eh bien, vous le voulez; vous choiſiſſez ma haine,
Vous l'aurez; & déjà je la retiens à peine.
Je ne vous connois plus; & mon juſte courroux
Me rend la cruauté que j'oubliois pour vous.
Votre époux, votre Prince, & votre fils, cruelle,
Vont payer de leur ſang votre fierté rebelle.

Ce

Ce mot que je voulois les a tous condamnés.
C'en eſt fait, & c'eſt vous qui les aſſaſſinez.

IDAMÉ.

Barbare !

GENGIS.

Je le ſuis ; j'allois ceſſer de l'être.
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un Maître,
Un ennemi ſanglant, féroce, ſans pitié,
Dont la haine eſt égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Eh bien, je tombe aux pieds de cé Maître ſéverè.
Le Ciel l'a fait mon Roi ; Seigneur, je le revére ;
Je demande à genoux une grace de lui.

GENGIS.

Inhumaine, eſt-ce à vous d'en attendre aujourd'hui ?
Levez-vous : je ſuis prêt encore à vous entendre.
Pourrai-je me flatter d'un ſentiment plus tendre ?
Que voulez-vous ? Parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il ſoit permis
Qu'en ſecret mon époux près de moi ſoit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous !

IDAMÉ.

Ecoutez ma priere.
Cet entretien ſera ma reſſource derniere.
Vous jugerez après ſi j'ai dû réſiſter.

GENGIS.

Non, ce n'étoit pas lui qu'il falloit conſulter ;

Mais je veux bien encor ſouffrir cette entrevue ;
Je crois qu'à la raiſon ſon ame enfin rendue,
N'oſera plus prétendre à cet honneur fatal
De me déſobéir, & d'être mon rival.
Il m'enleva ſon Prince, il vous a poſſédée.
Que de crimes ! Sa grace eſt encore accordée.
Qu'il la tienne de vous : qu'il vous doive ſon ſort :
Préſentez à ſes yeux le divorce ou la mort.
Oui, j'y conſens. Octar, veillez à cette porte.
Vous, ſuivez-moi. Quel ſoin m'abaiſſe & me tranſporte !
Faut-il encore aimer ? eſt-ce là mon deſtin ?
(il ſort.)

IDAMÉ *ſeule.*

Je renais, & je ſens s'affermir dans mon ſein,
Cette intrépidité dont je doutois encore.

SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

O Toi, qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus reſpectable & plus grand à mes yeux
Que tous ces conquérans dont l'homme a fait des Dieux :
L'horreur de nos deſtins ne t'eſt que trop connue;
La meſure eſt comblée, & notre heure eſt venue.

ZAMTI.

Je le ſçai.

IDAMÉ.

C'eſt envain que tu voulus deux fois
Sauver le rejetton de nos malheureux Rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penſer, l'eſpérance eſt perdue.
De tes devoirs ſacrés tu remplis l'étendue.
Je mourrai conſolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils?
Pardonne encor ce mot à mes ſens attendris:
Pardonne à ces ſoupirs; ne vois que mon courage.

ZAMTI.

Nos Rois ſont au tombeau, tout eſt dans l'eſclavage.
Va, crois moi, ne plaignons que les infortunés
Qu'à reſpirer encor le Ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuſe eſt ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute, & j'attendois les ordres du Barbare.
Ils ont tardé longtems.

IDAMÉ.

Eh bien, écoute-moi.
Ne ſaurons-nous mourir que par l'ordre d'un Roi
Les taureaux aux Autels tombent en Sacrifice;
Les criminels tremblans ſont traînés au ſupplice;
Les mortels généreux diſpoſent de leur ſort.
Pourquoi des mains d'un Maître attendre ici la mort?
L'homme étoit-il donc né pour tant de dépendance?

De nos voiſins altiers imitons la conſtance.
De la Nature humaine ils ſoutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, & meurent à leur choix.
Un affront leur ſuffit pour ſortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonnois n'attend pas qu'au cercueil
Un deſpote inſolent le plonge d'un coup d'œil.
Nous avons enſeigné ces braves Inſulaires:
Apprenons d'eux enfin des vertus néceſſaires?
Sachons mourir comm'eux.

ZAMTI.

Je t'approuve; & je crois
Que le malheur extrême eſt au-deſſus des Loix.
J'avois déjà conçu les deſſeins magnanimes;
Mais ſeuls & déſarmés, eſclaves & victimes,
Courbés ſous nos tyrans nous attendons leurs coups.

IDAMÉ, *(en tirant un poignard.)*

Tiens, ſois libre avec moi, frappe & délivre nous...

ZAMTI.

Ciel!

IDAMÉ.

Déchire ce ſein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât ſur moi-même un coup mal aſſuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré;
Immole avec courage une épouſe fidele;
Tout couvert de mon ſang, tombe & meurs auprès d'elle.
Qu'à mes derniers momens j'embraſſe mon époux;
Que le Tyran le voye, & qu'il en ſoit jaloux.

ZAMTI.

Grace au Ciel juſqu'au bout ta vertu perſévere
Voilà de ton amour la marque la plus chere.
Digne épouſe, reçois mes éternels adieux;
Donne ce glaive, donne, & détourne les yeux.

IDAMÉ, *(en lui donnant le poignard.)*

Tiens, commence par moi, tu le dois, tu balances!

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ

Tu m'offenſes.
Frappe & tourne ſur toi tes bras enſanglantés.

ZAMTI.

Eh bien, imite moi.

IDAMÉ, *(lui ſaiſiſſant le bras.)*

Frappe, dis-je...

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, GARDES.

GENGIS, *accompagné de ſes Gardes, & déſarmant Zamti.*

ARrêtez.
Arrêtez, malheureux! O Ciel! qu'alliez-vous faire?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre miſere
A tant d'atrocités dérober notre ſort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier juſques à notre mort;

GENGIS.

Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore
Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.
Ton épouſe à mes yeux, victime de ſa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à ſouffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétens-tu nous dire?

ZAMTI.

Quel eſt-ce nouveau trait de l'inhumanité?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'eſt pas encor porté?

GENGIS.

Il va l'être, Madame, & vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez juſtice, & je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu.
Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu.
Je rougis ſur le Trône où m'a mis la victoire
D'être au-deſſous de vous au milieu de ma gloire.
Envain par mes exploits j'ai ſçu me ſignaler:
Vous m'avez avili; je veux vous égaler.
J'ignorois qu'un mortel pût ſe dompter lui-même:
Je l'aprends; je vous dois cette gloire ſuprême.
Jouiſſez de l'honneur d'avoir pu me changer.

Je viens vous réunir, je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, ſur l'innocente vie
De l'enfant de vos Rois, que ma main vous confie.
Par le droit des combats j'en pouvois diſpoſer;
Je vous remets ce droit dont j'allois abuſer.
Croyez qu'à cet enfant heureux dans ſa miſere,
Ainſi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de pere.
Vous verrez ſi l'on peut ſe fier à ma foi.
Je fus un Conquérant, vous m'avez fait un Roi.
(à Zamti)
Soyez ici des Loix l'interprête ſuprême;
Rendez leur miniſtere auſſi ſaint que vous-même;
Enſeignez la raiſon, la juſtice & les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs,
Que la ſageſſe regne & préſide au courage.
Triomphez de la force, elle vous doit hommage.
J'en donnerai l'exemple, & votre Souverain
Se ſoumet à vos loix les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel? que viens-je d'entendre! Hélas? puis-je vous croire?

ZAMTI.

Etes-vous digne enfin, Seigneur, de votre gloire?
Ah! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

Qui put vous inſpirer ce deſſein?

GENGIS.

Vos vertus.

FIN.

Digitized by Google

EUGÉNIE

DRAME.

Par Monsieur DE BEAUMARCHAIS.

ACTEURS.

Le Baron HARTLEY, *pere d'Eugénie.*

Le Lord Comte de CLARENDON, *Amant d'Eugénie, cru ſon Epoux.*

Mad. MURER, *Tante d'Eugénie.*

EUGENIE, *fille du Baron.*

SIR CHARLES, *frere d'Eugénie.*

COWERLY, *Capitaine de haut bord, ami du Baron.*

DRINK, *Valet de Chambre du Comte de Clarendon.*

BETSY, *Femme de Chambre d'Eugénie.*

ROBERT, *premier Laquais de Mad. Murer.*

Perſonnages muets.

Des Valets armés.

EUGÉNIE
DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE BARON HARTLEY, MADAME MURER, EUGENIE, BETSY.

Le Théâtre repréſente un Salon à la Françoiſe du meilleur goût. Des mallés & des paquets indiquent qu'on vient d'arriver. Dans un des coins eſt une table chargée d'un cabaret à thé. Les Dames ſont aſſiſes auprès. Mad. Murer lit un papier anglois près de la bougie. Eugénie tient un ouvrage de broderie. Le Baron eſt aſſis derriere la table. Betſy eſt debout à côté de lui, tenant d'une main un plateau avec un petit verre deſſus: de l'autre une bouteille de maraſquin empaillée: elle verſe un verre au Baron; & regarde après de côté & d'autre.

BETSY.

COmme tout ceci eſt beau! Mais c'eſt la chambre de ma Maîtreſſe qu'il faut voir.

LE BARON.

Celle-ci à droite. (*après avoir bu, remettant ſon verre ſur le plateau.*)

BETSY.

Oui, Monſieur; l'autre eſt un paſſage par où l'on monte chez Madame.

LE BARON.

J'entens: ici deſſus.

Mad. MURER.

Vous ne ſortez pas, Monſieur, il eſt ſix heures.

LE BARON.

J'attends un carroſſe... Hé bien! Eugénie, tu ne dis mot: eſt-ce que tu me boudes. Je ne te trouve plus ſi gaie qu'autrefois.

EUGENIE.

Je ſuis un peu fatiguée du voyage, mon pere.

LE BARON.

Tu as pourtant couru le jardin tout l'après midi avec ta Tante.

EUGENIE.

Cette Maiſon eſt ſi recherchée...

Mad. MURER.

Il eſt vrai qu'elle eſt d'un goût... comme tout ce que le Comte fait faire. On ne trouve rien à deſirer ici.

EUGENIE.

Que celui à qui elle appartient. *à part.*

(Betſy ſort.)

SCENE II.

EUGENIE, LE BARON HARTLEY, Mad. MURER, ROBERT.

ROBERT.

MOnſieur, une voiture...

LE BARON.

Mon chapeau, ma canne...

(à Robert en ſe levant.)

Mad. MURER.

Robert, il faudra vuider ces malles & remettre un peu d'ordre ici.

ROBERT.

On n'a pas encore eu le tems de ſe reconnoître.

LE BARON.

Où dis-tu que loge le Capitaine? *(à Robert.)*

ROBERT.

Dans Suffok Streilk tout auprès du Bagne.

LE BARON.

C'eſt bon. *(Robert ſort.)*

SCENE III.

Mad. MURER, LE BARON HARTLEY, EUGENIE.

Le ton de Madame Murer, dans toute cette Scene, eſt un peu dédaigneux.

Mad. MURER.

J'Eſpere que vous n'oublierez pas de vous faire écrire chez le Lord Comte de Clarendon, quoiqu'il ſoit à Windſor: c'eſt un jeune Seigneur fort de mes amis, qui nous prête cette Maiſon pendant notre ſéjour à Londres, & vous ſentez que ce ſont-là de ces devoirs ...

LE BARON.

Le Lord Comte un tel, un grand Seigneur, fort mon ami: (*la contrefaiſant.*) comme tout cela remplit la bouche d'une femme vaine ...

Mad. MURER.

Ne voulez-vous pas y aller, Monſieur ?]

LE BARON.

Pardonnez-moi, ma Sœur; voilà trois fois que vous le dites: j'irai en ſortant de chez le Capitaine Cowerly.

Mad. MURER.

Comme il vous plaira pour celui-là; je ne m'intéreſſe, ni ne veux le voir ici.

LE BARON.

Comment? le frere d'un homme qui va épouſer ma fille!

Mad. MURER.

Ce n'eſt pas une affaire faite.

LE BARON.

C'eſt comme ſi elle l'étoit.

Mad. MURER.

Je n'en crois rien. La belle idée de marier votre fille à ce vieux Cowerly qui n'a pas cinq cens livres ſterling de revenu, & qui eſt encore plus ridicule que ſon frere le Capitaine !

LE BARON.

Ma Sœur, je ne ſouffrirai jamais qu'on aviliſſe en ma préſence un brave officier, mon ancien ami.

Mad. MURER.

Fort bien : mais je n'attaque ni ſa bravoure, ni ſon ancienneté : je dis ſeulement qu'il faut à votre fille un mari qu'elle puiſſe aimer.

LE BARON.

De la maniere dont les hommes d'aujourd'hui ſont faits, c'eſt aſſez difficile.

Mad. MURER.

Raiſon de plus pour le choiſir aimable.

LE BARON.

Honnête.

Mad. MURER.

L'un n'exclut pas l'autre.

LE BARON.

Ma foi, preſque toûjours. Enfin j'ai donné ma parole à Cowerly.

Mad. MURER.

Il aura la bonté de vous la rendre.

LE BARON.

Quelle femme ! Puiſqu'il faut vous dire tout,

ma Sœur, il y a entre nous un dédit de deux mille guinées, croyez-vous qu'on ait auſſi la bonté de me les rendre?

Mad. MURER.

Vous comptiez bien ſur mon oppoſition, quand vous avez fait ce bel arrangement; il pourra vous coûter quelque choſe, mais je ne changerai rien au mien. Je ſuis veuve & riche, ma Niece eſt ſous ma conduite, elle attend tout de moi, & depuis la mort de ſa mere, le ſoin de l'établir me regarde ſeule. Voilà ce que je vous ai dit cent fois: mais vous n'entendez rien.

LE BARON.

Il eſt donc aſſez inutile que je vous écoute: *(bruſquement.)* je m'en vais. Adieu, mon Eugénie, tu m'obéiras: n'eſt-ce pas? *(Il la baiſe au front & ſort.)*

SCENE IV.

Mad. MURER, EUGENIE.

Mad. MURER.

QU'il m'amene chez Cowerly. (*Après un peu de ſilence.*) A votre tour, ma Niece, je vous examine... Je conçois que la préſence de votre pere vous gêne, dans l'ignorance où il eſt de votre mariage: mais avec moi que ſignifie cet air? J'ai tout fait pour vous: je vous ai mariée... Le plus bel établiſſement des trois Royaumes!

Votre

Votre Epoux eſt obligé de vous quitter, vous êtes chagrine, vous brûlez de le rejoindre à Londres, je vous y amene, tout cede à vos deſirs...

EUGENIE.

Cette ignorance de mon pere m'inquiete, (*triſtement.*) Madame d'un autre côté, Milord... Devions-nous le trouver abſent, lorſque nos Lettres lui ont annoncé le jour de notre arrivée!

Mad. MURER.

Il eſt à Windſord avec la Cour. Un homme de ſon rang n'eſt pas toûjours le maître de quitter...

EUGENIE.

Il a bien changé.

Mad. MURER.

Que voulez-vous dire?

EUGENIE.

Que s'il avoit eu ces torts, lorſque vous m'ordonnates de recevoir ſa main, je ne me ſerois pas miſe dans le cas de les lui reprocher aujourd'hui.

Mad. MURER.

Lorſque je vous ordonnai, Miſs? A vous entendre, on croiroit que je vous fis violence, & cependant ſans moi, victime d'un ridicule entêtement, mariée ſans dot, femme d'un veillard ombrageux, & ſur-tout confinée pour la vie au Château de Cowerly... Car rien ne peut détacher votre pere de ſon inſipide projet.

EUGENIE.

Mais ſi le Comte a ceſſé de m'aimer?

Mad. MURER.

En ſerez-vous moins Miladi Clarendon?...

Et puis quelle idée ! Un homme qui a tout ſacrifié au bonheur de vous poſſéder !

EUGENIE.

Il étoit tendre alors. *(pénétrée.)* Que de larmes il verſa lorſqu'il fallut nous ſéparer ! Je pleurois auſſi, mais je ſentois que les plus grandes peines ont leur douceur quand elles ſont partagées. Quelle différence !

Mad. MURER.

Vous oubliez donc votre nouvel état & combien l'eſpoir de la voir bien-tôt mere, rend une jeune femme plus chere à ſon mari ? Ne lui avez-vous pas écrit cette nouvelle intéreſſante ?

EUGENIE.

Son peu d'empreſſement n'en eſt que plus affligeant.

Mad. MURER.

Et moi je vous dis que vos ſoupçons l'outragent.

EUGENIE.

Avec quel plaiſir je m'avouerois coupable!

Mad. MURER.

Vous l'êtes plus que vous ne penſez, & cette triſteſſe, ces larmes, ces inquietudes . . . Croyez-vous tout cela bien raiſonnable?

EUGENIE.

Graces aux conſidérations qui tiennent notre mariage ſecret, il faut bien que je dévore mes peines. Mais auſſi, Milord, n'être pas à Londres le jour que nous y arrivons !

Mad. MURER.

Son Valet de chambre eſt ici : je vais envoyer chez lui pour vous tranquiliſer. *(Elle ſonne.)*

SCENE V.

DRINK, Mad. MURER, EUGENIE.

DRINK.

QUe veut Milady ? *(à Eugénie.)*

Mad. MURER.

Encore Milady ? On lui a défendu cent fois de vous nommer ainſi.

EUGENIE.

Dis-moi, Drink, (*avec bonté.*) quand ton Maître revient-il à Londres?

DRINK.

On l'attend à tout moment : les relais ſont ſur la route depuis le matin.

Mad. MURER.

Vous l'entendez. Rentrons ma Niéce. Vous allez voir s'il eſt arrivé. *(à Drink.)*

DRINK.

Bon, Madame, il ſeroit accouru...

SCENE VI.

DRINK, *ſeul.*

S'Il me paye pour mentir, il faut avouer que je m'en acquitte loyalement; mais ça me fait de la peine... C'eſt un ange que cette fille-là.

Quelle douceur! Elle apprivoiſeroit des tigres. Oui: il faut être pire qu'un tigre, pour avoir pu tromper une femme auſſi parfaite, & l'abandonner après. Mon Maître, oui je le répete, mon Maître, quoique moins âgé, eſt cent fois plus ſcélérat que moi.

SCENE VII.

LE COMTE DE CLARENDON, DRINK.

LE COMTE.

COurage, Mons. Drink.
(lui frappant ſur l'épaule.)

DRINK.

Qui diantre vous ſavoit-là, Milord; on vous croit à Windſor. *(étonné.)*

LE COMTE.

Vous diſiez donc que le plus ſcélérat de nous deux, ce n'eſt pas vous.

DRINK.

Ma foi Milord, puiſque vous l'avez entendu ...
(d'un ton un peu réſolu.)

LE COMTE.

Ce lieu eſt ſûr apparemment.

DRINK.

Il n'y a perſonne. La Niéce eſt chez la Tante, le bon-homme de pere eſt ſorti.

LE COMTE.

Le pere eſt avec elles! *(ſurpris.)*

DRINK.

Sans lui & ſans un vieux procès qu'on a déterré, je ne ſais où auroit-on trouvé un prétexte à ce voyage?

LE COMTE.

Surcroît d'embarras! Et elles ſont ici?

DRINK.

D'hier au ſoir.

LE COMTE.

Que dit-on de mon abſence?

DRINK.

Mademoiſelle a beaucoup pleuré.

LE COMTE.

Ah! je ſuis plus affligé qu'elle. Mais n'a-t-il rien percé du projet du mariage?

DRINK.

Oh! le diable gagne trop à vos deſſeins pour y nuire.

LE COMTE.

Je crois que le maraut s'ingere... *avec humeur.*

DRINK.

Parlons, Milord, ſans vous fâcher. Voilà une fille de condition qui croit être votre femme.

LE COMTE.

Et qui ne l'eſt pas, veux-tu dire?

DRINK.

Et qui ne peut tarder à être inſtruite que vous en épouſez une autre. Quand je penſe à ce dernier trait, après le diabolique artifice qui l'a fait tomber dans nos griffes... Un Contrat ſuppoſé, des Régîtres contrefaits, un Miniſtre de votre façon... Dieu ſait... Tous les rôles diſtribués

à chacun de nous, & joués... Quand je me rappelle la confiance de cette Tante, la piété de la Niéce pendant la ridicule cérémonie, & dans votre Chapelle encore.... Non, je crois auſſi fermement qu'il n'y auroit jamais pour vous, ni pour votre intendant qui fit le Miniſtre ni pour nous qui ſervimes de témoins....

LE COMTE, *fait un geſte furieux qui coupe la parole à Drink, & après une petite pauſe dit froidement.*

Monſieur Drink, vous êtes le plus ſot coquin que je connoiſſe. *(Il tire ſa bourſe & la lui donne.)* Vous n'êtes plus à moi: ſortez: mais ſi la moindre indiſcrétion...

DRINK.

Eſt-ce que j'ai jamais manqué à Milord?

LE COMTE.

Je déteſte les valets raiſonneurs, & je me défie ſur-tout des frippons ſcrupuleux.

DRINK.

Eh bien, je ne dirai plus un ſeul mot: uſez de moi comme il vous plaira. Mais pour la Démoiſelle, en vérité c'eſt dommage.

LE COMTE.

Vous faites l'homme de bien; à la vue de l'or, votre conſcience s'appaiſe... Je ne ſuis pas votre dupe.

DRINK.

Si vous le croyez, mon Maître, voilà la bourſe.

LE COMTE.

Cela ſuffit: *(refuſant de la prendre.)* mais qu'il ne vous arrive jamais... Approchez. Puiſqu'on ne ſait rien de ce fatal mariage...

DRINK.

Fatal ! qui vous force à le conclurre ?

LE COMTE.

Le Roi qui a parlé, mon Oncle qui preſſe, des avantages qu'on ne rencontre pas deux fois en la vie. *(à part.)* Et plus que tout la honte que j'aurois de dévoiler mon odieuſe conduite.

DRINK.

Mais comment cacher ici ? . . .

LE COMTE.

Oh ! je . . . *(rêvant.)* Quand une fois je ſerai marié... Et puis, elles ne verront perſonne... Cette maiſon, quoiqu'aſſez près de mon Hôtel, eſt dans un quartier perdu . . . Je ferai en ſorte qu'elles repartent bien-tôt. Vas toûjours m'annoncer : cette viſite préviendra les ſoupçons . . .

DRINK.

Les ſoupçons ! *(ſe retournant.)* Qui diable oſeroit ſeulement penſer ce que nous exécutons nous autres.

LE COMTE.

Il a raiſon. *(il le rappelle.)* Ecoutez, écoutez.

DRINK.

Milord ?

LE COMTE, *à lui méme en ſe promenant.*

Je crois que la tête a tourné en même-tems à tout le monde. *(à Drink.)* Ont-elles déjà reçu des lettres.

DRINK.

Pas encore.

LE COMTE, *à lui-même en ſe promenant.*

C'eſt mon intendant... Parce qu'il eſt prêt à rendre l'ame... Il me mande... Il me fait une frayeur avec ſes remords... Le malheureux ! Après m'avoir lui-même jetté dans tout cet embarras.... Je crains qu'avant de mourir il ne me joue le tour d'écrire ici la vérité. (*à Drink.*) Tu iras toi-même à la Poſte.

DRINK.

Oui, Milord.

LE COMTE.

Prends-y garde au moins. Il ne faudroit qu'une Lettre comme celle que j'en reçois... Tu connois ſon écriture.

DRINK.

J'entends. Tout ce qui viendra de là...

LE COMTE.

Fort bien. Vas m'annoncer.

Drink ſort par la porte qui monte chez Mad. Murer.

SCENE VIII.

LE COMTE DE CLARENDON *ſeul ſe promenant avec inquiétude.*

QUe je ſuis loin de l'air tranquille que j'affecte !... Elle croit être ma femme... Elle m'écrit... Sa Lettre me pourſuit... Elle eſpere qu'un fils me rendra bien-tôt notre union plus chere... Elle aime les ſouffrances de ſon nouvel

état... Miſérable ambition!... Je l'adore, & j'en épouſe une autre... Elle arrive, & l'on me marie... Mon oncle... Oh! s'il ſavoit... Peut-être... Non il me deshériteroit... (*Il ſe jette ſur un fauteuil.*) Que de peines! d'intrigues!... Si l'on calculoit bien ce qu'il en coute pour être méchant... (*Se levant bruſquement.*) Les réflexions de cet homme m'ont troublé... Comme ſi je n'avois pas aſſez du cri de ma conſcience, ſans être encore aſſailli des remords de mes valets... Ah! je ne pourrai jamais ſoutenir ſa vue. L'aſcendant de ſa vertu m'écraſe... La voici. Qu'elle eſt belle!

SCENE IX.

Mad. MURER, EUGENIE, LE COMTE DE CLARENDON.

Eugénie, en courant arrive la premiere : puis elle s'arrête tout-à-coup en rougiſſant.

LE COMTE.

UN mouvement plus naturel vous faiſoit précipiter vos pas, Eugénie. (*s'avançant vers elle, & lui prenant la main avec quelque embarras.*) Aurois-je eu le malheur de mériter?... (*à Madame Murer qui entre en la ſaluant.*) Ah? Madame, pardon: vous me voyez confus de m'être laiſſé prévenir.

Mad. MURER.

Vous vous moquez! Milord. Eſt-ce dans une maiſon à vous qu'il convient de faire des façons?

LE COMTE, *prenant la main d'Eugénie.*

Que j'ai ſouffert, ma chere Eugénie de la dure néceſſité de m'éloigner au moment de votre arrivée. J'aurois déſobéi à mon Oncle, au Roi même, ſi l'intérêt de notre union...

EUGENIE.

Ah! Milord! (*ſoupirant.*)

Mad. MURER.

Elle s'afflige.

COMTE.

Eh de quoi? (*vivement.*) vous m'effrayez! Parlez, je vous prie.

EUGENIE.

Rappellez-vous, Milord, l'extrême répugnance que j'eus à recevoir votre main à l'inſçu de nos parens.

LE COMTE.

J'en ai trop ſoupiré pour l'oublier jamais.

EUGENIE.

Votre préſence me ſoutenoit contre mes réflexions; mais bien-tôt des ſouvenirs cruels m'aſſaillirent en foule... Les derniers conſeils d'une mere mourante... La faute que je commettois contre mon pere abſent... L'air de myſtere qui accompagna l'auguſte cérémonie dans votre Château...

Mad. MURER.

N'étoit-il pas indiſpenſable?

EUGENIE.

Votre départ, néceſſaire pour vous, mais douloureux pour moi... [*baiſſant la voix.*] Mon état...

LE COMTE.

Votre état, Eugénie! [*lui baiſe la main.*] Ce qui met le ſceau à mon bonheur peut-il vous affliger! [*à part.*] Infortunée!

EUGENIE.

Ah qu'il me ſeroit cher! s'il ne m'expoſoit pas... (*tendrement.*)

LE COMTE.

Je me croirai bien malheureux, ſi ma préſence n'a pas la force de diſſiper ces nuages, Mais qu'exigez-vous de moi? Ordonnez.

EUGENIE.

Puiſqu'il m'eſt permis de demander, je deſire que vous employez auprès de mon pere cet art de perſuader, ah! que vous poſſédez ſi parfaitement.

LE COMTE.

Ma chere Eugénie!

EUGENIE.

Je ſouhaiterois que nous nous occupaſſions tous à le tirer d'une ignorance qui ne peut durer plus long-tems ſans crime & ſans danger pour moi.

Mad. MURER.

Le Comte ſeul peut décider la queſtion.

LE COMTE.

Je ſuivrai vos volontés en tout. [*avec timidité.*] Mais à Londres?... Si près de mon oncle?..., S'expoſer... Cette colere ſi redoutable de votre

pere... Je penſois que l'on pourroit remettre cet aveu délicat à notre retour au pays de Galles.

EUGENIE.

Où vous viendrez? (*vivement.*)

LE COMTE.

J'eſperois vous y rejoindre avant peu.

EUGENIE.

Que ne l'écriviez-vous; [*tendrement.*] un ſeul mot de ce deſſein nous eût empêche de venir à Londres.

LE COMTE.

Quand vous n'auriez pas ſuivi d'auſſi près la nouvelle que j'ai reçue de votre réſolution, je me ſerois bien gardé d'y rien changer. Mon empreſſement égaloit le vôtre. [*d'un ton très-affectueux.*] Aurois-je voulu ſuſpendre un voyage qui a mille attraits pour moi?

Mad. MURER.

Il eſt charmant!

EUGENIE.

Je n'ai plus qu'une plainte à faire: (*baiſſant les yeux.*) me la pardonnerez-vous Milord?

LE COMTE.

Ne me cachez rien, je vous en conjure.

EUGENIE.

Un Cœur ſenſible s'inquiete de tout. (*avec embarras.*) Il m'a ſemblé voir dans vos lettres, une eſpece d'affectation à éviter de m'honorer du nom de votre femme. J'ai craint...

LE COMTE.

Ainſi donc on me réduit à juſtifier ma délicateſſe même. (*un peu décontenancé.*) Vos ſoupçons

m'y contraignent; je le ferai. (*Prenant un ton plus raſſuré.*) Tant que je fus votre amant, Eugénie, je brûlai d'acquérir le titre précieux d'époux; marié, j'ai cru devoir en oublier les droits, & ne jamais faire parler que ceux de l'amour. Mon but, en vous épouſant, fut d'unir la douce ſécurité des plaiſirs honnêtes, aux charmes d'une paſſion vive & toûjours nouvelle. Je diſois: quel lien que celui qui nous fait un devoir du bonheur!... Vous pleurez, Eugénie!

EUGENIE.

Ah! laiſſe les couler... La douceur de celles-ci efface l'amertume des autres. Ah mon cher époux! la joie a donc auſſi ſes larmes.
(*lui tendant les bras, & le regardant avec paſſion.*)

LE COMTE.

Eugénie?... (*troublé.*) Dans quel trouble elle me jette! (*à part.*)

Mad. MURER.

Eh bien, ma Niéce?

EUGENIE.

Je n'en croirai plus mon cœur; (*avec joie.*) il fut trop timide.

LE BARON.

Pas un ſcheling avec. (*dehors ſans être apperçu.*)

Mad. MURER.

Reconnoiſſez mon frere au bruit qu'il fait en rentrant.

LE COMTE.

Il faut avoir une ame féroce pour reſiſter à tant de charmes. (*à part.*)

SCENE X.

LE BARON HARTLEY, LE COMTE DE CLARENDON, Mad. MURER, EUGENIE.

LE BARON.

RENvoyez-le, vous dis-je (*il crie dehors en entrant.*) L'indigne ſéjour! (*à lui-même en avançant.*) la ſotte ville! & ſur-tout l'impertinent uſage d'aller voir des gens qu'on ſait abſens?

Mad. MURER.

Toûjours emporté!

LE BARON.

Eh bien, ma ſœur, ce n'eſt pas vous que cela regarde.

Mad. MURER.

Je le crois, Monſieur; mais que doit penſer de vous Milord Clarendon?

LE BARON.

Ah! pardon, Milord. (*ſaluant.*)

Mad. MURER.

Il vient ici vous offrir ſes bons offices auprès de vos Juges...

LE BARON.

Excuſez: l'on vous dira que j'ai paſſé à votr Hôtel. (*au Comte.*)

LE COMTE.

Je ſuis fâché, Monſieur...

LE BARON.

Bon jour, mon Eugénie.

(*ſe tournant vers la fille.*)

LE COMTE.

La joie a donc auſſi ſes larmes! (*à lui-même, ſe rappellant la derniere phraſe d'Eugénie.*)

LE BARON.

Comment la trouvez-vous, Milord? (*au Comte.*) Mais vous, vous connoiſſiez déjà ſon frere & elle, voilà tout ce qui me reſte... Elle étoit gaie autrefois: les filles deviennent précieuſes en grandiſſant. Ah! quand elle ſera mariée!... A propos de mariage, j'allois oublier de vous faire un compliment...

LE COMTE.

A moi Monſieur? (*l'interrompant.*) je n'en veux recevoir que ſur le bonheur que j'ai à ce moment de préſenter mes reſpects à ces Dames.

LE BARON.

Eh! non, non: c'eſt ſur votre mariage.

Mad. MURER.

Son Mariage! (*vivement.*)

EUGENIE.

Ah Ciel! (*à part avec frayeur.*)

LE COMTE.

Vous voulez rire. (*d'un air contraint.*)

LE BARON.

Ma foi je ne l'ai pas deviné. Votre Suiſſe a dit que vous étiez à la Cour pour un mariage...

LE COMTE.

Ah, ah?... Oui, n'eſt... c'eſt un de mes parens. (*l'interrompant.*) Vous ſavez que, pour peu

qu'on tienne à quel qu'un, on va pour la ſignature...

LE BARON.

Non: il dit que cela vous regarde.

LE COMTE.

Diſcours de valets... (*embarraſſé.*) Il eſt bien vrai que mon oncle, ayant eu deſſein de m'établir, m'a propoſé depuis peu une fille de qualité fort riche; (*regardant Eugénie.*) mais je lui ai montré tant de répugnance pour un engagement, qu'il a eu la bonté de ne pas inſiſter. Cela s'eſt ſu, & peut-être trop répandu. Voilà l'origine d'un bruit qui n'a & n'aura jamais de fondement réel.

LE BARON.

Pardon, au moins, je ne l'ai pas dit pour vous fâcher. Un joli homme comme vous, couru des belles...

Mad. MURER.

Mon frere va s'égayer. Trouvez bon, Meſſieurs, que nous nous retirions.

LE COMTE.

Ce ſera moi, ſi vous le voulez bien. (*ſaluant.*) J'ai quelques affaires preſſées... Je vous demande la permiſſion, Meſdames, de vous voir le plus ſouvent...

Mad. MURER.

Jamais auſſi ſouvent que nous le deſirons, Milord. (*Le Comte ſort, le Baron l'accompagne: ils ſe font des politeſſes.*)

SCENE XI.

Mad. MURER, EUGENIE.

Mad. MURER.

AVec quelle adreſſe & quelle honnêteté pour vous il vient de s'expliquer!

EUGENIE.

Grondez donc votre folle de Niéce... (*honteuſe d'un petit mouvement de frayeur, ſe jette dans les bras de ſa Tante.*) A un certain mot de mon pere, n'ai-je pas éprouvé un ſerrement de cœur affreux!... Il m'avoit caché ces bruits dans la crainte de m'affliger... Comme il m'a regardée en répondant!... Ah! ma Tante que je l'aime!

Mad. MURER.

Ma Niéce, (*l'embraſſe.*) vous êtes la plus heureuſe des femmes. (*Elles vont chez le Baron par la porte d'entrée.*)

* * * * * *
* * * * *
* * * *
* * *
* *
*

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DRINK *ſeul, un paquet de Lettres à la main. Il ſe retourne en entrant, & crie au Facteur qui s'en va.*

A Moi ſeul, entendez vous? *(Il avance dans le ſalon.)* Un homme averti en vaut deux, dit-on. Voyons ce que le Facteur vient de me remettre. Il faut ſervir un Maître qui roſſe auſſi fort qu'il récompenſe bien. *(Il lit une adreſſe.)* Hem, m, m, à Monſieur, Monſieur le Baron Hartley. Voilà pour le pere. Quelque ſanglier forcé, quelque chien éreinté, &c. &c. *(Il en lit une autre.)* Hem, m, m... Armée d'Irlande: c'eſt du fils. Ceci doit encore paſſer; l'ordonnance ne porte pas d'arrêter les paquebots. *(Il en regarde une troiſieme.)* Hem, m, m, Lancaſtre! voici qui paroît ſuſpect. *(Il lit.)* A Madame Murer, près du Parc. S. James... Pour la tante... c'eſt l'écriture de M. Williams, notre Marieur, l'Intendant de Milord... main baiſſe ſur celle-ci. Peſte. La jeune perſonne eût appris... A propos il ſe meurt, dit mon Maître. Voyons un peu ce qu'il écrit: puiſque je ne dois pas la remettre, je puis bien la lire. Il n'y a pas plus de mal à l'un qu'à l'autre, &

l'on apprend quelquefois... [*Il héſite un peu, & enfin rompant le cachet; il lit.*] „ Madame, je „ touche au moment terrible, où je vais rendre „ compte de toutes les actions de ma vie. „ (*Il parle.*) Un intendant!... le compte ſera long. (*Il lit.*) „ Les remords me preſſent, & je veux „ réparer autant qu'il eſt en moi, par cet avis „ tardif, le crime dont je me ſuis rendu coupa- „ ble, en portant le jeune Lord, Comte de Cla- „ rendon, à tromper votre malheureuſe niéce „ par un mariage ſimulé. „ (*Il parle.*) Mon Maître s'étoit douté de cette Lettre: c'eſt un vrai Démon pour les précautions.

SCENE II.

LE COMTE DE CLARENDON, DRINK.

LE COMTE.

EST-ce toi, Drink?

(*arrivant par le jardin, avec précaution.*)

DRINK.

Milord?

LE COMTE.

Un mot, & je m'enfuis.

DRINK.

Je vous écoute.

LE COMTE.

J'ayois oublié... J'étois ſi troublé en ſortant... Mon mariage qui ſe fait demain eſt dans la bou-

che de tout le monde: on ne parle d'autre choſe... Il faut empêcher qu'aucune viſite, aujourd'hui ſur-tout, ne vienne ici ſouffler le vent de la diſcorde.

DRINK.

Elles ne connoiſſent perſonne à Londres.

LE COMTE.

Je ſçais que le pere eſt fort l'ami d'un certain Capitaine Cowerly, qui ne manque jamais le lever de mon oncle: brave homme; mais dont le défaut eſt d'apprendre le ſoir à toute la Ville les ſecrets qu'on lui a dit à l'oreille le matin dans les maiſons.

DRINK.

Quelle figure eſt-ce?

LE COMTE.

Tu ne connois que lui. Du tems de la petite, il a ſoupé dix fois dans ce ſallon.

DRINK.

Quoi! ce bavard qui vous a brouillé depuis avec Laure; en lui rapportant que Lady Alton avoit paſſé un jour entier ici?

LE COMTE.

Où diable vas-tu chercher Lady Alton?

DRINK.

Ah, vraiment non! c'eſt plus nouveau que cela. C'étoit donc une des deux Aufalſen? Ma foi je confonds les époques, il en eſt tant venu.

LE COMTE.

Eh, non. C'eſt celui qui a marié cette fille ſoi-diſant d'honneur de la Reine, à ce benet d'Hartlington, quand je la quittai.

DRINK.

Ah! j'y ſuis, j'y ſuis.

LE COMTE.

S'il ſe préſentoit . . .

DRINK.

Laiſſez-moi faire. Il en ſera de lui comme du Facteur, dont j'ai fort à propos barré le chemin.

LE COMTE.

Je te l'avois recommandé.

DRINK.

C'eſt ce que je diſois, mon Maître n'oublie rien.

LE COMTE.

Eh bien?

DRINK.

J'ai détourné une furieuſe Lettre de ce Williams pour la tante. (*s'approchant d'un air de confiance.*)

LE COMTE.

Paix. C'eſt Eugénie. (*lui coupant la parole.*)

SCENE III.

EUGENIE, LE COMTE DE CLARENDON, DRINK.

EUGENIE.

AH, Milord! (*faiſant un cri de ſurpriſe.*)

LE COMTE.

Je ne puis l'éviter. Laiſſe-nous. (*à Drink.*)

SCENE IV.

EUGENIE, LE COMTE DE CLARENDON.

EUGENIE.

APprenez la plus agréable nouvelle . . .
(avec joie.)

LE COMTE.

Si elle intéreſſe mon Eugénie . . .

EUGENIE.

Mon pere eſt enchanté de vous. Ah, j'en étois bien sûre! Il faiſoit votre éloge à l'inſtant. Je me ſerois miſe de bon cœur à ſes pieds pour le remercier. Il me rendoit fiére de mon époux. Je me ſuis ſentie prête à lui tout avouer.

LE COMTE.

Vous me faites trembler! (*ému.*) expoſer tout ce que j'aime au bruſque effet de ſon reſſentiment?

EUGENIE.

Je ſais qu'il eſt violent; (*vivement.*) mais il eſt mon pere. Il eſt juſte, il eſt bon. Venez Milord, que notre profond reſpect le déſarme. Entrons, ce moment ſera le plus heureux . . .

LE COMTE.

Eugénie! quoi, vous voulez! . . . (*embarraſſé*) quoi, ſans nulle précaution? . . .

EUGENIE.

Si jamais je te fus chere; (*avec beaucoup de feu.*) c'eſt aujourd'hui qu'il faut me le prouver.

Donne-moi cette marque de ton amour. Viens, depuis trop-long-tems les ſoupçons odieux outragent ta femme; les regards méchans la pourſuivent. Fais ceſſer un ſi pénible état, déchire le voile qui l'expoſe à rougir. Tombons aux genoux de mon pere. Viens, il ne nous réſiſtera pas.

LE COMTE.

Quel embarras! *(à part.)* ſouffrez au moins que je le revoie encore avant pour affermir ſes bonnes diſpoſitions. *(à Eugénie.)*

EUGENIE.

Non: (*lui prenant la main.*) elles peuvent changer. La premiere impreſſion eſt pour toi. Non je ne te quitterai plus.

SCENE V.

Mad. MURER, EUGENIE, LE COMTE DE CLARENDON.

LE COMTE.

AH, Madame! (*appercevant Mad. Murer.*) venez m'aider à lui faire entendre raiſon.

Mad. MURER.

Le Comte ici! J'aurois dû m'en douter à l'empreſſement dont elle eſt ſortie. Mais de quoi s'agit-il?

LE COMTE.

Sur quelques mots en ma faveur échappés à ſon pere, ſa belle ame s'eſt échauffée. Elle veut,

elle exige que nous lui faſſions à l'inſtant un aveu de notre union.

Mad. MURER.

Ah, Milord, gardez-vous en bien! Mon avis au contraire eſt que vous vous retiriez promptement. S'il s'éveilloit & vous trouvoit ici, ce prompt retour lui feroit ſoupçonner ...

LE COMTE.

Tout ſeroit perdu! (*cachant ſa joie ſous un air empreſſé.*) Je m'arrache d'auprès d'elle avec moins de chagrin, puiſque c'eſt à ſa ſûreté que je fais ce ſacrifice. [*Il ſort.*]

SCENE VI.

Mad. MURER, EUGENIE.

EUGENIE.

IL s'en va. (*douloureuſement le regardant s'en aller, & après un peu de ſilence.*)

Mad. MURER.

Mais vous avez tout-à-coup perdu l'eſprit?

EUGENIE.

Etre réduite à compoſer avec ſon devoir; n'oſer regarder ſon pere: voilà ma vie. Je ſuis confuſe en ſa préſence; ſa bonté me peſe, ſa confiance me fait rougir; & ſes careſſes m'humilient. Il eſt ſi accablant de recevoir des éloges, & de ſentir qu'on ne les mérite pas.

Mad. MURER.

Mais à Londres où le Comte à tant de ménagement à garder . . . d'ailleurs votre état ne rend pas encore cet aveu indiſpenſable.

EUGENIE.

N'eſt-il pas plus aiſé de prévenir un mal, que d'en arrêter les progrès? Le tems fuit, l'occaſion échappe, les convenances diminuent; l'embarras de parler augmente, & le malheur arrive.

Mad. MURER.

Votre époux eſt trop délicat pour vous expoſer . . .

EUGENIE.

N'avez-vous pas trouvé, comme moi, un peu d'apprêt dans ſon air, des recherches dans ſon langage? [*vivement.*] cela me frappe à-préſent que j'y réflechis. Cette touchante ſimplicité qu'il avoit à la campagne étoit bien préférable.

Mad. MURER.

Dès qu'il s'éloigne, l'imagination travaille.

S C E N E VII.

Mad. MURER, EUGENIE, DRINK.

Mad. MURER.

QU'eſt-ce que c'eſt?

[*à Drink qui tient un paquet.*]

DRINK.

Des Lettres que le Facteur vient d'apporter.

Mad. MURER.

D'Irlande : [*parcourant les adreſſes.*] vôici des nouvelles.

(*Drink range le ſallon, & écoute la converſation.*)

EUGENIE.

De mon frere ? (*avec vivacité.*)

Mad. MURER.

Non c'eſt une Lettre de ſon couſin, qui ſert dans le même Corps. (*Elle lit tout bas.*)

EUGENIE.

Point de lettres de Sir Charles ? il eſt bien étonnant ! . . .

Mad. MURER.

Laiſſez cela. [*à Drink qui ouvre une malle.*] Betſy ſerrera nos habits. (*Drink ſort.*)

SCENE VIII.

Mme. MURER, EUGENIE.

EUGENIE.

SOn ſilence me ſurprend & m'afflige.

(*pendant que Madame Murer lit bas.*)

Mad. MURER.

S'il vous afflige, [*d'un air compoſé.*] Miſs, la Lettre de Sir Henri ne me paroît pas propre à vous conſoler. Votre frere n'a pas reçu nos dernieres : c'eſt un terrible état que le métier de la guerre !

EUGENIE.

Mon frere eſt mort. (*troublée.*)

Mad. MURER.

Ai-je dit un mot de cela?

EUGENIE.

Je n'ai pas une goutte de ſang.

Mme. MURER.

Puiſque votre effroi va au-devant de mes précautions, liſez vous-même.

EUGENIE, (*lit en tremblant.*)

„ Mon couſin griévement inſulté par ſon Colon-
„ nel, l'a forcé de ſe battre & l'a déſarmé. Son
„ ennemi vient de le dénoncer; ce qui a obligé
„ Sir Charles à prendre ſecretement la route de
„ Londres. Mais le Colonnel le ſuit pour l'ac-
„ cuſer chez le Miniſtre „. Ah, mon frere!

SCENE IX.

LE BARON HARTLEY, Mme. MURER, EUGENIE.

LE BARON.

EH bien, parce que je m'endors un moment en jaſant avec vous...

EUGENIE.

Mon frere s'eſt battu. (*troublée.*)

LE BARON.

D'où ſavez-vous cela?

EUGENIE.

C'eſt-ce que mande Sir Henri.

Mad. MURER.

Et il a déſarmé ſon homme, ſi ce n'étoit pas ſon Colonel. (*avec importance.*)

LE BARON.

Son Colonel tout comme un autre.

EUGENIE.

Mon pere, ma tante, occupons-nous tous des moyens de le ſauver.

Mad. MURER.

Où le prendre?

EUGENIE.

Mon couſin dit qu'il eſt à Londres.

Mad. MURER.

Mais il ne ſçait pas que nous y ſommes.

EUGENIE.

Milord Clarendon ne pourroit-il pas? (*baiſſant les yeux.*)

Mad. MURER.

Le cher Lord? [*d'un air dédaigneux.*] Ah; oui. Si Monſieur lui fait la grace d'accepter ſes ſervices.

LE BARON.

Ma foi, ce ſeroit ma derniere reſſource. [*lui rendant ſon air.*] Donnez-moi la lettre, Eugénie. [*il lit bas.*] Diable? (*il lit tout haut.*) " Quand " il ne réuſſiroit pas à la perdre, avertiſſez Sir " Charles d'être toûjours ſur ſes gardes, le Co- " lonel a la réputation de ſe défaire des gens par " toutes ſortes de voyes " . . . Bon cela ne peut pas être un Officier . . .

Mad. MURER.

Cet événement me ramene à ce que je vous diſois tantôt, Monſieur; ſi au lieu de deſtiner votre fille à un vieux Militaire ſans fortune, vous trouviez bon que l'on eût pour elle des vues plus relevée. Les protections aujourd'hui...

LE BARON.

Nous y voilà encore. Ma ſœur, une bonne fois pour toutes, afin de n'y jamais revenir. Vous aimez les Lords, les gens du haut parage, & moi je les déteſte. Ma fille m'eſt trop chere pour la ſacrifier à votre vanité, & la rendre malheureuſe.

Mad. MURER.

Et pourquoi malheureuſe?

LE BARON.

Eſt-ce que je ne connois pas vos petits grands Seigneurs? Voyez les dans les unions mêmes les plus égales pour la fortune. Une fille eſt mariée aujourd'hui, trahie demain, abandonnée dans quatre jours; l'infidélité, l'oubli, la galanterie ouverte, les excès les plus condamnables ne ſont qu'un jeu pour eux. Bientôt le déſordre de la conduite entraîne celui des affaires; les fortunes ſe diſſipent, les terres s'engagent, ſe vendent; encore la perte des biens eſt-elle ſouvent le moindre des maux qu'ils font partager à leurs malheureuſes compagnes.

Mad. MURER.

Mais quel rapport ce tableau, faux ou vrai, a-t-il à l'objet que nous traitons? Vous faites le procès à la jeuneſſe, & nullement à la qualité;

c'eſt dans cet état au contraire que les hommes ont le plus de reſſources. S'ils ſe ſont dérangés, un jour ils deviennent ſages, & alors les graces de la Cour . . .

LE BARON.

Arrivent tout à point pour réparer leurs ſottiſes ; n'eſt-ce pas ? peut-on ſolliciter des récompenſes, quand on n'a rien fait pour ſon pays ? Et quand le principe des demandes eſt auſſi honteux, n'eſt-il pas abſurde de faire fond d'avance ſur des graces qui peuvent être mille fois mieux appliquées ? mais je veux encore que ſon importunité les arrache, eh bien, je lui préférerai toûjours un brave Officier qui les aura méritées ſans les obtenir ; & cet homme, eſt Cowerly. S'il ne tient rien des faveurs de la Cour, il a l'eſtime de toute l'armée ; l'un vaut bien l'autre, je crois.

Mad. MURER.

Mais, Monſieur . . .

LE BARON.

Mais, Madame, *(impatient,)* ſi vous êtes épriſe à ce point de vos Lords, que n'en épouſez-vous quelqu'un vous-même ?

Mad. MURER.

Vous mériteriez que je le fiſſe, & que je tranſportaſſe tous mes biens dans une famille étrangere. *(fiérement.)*

LE BARON.

A votre aiſe, ma ſœur. *(la ſaluant.)* Pour mes enfans moins de fortune, moins d'extravagance, moins d'occaſions de ſottiſes.

EUGENIE.

Toûjours en querelle, que je ſuis malheureuſe! (*à part.*)

SCENE X.

ROBERT, LE BARON HARTLEY, Mad. MURER, EUGENIE.

ROBERT.

LE Capitaine Cowerly demande à vous voir.

LE BARON.

Il ne pouvoit arriver plus à propos. Qu'il entre.

SCENE XI.

LE BARON HARTLEY, Mad. MURER, EUGENIE, Mad. MURER.

UN moment, s'il vous plait, que nous ſoyions parties. Je vous l'ai dit, c'eſt un homme que je ne puis ſouffrir.

LE BARON.

Mais quelle politeſſe avez-vous donc vous autres? Un de nos amis communs, & qui va nous appartenir.

SCENE XII.

LE CAPITAINE COWERLY, LE BARON HARTLEY, Mad. MURER, EUGENIE.

LE CAPITAINE.

BOn jour, mon très-cher. (*d'un ton bruyant.*)

LE BARON.

Bon jour, Capitaine, nous jouons aux barres.

LE CAPITAINE.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé ce billet que vous y avez laiſſé. Mais en honneur, je m'en retournois ſans vous voir.

LE BARON.

Et pourquoi?

LE CAPITAINE.

Un de vos gens; le plus obſtiné valet, (*je ne ſçai où je l'ai vu.*) prétendoit qu'il n'y avoit perſonne au logis.

LE BARON.

Je n'ai point donné d'ordre... Ma ſœur.

Mad. MURER.

Ni moi. A peine arrivés, nous n'attendions aucune viſite. (*ſéchement.*)

LE CAPITAINE.

En ce cas, Baron, j'aurois doublement à me féliciter d'avoir forcé la porte? ſi je puis vous être utile, & ſi ces Dames veulent bien agréer mes hommages.

LE BARON.

LE BARON.

Capitaine, c'eſt ma ſœur; & voici bientôt la tienne. (*montrant ſa fille.*)

LE CAPITAINE.

J'envie, Mademoiſelle, [*à Eugénie.*] le ſort de mon frere; en vous voyant, on n'eſt plus étonné des précautions qu'il a priſes pour aſſurer ſon bonheur.

Mad. MURER.

Comme dit fort bien, Monſieur; [*d'un air diſtrait.*] les précautions ſont toûjours utiles en affaires: chacun prend les ſiennes.

LE CAPITAINE.

Mais où eſt-il donc? (*cherchant des yeux.*)

LE BARON.

Qui?

LE CAPITAINE.

Votre fils.

LE BARON.

Mon fils? Qui le ſait?

Mad. MURER.

A quoi tend cette queſtion, Monſieur?

LE CAPITAINE.

N'eſt-ce pas ſon affaire qui vous attire tous à Londres?

LE BARON.

Pas un mot de cela: un maudit procès dont je ne ſais autre choſe ſinon que j'ai raiſon... Mais connoitrois-tu déjà l'aventure de mon fils?

LE CAPITAINE.

C'eſt une miſere, une vétille; moins que rien.

LE BARON.

Sans doute : il n'y a que la ſubordination...

Mad. MURER.

J'admire comment Monſieur a le don de tout deviner. (*ſéchement.*) nous en recevons la premiere nouvelle à l'inſtant

LE CAPITAINE.

Moi je l'ai vu, Madame.

EUGENIE.

Mon frere ?

LE CAPITAINE.

Oui, Mademoiſelle.

LE BARON.

Où ? Quand ? Comment ?

LE CAPITAINE.

Au Parc, avant-hier ſur la brune. Sir Charles eſt ici ſecrétement depuis cinq jours ; il ne ſort que le ſoir, parce qu'il s'eſt battu contre ſon Colonel : il ſe fait appeller le Chevalier Campley. N'eſt-ce pas cela ?

Mad. MURER.

Nous n'en ſavons pas tant.

EUGENIE.

Où pourrons-nous le trouver, Monſieur !

LE BARON.

En quel lieu loge-t-il ?

LE CAPITAINE.

Ma foi, je n'en ſais rien : mais je lui ai fait promettre de me venir voir. J'arrangerai ſon affaire : j'ai quelque crédit, comme vous ſavez.

Mad. MURER.

La ſeule choſe dont nous ayons beſoin, (*dédai-*

gneuſement.) eſt juſtement celle que Monſieur ignore.

LE CAPITAINE.

Mais Madame, je n'ai pas pu le prendre à la gorge pour lui faire déclarer ſa demeure; & en liſant tout-à-l'heure le billet du Baron, je croyois de bonne foi le rencontrer ici.

Mad. MURER.

Cela eſt d'autant plus malheureux, que dans le beſoin où il eſt d'un protecteur, nous en avons un qui peut beaucoup auprès du Miniſtre.

LE CAPITAINE.

Oh! ce pays-cy eſt tout plein de gens qui font profeſſion de pouvoir plus qu'ils ne peuvent réellement. Quel eſt-il? Je vous dirai bientôt...

Mad. MURER.

Ce n'eſt que le Comte de Clarendon.

(*dédaigneuſement.*)

LE CAPITAINE.

Le neveu du Milord Duc?

Mad. MURER.

Pas davantage.

LE CAPITAINE.

Je le crois. Son oncle l'idolâtre: il eſt fort de mes amis. Je me charge, ſi vous voulez...

Mad. MURER.

Il me fait auſſi l'honneur d'être un peu des miens. (*d'un air vain.*)

LE BARON.

C'eſt lui qui nous loge.

LE CAPITAINE.

Vous avez raiſon. Je regardois en entrant...

Mais ce valet a détourné mon attention... Eh! parbleu c'eſt un homme à lui. Je diſois bien... Je redonnois tout ceci. Nous avons fait quelquefois de jolis ſoupers dans ce Sallon: c'eſt comme il l'appelle à la françoiſe, ſa petite maiſon.

Mad. MURER.

Petite maiſon, Monſieur? (*fiérement.*)

LE BARON.

Eh petite ou grande! faut-il diſputer ſur un mot? Il ſuffit qu'il nous la prête... Il étoit ici, il n'y a pas une heure.

LE CAPITAINE.

Aujourd'hui? Je l'aurois parié à Windſor.

LE BARON.

Il en arrivoit.

LE CAPITAINE.

C'eſt ma foi vrai. J'oubliois que le mariage ſe fait à Londres.

Mad. MURER, & EUGENIE.

Le mariage. (*en même-tems.*)

LE CAPITAINE.

Oui, demain. Mais vous m'étonnez: il n'eſt pas poſſible que vous l'ignoriez, ſi vous l'avez vu réellement aujourd'hui.

LE BARON.

Je le ſavois bien moi.

Mad. MURER.

Hum... C'eſt comme la petite maiſon. (*dédaigneuſement.*) Que voulez-vous dire? Quel mariage?

LE CAPITAINE.

Le plus grand mariage d'Angleterre: la fille

du Comte de Wincheſter: un gouvernement que le Roi donne au jeune Lord en préſent de nôces. Mais c'eſt une choſe publique & que tout Londres ſait.

EUGENIE.

Dieux! Où me cacher? (*à part.*)

Mad. MURER.

Je vais gager qu'il n'y a pas un mot de vrai à tout cela.

LE CAPITAINE.

Quoi! ſérieuſement? Dès que Madame nie les faits, je n'ai plus rien à dire.

LE BARON.

Il eſt vrai, Capitaine, qu'il s'en eſt beaucoup défendu tantôt.

LE CAPITAINE.

Mais moi qui paſſe ma vie avec ſon oncle; moi qu'on a conſulté ſur tout; ce ſera comme il vous plaira, au reſte. Ainſi donc les livrées faites, les caroſſes & les diamans achetés, l'hôtel meublé, les articles ſignés ſont autant de chimeres?

EUGENIE.

Ah malheureuſe! (*à part.*)

LE BARON.

Mais, ma ſœur, cela me paroît aſſez poſitif: qu'avez-vous à répondre?

Mad. MURER.

Que Monſieur a rêvé tout ce qu'il dit. Parce que je ſais de très-bonne part, moi, que le Comte a d'autres engagemens.

LE CAPITAINE.

Ah? oui. Quelque illuſtre infortunée dont il

aura ajouté la conquête à la liſte nombreuſe de ſes bonnes fortunes. Nous connoiſſons l'homme. Je me ſouviens effectivement d'avoir entendu dire qu'un goût provincial l'avoit tenu quelque tems éloigné de la Capitale.

Mad. MURER.

Un goût provincial! (*dédaigneuſement.*)

LE BARON.

Quelque jeune innocente à qui il aura fait faire des découvertes, & dont il s'eſt amuſé apparemment? (*riant.*)

LE CAPITAINE.

Voilà tout.

LE BARON.

C'eſt bon! c'eſt bon. (*d'un air content.*) Je ne ſuis pas fâché que de tems en tems une pauvre abandonnée ſerve d'exemple aux autres, & tienne un peu ces Demoiſelles en reſpect devant les ſuites de leurs petites paſſions. Et les pere & mere, moi, c'eſt cela qui me réjouit.

EUGENIE.

Je ne puis plus ſoutenir le ſupplice où je ſuis. (*à part.*)

LE CAPITAINE.

Mademoiſelle me paroît incommodée.

LE BARON.

Ma fille?... qu'as-tu donc, ma chere enfant.

EUGENIE.

Je ne me ſens pas bien, mon pere. (*tremblant.*)

Mad. MURER.

Je vous l'avois dit auſſi, ma chere niéce; nous devions nous retirer. Venez, laiſſons ces Meſſieurs ſe raconter leurs merveilleuſes anecdotes.

SCENE XIII.

LE BARON HARTLEY, LE CAPITAINE COWERLY.

LE BARON.

PArdon, Capitaine.

LE CAPITAINE.

Adieu, Baron, je prends bien de la part...
(*lui prenant la main.*)

LE BARON.

Ah ça, mon fils, je te prie: comment dis-tu qu'il ſe fait appeller? (*le ramenant.*)

LE CAPITAINE.

Le Chevalier Campley.

LE BARON.

Campley? Si je n'écris pas ce nom-là, je ne m'en ſouviendrai jamais. C'eſt que j'ai là une lettre qui menace d'aſſaſſins... Il ne va que la nuit... ſeul... Tout cela eſt inquiétant.

LE CAPITAINE.

J'irai demain au ſoir au Parc, & ſi je le trouve, je lui ſers moi-même d'eſcorte juſqu'ici.

LE BARON.

A merveille.

(Ils ſortent par la porte du veſtibule.)

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BETSY, DRINK, ROBERT.

DRINK.

ET moi, je te prie de te mêler de tes affaires. (*à Robert en diſputant.*) Quand je refuſe la porte à quelqu'un, es-tu fait pour l'anoncer?

ROBERT.

Mais c'eſt que vous ignorez que le Capitaine Cowerly eſt l'intime ami de Monſieur.

DRINK.

L'intime ami du diable. (*plus haut en colere.*) Eſt-ce à toi d'entrer dans les raiſons? Es-tu valet de chambre ici?

BETSY.

Chut ... Parlez plus bas. (*à genoux ſe retourne.*) Ma maîtreſſe eſt chez elle; elle eſt incommodée. (*Elle prend des robes ſous ſon bras, & va pour entrer chez Eugénie.*)

DRINK.

Miſs, Miſs, (*courant après*) n'avez-vous plus rien à prendre dans les malles? (*Il veut l'embraſſer*)

BETSY.

Ah, ſans doute... (*s'éſquivant.*) Non, vous pouvez les emporter. (*elle entre chez Eugénie.*)

SCENE II.

DRINK, ROBERT.

DRINK.

QUe cela t'arrive encore.

(revient prendre la malle.)

ROBERT.

Voilà bien du bruit pour rien.

(Ils enlevent une malle & ſortent.)

SCENE III.

EUGENIE, BETSY.

EUgénie ſort de chez elle, marche lentement comme quelqu'un enſeveli dans une réverie profonde. Betſy qui la ſuit, lui donne un fauteuil; elle s'aſſied en portant ſon mouchoir à ſes yeux ſans parler. Betſy la conſidere quelque tems, fait le geſte de la compaſſion, ſoupire, prend d'autres hardes & rentre dans la chambre de ſa Maîtreſſe.

SCENE IV.

EUGENIE, *aſſiſe, d'un ton bien douloureux.*

J'Ai beau rêver, je ne puis percer l'obſcurité qui m'environne. Quand je cherche à me raſſurer, tout m'accable... Perſonne dans le ſein de qui répandre ma douleur... [*Les valets viennent chercher la deuxieme malle, Eugénie reſte en ſilence tant qu'ils ſont dans le Sallon.*] Des valets à qui je n'ai plus même le droit de commander. Une ſeule démarche haſardée m'a miſe à la merci de tout le monde... Oh ma mere! c'eſt bien aujourd'hui que je dois vous pleurer! [*Elle ſe leve vivement.*] C'eſt trop ſouffrir... Quand cet aveu me rendroit la plus malheureuſe des femmes, je dirai tout à mon pere. L'état le plus funeſte eſt moins pénible que mon agitation... Mais les craintes de ma tante... ſes défenſes... Tout aujourd'hui doit céder au reſpect filial. Ah malheureuſe! c'étoit alors qu'il falloit penſer ainſi. Dieux! le voici. [*Elle tombe dans ſon ſiege.*]

SCENE V.

EUGENIE, LE BARON HARTLEY.

LE BARON.

TU es reſſortie, mon enfant; ton état m'inquiéte.

EUGENIE.

Que lui dirai-je? [*à part.*]

(*Elle veut ſe lever, ſon pere la fait raſſeoir.*)

LE BARON.

Tes yeux ſont rouges: tu as pleuré. Ma ſœur t'aura ſans doute .... [*avec bonté.*]

EUGENIE.

Non, non, Monſieur; (*tremblante.*) ſes bontés & les vôtres ſeront toûjours préſentes à ma mémoire.

LE BARON.

Ta tante prétend que je t'ai affligée tantôt. Je badinois avec le Capitaine, & le tout pour la contrarier un moment, car elle eſt engouée de ce Milord, qui franchement eſt bien le plus mauvais ſujet... Dès qu'on en dit un mot, elle vous ſaute aux yeux. Que nous importe qu'il ſe ſoit amuſé d'une folle, & qu'il l'ait abandonnée! ce n'eſt pas la centieme. On feroit peut-être mieux de ne pas rire de ces choſes-là; mais lorſqu'elles n'intéreſſent perſonne, & que les détails en ſont plaiſans. C'eſt une drôle de femme avec ſon

eſprit. Au reſte, ſi notre converſation t'a déplu, je t'en demande pardon, mon enfant.

EUGENIE.

Je ſuis hors de moi! [*à part.*]

LE BARON.

Viens mon Eugénie : baiſe-moi. [*tirant un ſiege auprès d'elle, & la baiſant avant de s'aſſeoir.*] Tu es ſage, toi, honnête, douce : tu mérites toute ma tendreſſe.

EUGENIE.

Mon pere!.... [*troublée ſe leve.*]

LE BARON.

Qu'as-tu mon enfant? [*attendri.*] tu ne m'aimes plus du tout.

EUGENIE.

Ah! mon pere... (*ſe laiſſant tomber à genoux.*)

LE BARON.

Qu'avez-vous donc, Miſs? je ne vous reconnois plus. [*étonné.*]

EUGENIE.

C'eſt moi. [*tremblante.*]

LE BARON.

Quoi? c'eſt moi. [*bruſquement.*]

EUGENIE.

Vous la voyez... [*éperdue, ſe cachant le viſage.*]

LE BARON.

Vous m'impatientez. Qu'eſt-ce que je vois? [*bruſquement.*]

EUGENIE.

C'eſt moi... Le Comte.... Mon pere... [*morte de frayeur.*]

LE BARON.

C'eſt moi... Le Comte... Mon pere... [*avec violence.*] Achevez : parlerez-vous ? [*Eugénie, ſe cache la tête entre les genoux de ſon pere ſans répondre.*] Seriez-vous cette malheureuſe?

EUGENIE.

Je ſuis mariée. [*ſentant que les ſoupçons vont trop loin, lui dit d'une voix étouffée par la crainte.*]

LE BARON, *ſe leve & la repouſſe avec indignation.*

Mariée ſans mon conſentement! [*Eugénie tombe ; un mouvement de tendreſſe fait courir le Baron à ſa fille pour la relever.*]

SCENE VI.

Mad. MURER, *accourant*, LE BARON HARTLEY, EUGENIE.

Mad. MURER.

QUel vacarme! quels cris! A qui en avez-vous donc Monſieur?

LE BARON.

Ma ſœur, ma ſœur, laiſſez-moi. (*relevant tendrement ſa fille ; il la jette ſur ſon fauteuil & reprend toute ſa colere.*) Je vous ai confié l'éducation de ma fille : félicitez-vous : l'inſolente Miſs mariée à l'inſçu de ſes parens.

Mad. MURER.

Point du tout : Je le ſais. (*froidement.*)

LE BARON.

Comment, vous le ſavez ? (*en colere.*)

Mad. MURER.

Oui, je le ſais. (*froidement.*)

LE BARON.

Et qui ſuis-je donc moi ?

Mad. MURER.

Vous êtes un homme très-violent, & le plus déraiſonnable gentilhomme d'Angleterre. (*froidement.*)

LE BARON.

Eh mais... Et mais... (*étouffant de fureur.*) vous me feriez mourir avec votre ſang froid & vos injures. On m'oſe déclarer...

Mad. MURER.

Voilà ſon tort. (*fiérement.*) Je lui avois défendu : c'eſt par là ſeulement qu'elle mérite tout l'effroi que vous lui cauſez.

EUGENIE.

Ma tante, vous l'irritez encore. Suis-je aſſez malheureuſe ! (*pleurant.*)

Mad. MURER.

Laiſſez-moi parler, Milady. (*fiérement.*)

LE BARON.

Milady ?

Mad. MURER.

Oui, Milady ; & c'eſt moi qui l'ai mariée de mon autorité privée au Lord Comte de Clarendon.

LE BARON.

A ce Milord ? (*outré.*)

Mad. MURER.

A lui-même.

LE BARON.

Je devois bien me douter que votre miſérable vanité . . .

Mad. MURER.

Quelles objections avez vous à faire?

(*s'échauffant.*)

LE BARON.

Contre lui? mille. Et une ſeule les renferme toutes: c'eſt un libertin déclaré.

Mad. MURER.

Vous en avez fait tantôt un éloge ſi magnifique.

LE BARON.

Il eſt bien queſtion de cela. Je louois ſon eſprit, ſa figure, un certain éclat, des avantages qui le diſtinguent; mais qui me l'auroient fait redouter plus qu'un autre, dès qu'il en abuſe au mépris de ſes mœurs & de ſa réputation.

Mad. MURER.

Vous êtes toûjours outré. Eh bien, il s'eſt autrefois permis des libertés qu'il eſt le premier à condamner aujourd'hui: car c'eſt un homme plein d'honneur.

LE BARON.

Avec les hommes, & ſcélérat avec les femmes: Voilà le mot. Mais votre ſexe a toûjours eu dans le cœur un ſentiment ſecret de préférence pour les gens de ce caractere.

EUGENIE.

Ah mon pere! ſi vous les connoiſſiez mieux, vous regretteriez . . .

(*toute en larmes.*)

LE BARON.

C'eſt toi qui pleureras de l'avoir méconnu... Une femme juger ſon ſéducteur!

Mad. MURER.

Mais moi?...

LE BARON.

Vous?... vous êtes mille fois... (*furieux.*)

Mad. MURER.

Point des mots, des choſes.

LE BARON.

C'eſt un homme incapable de remords ſur un genre de fautes dont la multiplicité ſeule fait ſes délices; (*avec feu.*) fomentant de gaieté de cœur dans la famille d'autrui des déſordres qui feroient ſon déſeſpoir dans la ſienne; plein de mépris pour toutes les femmes, parmi leſquelles il cherche ſes victimes, ou choiſit les complices de ſes déréglémens.

Mad. MURER.

Mais vous conviendrez que ſa femme eſt au moins exceptée de ce mépris général; & plus vous reconnoiſſez de mérite à votre fille, plus elle eſt propre à le ramener.

LE BARON.

Je vous remercie pour elle; ma ſœur. Ainſi donc le bonheur que vous lui avez ménagé, eſt d'être attachée au ſort d'un homme ſans mœurs; de partager les affections bannales de ſon mari avec vingt femmes mépriſables. La voilà deſtinée, en attendant une réformation incertaine, à répandre des larmes dont il aura peut-être la baſſeſſe de ſe faire un triomphe à ſes yeux; la fille la plus

la plus modeſte eſt devenue l'eſclave d'un libertin dont le cœur corrompu regarde comme un ridicule la tendreſſe & la fidélité qu'il exige de ſa femme. Je te croyois plus délicate, Eugénie.

EUGENIE.

En vérité, Monſieur, (*d'un ton du reſſentiment que le reſpect réprime.*) je me flâte que jamais le modele d'un portrait auſſi vil n'auroit été dangereux pour moi.

Mad. MURER.

Mais, c'eſt que le Comte n'eſt point du tout l'homme que vous dépeignez. (*avec impatience.*) Peut-être a-t-il dans le feu de la premiere jeuneſſe un peu trop négligé de faire parler avantageuſement de ſes mœurs; mais....

LE BARON.

Et quel garant a pu vous donner pour l'avenir celui qui juſqu'à-préſent a méprisé la cenſure publique ſur le point le plus important?

Mad. MURER.

Quel garant? Tout ce qui inſpire la confiance, cimente l'eſtime & augmente la bonne opinion; la franchiſe de ſon caractere qui le rend ſupérieur au déguiſement, même dans ce qui lui eſt contraire, la nobleſſe de ſes procédés avec ſes inférieurs; ſa généroſité pour ſes domeſtiques, & la bonté de ſon cœur qui le porte à ſoulager tous les malheureux.

EUGENIE.

Ce n'eſt pas un ennemi de la vertu, je vous aſſure, mon pere. (*avec amour.*)

LE BARON.

Voilà comme on érige tout en vertus dans ceux qu'on veut défendre. Il eſt humain, il eſt grand, généreux, obligeant: tout cela n'eſt-il pas bien méritoire? Amenez-moi quelqu'un pour qui ces choſes-là ne ſoient pas un plaiſir? Et qu'en voulez-vous conclure?

Mad. MURER.

Qu'un homme auſſi noble, auſſi bienfaiſant pour tout le monde, ne peut pas devenir injuſte & cruel uniquement pour l'objet de ſon amour.

LE BARON.

Je le voudrois; mais... (*adouci.*)

EUGENIE.

Ne lui faites pas, je vous prie, le tort d'en douter.

LE BARON.

Mon enfant, (*plus doucement.*) l'ame d'un libertin eſt inexplicable; mais tu te flâtes en vain d'un changement de conduite. Les plaiſanteries du Capitaine ſur ſa derniere aventure n'avoient pas rapport à des tems antérieurs à ſon mariage avec toi.

Mad. MURER.

C'eſt où je vous attendois. Tout cet amer badinage a porté ſur votre fille, dont l'union myſtérieuſe a donné jour à mille fauſſes conjectures; mais quand vous ſaurez qu'il l'adore...

LE BARON.

Il l'adore, (*hauſſant les épaules.*) c'eſt encore un de leurs termes, (*adorer.*) Toûjours au-delà du vrai. Les honnêtes gens aiment leurs femmes;

ceux qui les trompent les adorent : mais les femmes veulent être adorées.

Mad. MURER.

Vous penſerez différemment, lorſque vous apprendrez qu'un gage de la plus parfaite union ...

LE BARON.

Comment ?

Mad. MURER.

Lorſqu'avant peu ...

[*d'un ton de quelqu'un qui croit en dire aſſez.*]

LE BARON.

Bon eſt-ce qu'elle dit vrai ? (*à ſa fille.*)

EUGENIE.

Ah, mon pere ! (*fléchiſſant le genou.*) comblez par votre bénédiction le bonheur de votre fille.

LE BARON.

Réellement ? eh bien ... eh bien ... eh bien, mon enfant, (*la relevant avec tendreſſe.*) puiſque c'eſt ainſi j'approuve tout. (*à part.*) Auſſi bien eſt-ce un mal ſans remede.

EUGENIE.

De quel poids mon cœur eſt ſoulagé.

Mad. MURER.

Milady, embraſſez votre pere.

(*avec joie.*)

LE BARON.

Laiſſe-là Milady : [*baiſant Eugénie.*] ſois toûjours mon Eugénie.

EUGENIE, (*avec feu.*)

Toute la vie, mon pere. (*par exclamation.*) Ah Milord, quel jour heureux pour nous !

LE BARON.

Mais dites-moi donc un peu vous autres: (*d'un ton d'un homme que ce mot de Milord ramene à d'autres idées.*) puiſqu'elle eſt la femme de ce Milord, que diable veulent-ils dire avec cet autre mariage? Car auſſi on n'y comprend rien.

Mad. MURER.

Il vous l'a dit tantôt. Diſcours de valets, bruits populaires.

EUGENIE.

J'en ai été troublée malgré moi.

LE BARON.

C'eſt que cela n'eſt pas net au moins.

Mad. MURER.

Drink eſt ſon homme de confiance: il n'y a qu'à l'interroger vous-même. (*elle ſonne.*)

SCENE VII.

LE BARON, Mad. MURER, DRINK, EUGENIE.

LE BARON.

VOus avez raiſon; je ſaurai bientôt... (*ſaiſiſſant Drink au collet.*) Viens ici frippon: dis-moi tout ce que tu ſais du mariage.

DRINK.

Du mariage! eſt-ce qu'on auroit appris... Oh maudit intendant!...

[*regarde autour de lui d'un air embarraſſé.*]

LE BARON.

Cet Intendant? Parleras-tu?... Faut-il?...
(vivement.)

DRINK.

Non, non, Monſieur... *(effrayé.)* il n'eſt pas beſoin que vous vous fâchiez pour cela. C'eſt le mariage que vous demandez?

LE BARON.

Oui.

DRINK.

Il faut mentir ici. *(Haut.)* il eſt véritable le mariage.

LE BARON.

Véritable? Eh bien, ma ſœur?

Mad. MURER.

Il vous ment.

DRINK.

Je ne ments pas, Monſieur.

LE BARON.

Tu ne ments pas, miſérable?
(avec violence.)

DRINK.

Allons, tout eſt découvert; quelque autre lettre ſera venue. *(à part.)*

LE BARON.

Raconte-moi le fait: je veux l'entendre mot à mot de ta bouche.

DRINK.

Monſieur... puiſque vous le ſavez auſſi bien que moi...

LE BARON

Traître!

Mad. MURER.

Mon frere! . . (*retenant le Baron.*)

LE BARON.

Qu'il laiſſe ſon verbiage, & qu'il avoue?

DRINK.

Puiſqu'il n'y a plus moyen de diſſimuler . . . (*cherchant & tirant une lettre de ſa poche.*) Voici une lettre de M. Willians, l'intendant de Milord.

LE BARON.

Pour qui! . . (*lui arrachant la lettre.*)

DRINK.

Elle eſt adreſſée à Madame.

Mad. MURER.

A moi! d'où me vient cette préférence? & quel rapport cet Intendant . . .

DRINK.

Comment, quel rapport? (*ſurpris.*) C'eſt le même qui a fait le mariage . . .

Mad. MURER.

D'honneur, ſi j'entends quelque choſe. (*prenant la lettre du Baron.*) Elle eſt décachetée.

LE BARON.

Mais apprends-moi comment il peut penſer à ſe marier, étant l'époux de ma fille?

DRINK.

Quoi, Monſieur? (*tout à fait troublé.*) C'eſt du nouveau mariage que vous parlez?

LE BARON.

Et duquel donc?

Mad. MURER, *à lu.*

Ah le ſcélérat! [*Elle porte les mains à ſon viſage qu'elle couvre de la lettre chiffonnée.*]

LE BARON.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

DRINK.

Me voilà perdu, je n'ai plus qu'à quitter l'Angleterre. *(Il ſort.)*

SCENE VIII.

LE BARON HARTLEY, Mad. MURER, EUGENIE.

Mad. MURER.

IL nous a trompés indignement ! Ma niéce n'eſt pas ſa femme. *(avec horreur.)*

EUGENIE, *les bras levés.*

Dieu tout puiſſant. [*Elle tombe dans un fauteuil.*]

Mad. MURER.

Son Intendant a ſervi de Miniſtre, & toute la race infernale de complices.

LE BARON.

Rage ! fureur ! ô femmes, qu'avez-vous fait ? [*frappant du pied.*]

Mad. MURER.

Mon frere, par pitié, ſuſpendez vos reproches. (*effrayée.*) Ne voyez-vous pas l'état où elle eſt ?

EUGENIE.

Non, ne l'arrêtez pas. Je n'ai plus rien à craindre que de vivre.... (*ſe relevant.*) Mon pere, j'implore votre colere....

LE BARON.

Et tu l'as méritée ... (*hors de lui-même.*) Sexe perfide ! Femme à jamais le trouble & le deshonneur des familles. Noyez-vous maintenant dans des larmes inutiles .... Avez-vous cru vous soustraire à mon obéiſſance ? avez-vous cru violer impunément le plus ſaint des devoirs ? Tu l'as oſé, toutes tes démarches ſe ſont trouvées fauſſes ; tu as été ſéduite, trompée, deshonorée ; & le Ciel t'en punit par l'abandon de ton pere & ſa malédiction.

EUGENIE.

Ah mon pere ! (*s'élançant vers le Baron, & le tenant à bras le corps.*) ayez pitié de mon déſeſpoir ; révoquez l'épouvantable arrêt que vous venez de prononcer.

LE BARON.

Otez vous de mes yeux : (*attendri, la repouſſe doucement.*) vous m'avez rendu le plus miſérable des hommes. (*Il ſort.*)

SCENE IX.

Mad. MURER, EUGENIE.

EUGENIE.

AH, Madame ! [*courant dans les bras de ſa tante.*] m'abandonnerez-vous auſſi ?

Mad. MURER.

Non, mon enfant ; écoutez-moi.

EUGENIE.

Ah ! ma tante, venez, ſecondez-moi : courons nous jetter aux pieds de mon pere, implorons ſes bontés, & ſortons tous d'une odieuſe maiſon..

Mad. MURER.

Ce n'eſt pas mon avis ; il faut y reſter au contraire, & écrire au Comte que vous l'attendez ici ce ſoir.

EUGENIE.

Lui . . . moi . . . vous me faites frémir.

(*avec horreur.*)

Mad. MURER.

Il le faut. Il viendra, vous l'accablerez de reproches, j'y joindrai les miens, il apprendra que votre pere veut implorer le ſecours des lois : la crainte ou le repentir peut le ramener.

EUGENIE.

Et je ſerois aſſez lâche après ſon indignité . . . [*outrée.*] Je devrois reſpecter un jour celui que je ne peux plus eſtimer. J'irois aux pieds des autels jurer la fidélité au parjure, la ſoumiſſion à l'homme ſans foi ; & une tendreſſe éternelle au perfide qui m'a ſacrifiée. Plutôt mourir mille fois.

Mad. MURER.

Prenez-garde, Miſs, [*fermément.*] qu'ici l'opprobre ſeroit le fruit du découragement.

EUGENIE.

L'opprobre ! [*au déſeſpoir.*] m'en reſte-t'il encore à redouter ? Dégradée par tant d'outrages, abandonnée de tout le monde, anéantie ſous la malédiction de mon pere, en horreur à moi-même, je n'ai plus qu'à mourir. [*Elle rentre dans ſa chambre.*]

SCENE X.

Mad. MURER, *ſeule la regarde aller.*

ELle me quitte & n'écrit pas.... [*elle ſe promene.*] Un pere en fureur qui ne connoît plus rien : une fille au déſeſpoir qui n'écoute perſonne ; un amant ſcélérat qui comble la meſure.... Quelle horrible ſituation ! [*elle réve un moment.*] Vengeance, ſoutiens mon courage ! Je vais écrire moi-même au Comte ; s'il vient... Traître, tu payeras cher les peines que tu nous cauſes !

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Mad. MURER, ROBERT, *portant un bougeoir, rallume les bougies qui ont été éteintes ſur la table pendant l'Entr'acte : le Sallon eſt obſcur.*

Mad. MURER.

IL viendra. *(tient un billet, & en marchant ſe parle à elle-même.)* Vous avez été bien longtems ? *(au Laquais.)*

ROBERT.

Il n'étoit pas rentré : j'ai attendu. Et puis c'eſt

un tapage dans l'hôtel, il ſe marie demain; tout eſt ſans deſſus-deſſous : on ne ſavoit où prendre de l'encre & du papier.

Mad. MURER.

Il viendra... Ecoutes, Robert, *(à part.)* fais exactement ce que je vais t'ordonner. Vas dans le jardin, tout auprès de la petite porte; tiens-toi-là ſans remuer, & quand tu entendras le bruit d'une clef dans la ſerrure, viens vîte ici m'en donner avis.

ROBERT.

Il doit donc entrer par là?

Mad. MURER.

Faites ce qu'on vous dit.

(*Robert ſort par la porte du jardin.*)

SCENE II.

Mad. MURER *ſeule, ſe promenant & frappant du billet ſur ſa main.*

IL viendra ... Je te tiens donc à mon tour fourbe inſigne! Le parti eſt violent... c'eſt le plus ſûr... Il convient ſi bien au caractere du pere... Je dois pourtant l'en prévenir. (*elle regarde ſa montre.*) J'ai le tems... Il eſt à conſoler ſa fille: il a jetté ſon feu maintenant... c'eſt comme je le veux... Il faut dompter cet homme pour le ramener. Le voici! qu'il a l'air accablé!

SCENE III.

LE BARON HARTLEY, Mad. MURER.

Mad.e MURER.

EH bien, Monſieur, (*d'un ton ſombre.*) êtes-vous ſatisfait? il s'en eſt peu fallu que votre fille ne ſoit morte de frayeur. (*le Baron s'aſſied ſans rien dire près de la table, & s'appuye la tête ſur les mains d'un air accablé.*) Des éclats! de la fureur! ſans choix de perſonnes. (*continuant.*)

LE BARON.

Ceux qui ont fait le mal le reprochent aux autres. (*ſourdement.*)

Mad. MURER.

Un homme livré à ſes emportemens.

LE BARON.

Vous abuſez de mon état, de ma patience. (*déſeſpéré.*) Vous avez juré de me faire mourir de chagrin. Laiſſez-nous, gardez votre héritage; il eſt trop cher: auſſi bien ma malheureuſe fille n'en aura t'elle peut-être bientôt plus beſoin.

(*Il ſe leve & ſe promene avec égarement.*)

Mad. MURER.

Vous n'avez jamais ſu prendre un parti.

LE BARON.

Je l'ai pris mon parti.

Mad. MURER.

Quel eſt-il?

LE BARON.

J'irai à la Cour... *(marchant plus vite & geſticulant violemment.)* Oui, je vais y aller... Je tombe aux pieds du Roi: Il ne me rejettera pas. *(Mad. Murer hoche la tête.)* Et pourquoi me rejetteroit-il? Il eſt pere... Je l'ai vû embraſſer ſes enfans.

Mad. MURER.

La belle idée! Et que lui direz-vous?

LE BARON.

Ce que je lui dirai? *(s'arrêtant devant elle.)* Je lui dirai: Sire... Vous êtes pere, bon pere... Je le ſuis auſſi; mais j'ai le cœur déchiré ſur mon fils & ſur ma fille. Sire, vous êtes humain, bienfaiſant... Quand un des vôtres fut en danger, nous pleurions tous de vos larmes; vous ne ſerez pas inſenſible aux miennes. Mon fils s'eſt battu, mais en homme d'honneur; il ſert votre Majeſté comme ſon biſayeul qui fut emporté ſous les yeux du feu Roi; il ſert comme mon pere qui fut tué en défendant la patrie dans les derniers troubles; il ſert comme je ſervois lorſque j'eus l'honneur d'être bleſſé en Allemagne... J'ouvrirai mon habit... il verra mon eſtomac... mes bleſſures. Il m'écoutera, & j'ajouterai: Un ſuborneur eſt venu en mon abſence violer notre retraite & l'hoſpitalité; il a deshonoré ma fille par un faux mariage. Je vous demande à génoux, Sire, grace pour mon fils & juſtice pour ma fille.

Mad. MURER.

Mais ce ſuborneur eſt un homme qualifié, puiſſant.

LE BARON.

S'il eſt qualifié, [*vivement.*] je ſuis gentilhomme... Enfin je ſuis un homme... le Roi eſt juſte; à ſes pieds toutes ces différences d'état ne ſont rien, ma ſœur, il n'y a d'élévation que pour celui qui regarde d'en bas, au deſſus tout eſt égal, & j'ai vû le Roi parler avec bonté au moindre de ſes ſujets comme au plus grand. [*il va & vient.*]

Mad. MURER.

Croyez-moi, Monſieur le Baron, nous ſuffirons à notre vengeance. [*d'un ton ferme.*]

LE BARON.

Oui, vengeance... [*n'a entendu que le dernier mot.*] & qu'on le livre à toute la rigueur des loix.

Mad. MURER.

Les Loix! [*très-ferme.*] la puiſſance & le crédit les étouffent ſouvent; & puis c'eſt demain qu'il prétend ſe marier. Il faut le prévenir: incertitude! lenteur! eſt-ce ainſi qu'on ſe venge? eh la juſtice naturelle reprend ſes droits partout où la juſtice civile ne peut étendre les ſiens. [*après un peu de ſilence, d'un ton plus bas.*] Enfin, mon frere, il eſt tems de vous dire mon ſecret: avant deux heures le Comte ſera votre gendre, ou il eſt mort.

LE BARON.

Comment cela?

Mad. MURER.

Ecoutez-moi. [*s'approche de lui.*] J'ai envoyé à Milord Duc un détail très-étendu des atrocités de ſon neveu, ſans néanmoins lui rien dire de mon projet; enſuite votre fille n'a jamais voulu s'y prêter, mais j'ai écrit pour elle au ſcélérat, qu'elle l'attend ce ſoir.

LE BARON.

Il ne viendra pas.

Mad. MURER.

Au coup de minuit... [*lui montrant le billet.*] voici ſa réponſe. J'ai fait armer vos gens & les miens: vous le ſurprendrez chez elle. J'ai un miniſtre tout prêt; qu'il tremble à ſon tour.

LE BARON.

Quoi, ma ſœur, un guet à pens! Des piéges! [*ſurpris.*]

Mad. MURER.

Y a-t-on regardé de ſi près pour nous faire le plus ſanglant outrage? [*avec impatience.*]

LE BARON.

Vous avez raiſon; mais quand il arrivera, j'irai au devant de lui, je l'attaquerai.

Mad. MURER.

Il vous tuera. [*avec effroi.*]

LE BARON.

Il me tuera! Eh bien, je n'aurai pas ſurvecu à mon déshonneur.

SCENE IV.

Mad. MURER *ſeule.*

VA viellard indocile! je ſaurai me paſſer de toi. J'ai fait le mal, c'eſt à moi ſeule à le réparer.

SCENE V.

Mad. MURER, ROBERT.

ROBERT.

MAdame, *(accourant.)* j'ai entendu eſſayer une clef à la ſerrure; je ſuis accouru de toutes mes forces.

Mad. MURER.

Rentrons vîte. Je vais prendre ma niece chez elle, éteignez, éteignez.

(*Le Laquais éteint les bougies, ils ſortent.*)

SCENE VI.

LE COMTE DE CLARENDON, SIR CHARLES.

Le Comte eſt en fracq, le chapeau ſur la tête & l'épée au fourreau dans une main; de l'autre il conduit Sir Charles qui a ſon épée nue ſous le bras. Le Salon eſt obſcur.

LE COMTE.

VOus êtes ici en ſûreté, Monſieur; cette maiſon eſt à moi, quoique j'aie uſé de myſtere en y entrant... Mais n'êtes-vous pas bleſſé?

SIR CHARLES.

SIR CHARLES.

Je n'ai qu'un coup à mon habit; mais apprenez-moi de grace, Monſieur, à qui j'ai l'obligation de la vie. Sans votre heureuſe rencontre, ſans votre généreux courage j'aurois infailliblement ſuccombé; ces quatre coquins en vouloient à mes jours.

LE COMTE.

Ce ſervice n'eſt rien, vous euſſiez ſûrement fait la même choſe en pareil cas; on m'appelle le Comte de Clarendon.

SIR CHARLES.

Quoi, c'eſt le Comte de Clarendon!... (*vivement.*) J'étois deſtiné à vous tout devoir, Milord, & à tenir de vous l'honneur & la vie.

LE COMTE.

Comment ſerois-je aſſez heureux?...

SIR CHARLES.

Je vous ſuis adreſſé de Dublin.

LE COMTE.

Vous êtes le Chevalier Campley pour qui ma ſœur & ma couſine m'ont écrit d'Irlande des lettres ſi preſſantes; & que j'ai trouvé ſur la liſte des viſites à ma porte?

SIR CHARLES.

C'eſt moi-même. Depuis cinq jours je m'y ſuis préſenté tous les ſoirs; aujourd'hui vous veniez de ſortir à pied; l'on m'a indiqué votre route, j'ai couru, & j'étois prêt à vous rejoindre, lorſqu'ils m'ont attaqué; c'eſt la deuxième fois depuis mon arrivée; mais ce ſoir ſans vous Milord...

LE COMTE.

Je ſuis enchanté de cette rencontre: le bien que ces Dames m'écrivent de vous...

SIR CHARLES.

Je me ſuis annoncé ſous le nom de Campley, quoique ce ne ſoit pas le mien.

LE COMTE.

Ma ſœur me mande qu'une affaire d'honneur vous force à le déguiſer ici.

SIR CHARLES.

Contre mon Colonel. Il me pourſuit: mais vous jugez à ce qui m'arrive, quel homme eſt cet adverſaire.

LE COMTE.

Cela eſt horrible! nous en parlerons demain. Vous ne me quitterez pas de la nuit, crainte d'accident: je vous ferai donner un lit chez moi. J'éprouve pourtant un ſingulier embarras à votre ſujet.

SIR CHARLES.

Ordonnez de moi, je vous prie.

LE COMTE.

La circonſtance m'oblige à vous faire un aveu. Je ſuis attendu dans cette maiſon pour une explication ſecrette: j'y venois à pied, lorſque j'ai eu le bonheur de vous être utile.

SIR CHARLES.

Ne perdez pas avec moi un tems précieux.

[*ſouriant.*]

LE COMTE.

Non, ce n'eſt pas ce que vous penſez ſûrement. Mais vous ſavez que les mariages d'intérêt rompent ſouvent des liaiſons agréables: c'eſt pré-

ciſément mon hiſtoire. Une fille charmante qui s'eſt donnée à moi, & que j'aime à la folie, loge ici depuis quelques jours avec ſa famille; elle a eu vent de mon mariage, on m'a écrit ce ſoir; je viens... aſſez embarraſſé, je l'avoue.

SIR CHARLES.

C'eſt une griſette, ſans doute?

LE COMTE.

Ah, rien moins! Voilà ce qui m'afflige & qui m'embarraſſe. J'ai même un ſoupçon que ceci pourra bien avoir un jour des ſuites... Il y a un frere... Mais je crois entendre le ſignal convenu. Souffrez que je vous laiſſe un moment au jardin; vous voyez juſqu'où va déjà ma confiance en votre amitié.

(*Le Comte le mene au jardin, revient & ferme la porte après lui.*)

SCENE VII.

Mad. MURER, EUGENIE, LE COMTE DE CLARENDON, *a poſé ſon épée ſur le fauteuil le plus près de la porte;* BETSY *tient une lumiere, elle rallume les bougies ſur la table, & ſe retire enſuite.*

Mad. MURER.

C'Eſt trop réſiſter, Eugénie, je le veux abſolument.

(*attirant Eugénie à elle.*)

LE COMTE.

J'arrive l'effroi dans l'ame. Un billet que j'ai reçu ce ſoir m'a glacé le ſang ; & les deux heures qui ont précédé ce moment ont été les plus cruelles de ma vie. (*d'un air empreſſé.*)

Mad. MURER.

Ce n'eſt pas votre exactitude qu'il faut défendre. (*fiérement.*)

LE COMTE.

Quel ſombre accueil! A quoi dois je l'attribuer?

Mad. MURER.

Deſcendez dans votre cœur. (*indignée.*)

LE COMTE.

Que dites vous? ces vains bruits d'un mariage auroient-ils opéré ? ...

EUGENIE.

Affreuſe diſſimulation? (*vivement à elle-même.*)

Mad. MURER.

N'épuiſez pas le reſte de vos forces, (*lui fermant la bouche de ſa main.*) ma chere niéce. (*au Comte.*) Ainſi tout ce qu'on rapporte à ce ſujet n'eſt donc qu'un faux bruit? (*Eugénie s'aſſied & couvre ſon viſage de ſon mouchoir.*)

LE COMTE.

Daignez revenir ſur le paſſé, & jugez vous-même : comment ſe pourroit-il?...

[*moins ferme.*]

Mad. MURER.

Vous vous troublez ... [*l'examinant.*]

LE COMTE.

Si je ne ſuis pas cru, j'aurai pour moi ... J'invoquerai les bontés de ma chere Eugénie. (*troublé.*)

Mad. MURER.

Pourquoi n'oſez-vous l'appeller votre femme ? [*froidement*]

EUGENIE.

Qui m'auroit dit que mon indignation pût s'accroître encore! [*à elle-même.*]

LE COMTE.

En vérité, Madame, je ne conçois rien à ces étranges diſcours.

(*abſolument déconcerté.*)

Mad. MURER.

Démens donc, vil corrupteur, le témoignage de tes odieux complices [*avec fureur.*] démens celui de ta conſcience qui imprime ſur ton front la difformité du crime confondu ! lis. (*Elle lui donne la lettre de Willians. Le Comte la lit. Madame Murer le regarde avec attention pendant qu'il lit.*)

LE COMTE.

Tout eſt connu. (*a lu & dit à part.*)

Mad. MURER.

Il reſte anéanti.

LE COMTE.

Je le ſuis en effet; & je dois m'accuſer, puiſque toutes les apparences me condamnent. Oui, je ſuis coupable. [*héſitant.*] La frayeur de vous perdre, & la crainte d'un oncle trop puiſſant m'ont fait commettre la faute de m'aſſurer de vous par des voies illégitimes: mais je jure de tout réparer.

Mad. MURER.

Et plutôt que tu ne crois.

LE COMTE.

Vous fûtes outragée ſans doute, (*plus vîte.*) Eugénie, mais votre vertu en eſt-elle moins pure? a-t-elle pu ſouffrir un inſtant de mon injuſtice? Un profond ſecret met votre honeur à couvert; & ſi vous daignez accepter ma main, à qui aurois-je fait tort qu'à moi? L'amant & l'époux ne ſe confondront-ils pas aux yeux de mon Eugénie? Ah l'égarement d'un jour une fois pardonné, ſera ſuivi d'un bonheur inaltérable,

EUGENIE.

O le plus faux des hommes! (*ſe leve & le regarde avec dédain.*) fuis loin de moi. J'ay en horreur tes juſtifications. Vas jurer aux pieds d'une autre femme des ſentimens que tu ne connus jamais. Je ne veux t'appartenir à aucun titre; je ſai mourir. (*Elle entre dans ſa chambre.*)

Mad. MURER.

L'abandonnerez-vous en cet état affreux?
(*au Comte, en entrant après elle & emportant la lumiere.*)

LE COMTE.

Non, je la ſuis. (*avec châleur.*)

SCENE VIII.

LE COMTE *ſeul.*

ELle ſe croit deshonorée, il ſuffit; elle eſt à moi, elle ſera à moi. Ah, qu'ay-je fait! Pour l'abandonner, il ne falloit pas la revoir.

SCENE IX.

LE COMTE DE CLARENDON, SIR CHARLES, *rentrant.*

SIR CHARLES.

MIlord? [*dans l'obſcurité.*]

LE COMTE.

Eſt-ce vous Chevalier Campley?

SIR CHARLES.

C'eſt moi.

LE COMTE.

Pardon: encore un moment, & nous ſortons enſemble. [*Il veut entrer chez Eugénie.*]

SIR CHARLES.

Mais ne craignez-vous rien, *(l'arrêtant par le bras.)* Milord! pour une heure auſſi avancée, je vois bien du mond ſur pied.

LE COMTE.

Ce ſont des valets: je vous rejoins.

SCENE X.

SIR CHARLES *ſeul.*

IL y a un grand mouvement dans cette maiſon (*d'un air de méfiance.*) on va, l'on court. J'ai vu du monde dans le jardin; on vient d'en

fermer la porte... Il a l'air troublé, Milord... L'explication doit avoir été orageuſe.

SCENE XI.

SIR CHARLES, Mad. MURER.

Mad. MURER.

LE voilà à ſes génoux, l'inſtant eſt favorable: *(ſort de la chambre d'Eugénie ſans lumiere, & diſant à elle-même en marchant* allons. *Elle traverſe le Sallon & ſort par la porte du jardin.)*

SCENE XII.

SIR CHARLES, *ſeul écoute & n'entendant plus rien, dit.*

HA ha cette voix a un rapport... (*en faiſant le geſte de quelqu'un qui rejette une idée bizarre.*) C'eſt un homme bien lâche que ce Colonel!.. car ces gens n'étoient pas des voleurs... Mais quelle foule de biens réunis dans la rencontre de Milord Clarendon mon libérateur, l'homme qui doit ſolliciter ma grace auprès du Roi! Que de titres pour l'aimer!... Je vois de la lumiere : écoutons.

SCENE XIII.

Mad. MURER, SIR CHARLES.

Mad. MURER.

N'Entrez que quand on vous le dira ; [*rentre, & dit à des gens qui ſont derriere elle.*] vous vous rangerez tous vers la porte, & à ſa ſortie vous fondrez ſur lui & l'arrêterez. Prenez bien garde qu'il ne vous échappe. [*Elle traverſe le Sallon en ſilence & rentre chez Eugénie. Les Laquais retournent au jardin.*]

SIR CHARLES.

Il y a de la trahiſon ! [*après avoir écouté*] Serois-je aſſez heureux pour être à mon tour utile à mon nouvel ami ? . . .

SCENE XIV.

LE BARON, SIR CHARLES.

LE BARON.

LE projet de ma ſœur m'inquiéte ; Clarendon ſeroit-il ici ? [*entre par la porte au veſtibule, le chapeau ſur la tête & l'épée au côté ſans lumiere.*]

SIR CHARLES.

Qui que vous ſoyez, n'avancez pas.

[*Au Baron lui mettant la pointe de ſon épée ſur le cœur.*]

LE BARON.

Quel eſt donc l'inſolent?

[*en portant la main à la garde de l'épée.*]

SIR CHARLES.

N'avance pas, ou tu es mort.

(*d'un ton encore plus fier.*)

SCENE XV.

LE BARON, SIR CHARLES.

Des valets armés entrent précipitamment avec des flambeaux allumés par la porte du jardin.

LE BARON.

MOn fils! [*reconnoiſſant Sir Charles.*]

SIR CHARLES.

O Ciel! mon pere!

LE BARON.

Par quel bonheur es-tu chez moi à cette heure?

SIR CHARLES.

Chez-vous? Et quel eſt donc cet appartement? [*Montrant celui où il a vu entrer le Comte.*]

LE BARON.

C'eſt celui de ta ſœur.

SIR CHARLES.

Ah, grands Dieux! Quelle indignité!

(*avec un mouvement terrible.*)

SCENE XVI.

Mad. MURER, LE BARON, SIR CHARLES, les Gens.

Mad. MURER.

SIr Charles ! C'eſt le Ciel qui nous l'envoie.
[*accourant au bruit, & s'écriant d'étonnement.*]

SIR CHARLES.

Affreux événément ! Je n'ai plus que le choix d'être ingrat, ou déshonnoré.
[*au déſeſpoir.*]

Mad. MURER.

Il va ſortir.

SIR CHARLES.

Ma ſœur ! mon libérateur ! Je ſuis épouvanté de ma ſituation. [*troublé.*]

Mad. MURER.

Oſez-vous balancer !

SIR CHARLES.

Balancer ? ... Non je ſuis décidé.
[*les dents ſerrées.*]

Mad. MURER.

Approchez-tous [*aux valets.*]

SCENE XVII.

Mad. MURER, LE BARON, SIR CHARLES, leurs Gens, BETSY, LE COMTE DE CLARENDON, EUGENIE.

EUGENIE.

ILs ſont armés ! O Dieux ! ne ſortez pas. (*ouvrant ſa porte à ce bruit, & retenant le Comte.*]

LE COMTE.

Je ſuis trahi. (*la repouſſant.*) Mon ami, donnez-moi mon épée. (*à Sir Charles.*)

(*Sir Charles, qui tient toûjours ſon épée nuée, court ſe ſaiſir de celle du Comte.*)

Preſque en même tems.

EUGENIE.

C'eſt mon frere ! (*effrayée.*)

LE COMTE.

Son frere !

SIR CHARLES.

Oui, ſon frere. (*furieux.*)

LE COMTE.

Ainſi donc vous m'attirez dans un piege abominable ! (*à Eugénie avec mépris.*)

EUGENIE.

Il m'accuſe. (*troublée.*)

LE COMTE.

Votre colere, vos dédains n'étoient qu'une feinte pour donner le loiſir de me ſurprende.

EUGENIE.

Voilà le dernier malheur.

(*tombant mourante ſur un fateuil, Betſy la ſoutient.*)

Mad. MURER.

Tous ces diſcours ſont inutiles; il faut l'épouſer ſur le champ ou périr. (*au Comte.*)

LE COMTE.

Je céderois au vil motif de la crainte? Ma main ſeroit le fruit d'une baſſe capitulation?... Jamais. (*avec indignation.*)

Mad. MURER.

Qu'as-tu donc promis tout-à-l'heure?

LE COMTE.

Je rendois hommage à la vertu malheureuſe: (*ſur le même ton.*) ſa douleur étoit plus forte qu'un milion de bras armés. Elle amoliſſoit mon cœur, elle alloit triompher; mais je mépriſe des aſſaſſins.

LE BARON.

M'as-tu cru capable de l'être? Juges-tu de moi par le déshonneur où tu nous plonges?

Mad. MURER.

Saiſiſſez-le. (*fortement aux valets.*)

SIR CHARLES.

Arrêtez.

(*ſe jette entre le Comte & les valets.*)

Mad. MURER.

Saiſiſſez-le, vous dis-je. (*plus fort.*)

SIR CHARLES.

Le premier qui fait un pas...

(*d'une voix & d'un geſte terrible.*)

LE BARON.

Laiſſez faire mon fils. (*aux valets.*)

(*Madame Murer, au déſeſpoir, va ſe jetter ſur un fauteuil en croiſant ſes mains ſur ſon front comme une perſonne au déſeſpoir.*)

SIR CHARLES.

Ma préſence vous rend ici, Milord, ce que vous avez fait pour moi : (*au Comte, du ton d'un homme qui contient une grande colere.*) nous ſommes quittes. Les moyens qu'on employe contre vous ſont indignes des gens de notre état. Voilà votre épée. (*Il la lui préſente.*) C'eſt déſormais contre moi ſeul que vous en ferez uſage. Vous êtes libre, Milord, ſortez, je vais aſſurer votre retraite : nous nous verrons demain.

LE COMTE.

Monſieur, (*étonné, regardant Eugénie & Sir Charles tour-à-tour, dit à pluſieurs repriſes.*) je... j'y compte... je vous attendrai chez moi.

(*Il regarde de nouveau Eugénie en ſoupirant comme un homme déſolé. Il ſort par la porte du jardin ; le Baron retient les valets, & lui livre le paſſage.*)

SCENE XVIII.

EUGENIE, LE BARON HARTLEY, Mad. MURER, leurs Gens, SIR CHARLES.

Mad. MURER.

C'Etoit donc pour l'arracher de nos mains que tu t'es rencontré ici ?

SIR CHARLES.

Vous me plaindrez tous, lorſque vous ſaurez... [*troublé.*] Vous ſerez vengés, n'en doutez pas... Mais cette Eugénie dont toute ſa famille étoit ſi vaine...

Mad. MURER.

Sir Charles... [*d'un ton furieux.*] vengez votre ſœur, & ne l'accuſéz pas. Elle eſt l'innocente victime... Entrons chez elle: venez, vous frémirez de mon récit.

SIR CHARLES.

Elle n'eſt pas coupable! [*pénétré de douleur.*] Ah, ma ſœur! pardonne mon erreur. Reçois... *(Il lui prend les mains.)* Elle ne m'entend pas. *(à ſa tante.)* Ne ſongez qu'à la ſécourir. [*Mad. Murer, Betſy, & Robert qui ſe détache du grouppe des valets emmenent Eugénie dans ſa chambre par deſſous les bras.*]

S C E N E X I X.

LE BARON HARTLEY, SIR CHARLES, les Gens.

SIR CHARLES.

ET vous mon pere! [*d'un ton le plus terrible en prenant la main du Baron.*] recevez pour elle le ſerment que je fais... Oui; ſi la rage qui me poſſéde ne m'a pas étouffé; ſi le feu qui dévore le ſang de cette infortunée ne l'a pas tari avant le jour; je

jure par vous qu'une vengeance éclatante aura devancé ſa mort.

LE BARON.

Viens, mon cher fils. *(Ils entrent chez Eugénie. Les Laquais partent par la porte du veſtibule avec leurs flambeaux.)*

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SIR CHARLES, Mad. MURER, *ſortant de la chambre d'Eugénie.*

Mad. MURER.

PAſſons ici maintenant qu'elle eſt un peu calmée, nous y parlerons avec plus de liberté.

SIR CHARLES.

Après ce que vous venez de me dire, après tout ce que j'ai appris... l'outrage & l'horreur ſont à leur comble. Ma fureur ne connoît plus de bornes. Le ſort en eſt jetté: il va périr.

SCENE

SCENE II.

Mad. MURER, SIR CHARLES, EUGENIE, *ſortant de ſa chambre, l'air troublé, l'habillement en déſordre; les cheveux à bas, ſans collier ni rouge, & abſolument décoëffée.*

EUGENIE.

QU'ai-je entendu? Mon frere...

SIR CHARLES.

Chere & malheureuſe Eugénie! ſi je n'ai pu prévénir le crime, au moins j'aurai la triſte ſatisfaction de le punir. (*lui baiſant la main.*)

EUGENIE.

Arrêtez... Quel fruit attendez-vous?...

SIR CHARLES.

Ma ſœur, quand on n'a plus le choix des moyens, il faut ſe faire une vertu de la néceſſité...

EUGENIE.

Vous parlez de vertu! & vous allez égorger votre ſemblable! (*d'une voix altérée.*)

SIR CHARLES.

Mon ſemblable! un monſtre! (*indigné.*)

EUGENIE.

Il vous a ſauvé la vie.

SIR CHARLES.

Je ne lui dois plus rien. (*fiérement.*)

EUGENIE.

Grand Dieu! ſauvez-moi de mon déſeſpoir...

Mon frere... au nom de la tendreſſe, ſur-tout au nom du malheur qui m'accable... Serois-je moins infortunée, moins perdue, quand le nom d'un parjure... quand ſon ſouvenir ſera effacé ſur la terre... (*plus fort.*) Et ſi votre préſomption ſe trouvoit punie par le fer de votre ennemi, quel coup affreux pour un pere! Vous, l'appui de ſa vieilleſſe, vous allez mettre au hazard cette vie dont il a tant beſoin!... (*d'une voix briſée.*) pour une malheureuſe fille que tous vos éfforts ne peuvent plus ſauver. Je vais mourir. (*Mad. Murer ſe jette ſur un ſiege contre la table & appuye ſa tête deſſus.*)

SIR CHARLES.

Tu vivras... pour jouir de ta vengeance.

EUGENIE.

Non: je n'en ſuis pas digne. En faut-il des preuves? Ah! je me mépriſe trop pour les diſſimuler. Tout perfide qu'il eſt, mon cœur ſe révolte encore pour lui: je ſens que je l'aime malgré moi. Je ſens que, ſi j'ay le courage de le mépriſer vivant, rien ne pourra m'empêcher de le pleurer mort. Je déteſterai votre victoire; vous me deviendrez odieux; mes reproches inſenſés vous pourſuivront par-tout: je vous accuſerai de l'avoir enlevé au repentir.

SIR CHARLES.

L'honneur outragé s'indigne de tes diſcours, & mépriſe tes larmes. Adieu, je vole à mon devoir.

EUGENIE.

Ah, barbare! arrêtez... Quelle horrible marque d'attachement allez-vous m'offrir?

(*Madame Murer la retient, Sir Charles ſort.*)

SCÈNE III.

EUGENIE, Mad. MURER, BETSY.

EUGENIE.

LE ſpectacle de ſon épée ſanglante arrachée du ſein de mon époux... *(d'un ton étouffé.)* Mon époux! Quel nom j'ai prononcé! Mes yeux ſe troublent... les ſanglots me ſuffoquent...

(*Madame Murer & Betsy l'aſſeyent.*)

Mad. MURER.

Modérez l'excès de votre affliction.

EUGENIE.

Non, l'on ne connoîtra jamais la moitié de mes tourmens. L'inſenſé, qu'il eſt! s'il ſavoit quel cœur il a déchiré.

Mad. MURER.

Conſolez-vous, ma chere fille: l'horrible hiſtoire ſera enſevelie dans un profond ſecret. Eſpérez, mon enfant.

EUGENIE.

Non, je n'eſpérerai plus, je ſuis laſſe de courir au devant du malheur. Eh plût-à-Dieu! que je fuſſe entrée dans la tombe, le jour qu'au mépris du reſpect de mon pere, je me rendis à vos inſtances! Votre cruelle tendreſſe à creuſé l'abîme où l'on m'a entraînée.

Mad. MURER.

Quoi!... vous auſſi, Miſs!...

EUGENIE.

Je m'égare... Ah! pardon, Madame: oubliez une malheureuſe... (*d'un voix ténébreuſe.*) Où donc eſt Sir Charles?... Il ne m'a pas entendue... Le ſang va couler... Mon frère, ou ſon ennemi percé de coups...

SCENE IV.

Les Acteurs précédens. LE BARON HARTLEY *entre.*

EUGENIE.

MOn pere, vous l'avez laiſſé ſortir!

LE BARON.

Crois-tu mon cœur moins déchiré que le tien? n'augmente pas mes peines, lorſque le courage de ton frere va tout réparer. (*A part.*) ou nous rendre doublement à plaindre.

EUGENIE.

Pouvez-vous l'eſpérer, mon pere? La vengeance de ſa famille ne vivra-t-elle pas pour faire tomber votre fils à ſon tour! Nos parens auſſi fiers que les ſiens, laiſſeront-ils cette mort impunie? quel eſt donc le terme où le carnage devra s'arrêter? eſt-ce quand le ſang des deux maiſons ſera tout-à-fait épuiſé?

LE BARON.

Imprudente! Un cœur auſſi crédule, avec autant de moyens de t'en garantir!...

(*Betſy ſort par le veſtibule.*)

SCENE V.

EUGENIE, Mad. MURER, LE BARON HARTLEY, SIR CHARLES *ſans épée.*

LE BARON.

MOn fils!... (*appercevant Sir Charles.*)

Mad. MURER.

Sitôt de retour.

Mad. MURER.

Sommes-nous vengés?

SIR CHARLES.

O mon pere! vous voyez un malheureux... à deux pas d'ici, j'ai trouvé le Comte; il a voulu parler; ſans l'écouter, je l'ai forcé de ſe défendre; mais lorſque je le chargeois le plus vigoureuſement ... ô rage! ... mon épée rompue...

LE BARON.

Eh bien mon fils?

SIR CHARLES.

Vous n'avez plus d'armes, m'a dit froidement le Comte; je ne regarde point cette affaire comme terminée; j'approuve votre reſſentiment; je connois comme vous les loix de l'honneur; nous nous verrons dans peu... Il eſt parti...

Mad. MURER.

Pour aller terminer ſon mariage: voilà ce que j'avois prévu.

SIR CHARLES.

Je ſuis prêt à m'arracher la vie. Ma ſœur ma chere Eugénie ? je t'avois promis un défenſeur, le ſort a trompé mon attente.

EUGENIE.

Le ciel a eu pitié de mes larmes, il n'a pas permis qu'un autre fût entraîné dans ma ruine... O mon pere ! O mon frere ! . . . ſerez-vous plus inflexible que lui ? La douleur qui me tue va laver la tache que j'ai imprimée ſur toute ma famille. (*Ici ſa voix baiſſe par degrés.*) Mais ce ſacrifice lui ſuffit ; j'étois ſeule coupable, & le juſte ciel veut que j'expie ma faute par le deshonneur, le déſeſpoir & la mort.

(*Elle tombe épuiſée.*)

SCENE VI.

LE BARON HARTLEY, SIR CHARLES, Mad. MURER, EUGENIE *les yeux fermés renverſée ſur le fauteuil.* BETSY.

BETSY.

ON frappe à coups redoublés. (*accourant.*)

Mad. MURER.

A l'heure qu'il eſt... ſi matin... courez, qu'on n'ouvre pas. (*Betſy ſort.*)

SCENE VII.

Mad. MURER, LE BARON HARTLEY, SIR CHARLES, EUGENIE.

LE BARON.

POurquoi?

Mad. MURER.

Il y a tout à craindre... un homme auſſi méchant... ſon oncle...

LE BARON.

Que peut-on nous faire?

Mad. MURER.

Après ce qui s'eſt paſſé cette nuit, mon frere... Un ordre ſupérieur... Votre fils... Que ſçait-on!...

SIR CHARLES.

Il n'eſt pas capable de cette lâcheté.

Mad. MURER.

Il eſt capable de tout.

SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs, BETSY, *accourant.*

BETSY.

C'Eſt le Comte de Clarendon.
(*toute eſſoufflée.*)

SIR CHARLES, Mad. MURER, *enſemble.*
Clarendon!

LE BARON.

Je le voudrois.

BETSY.

Je l'ai vu dans la cour... le même habit. Il me ſuit.

SCENE IX. & Derniere.

Les mêmes, LE COMTE DE CLARENDON, *entre précipitamment ſans épée.*

LE BARON.

C'Eſt lui. (*avec horreur.*)

Mad. MURER.

Il veut la voir mourir.

LE BARON.

Il mourra avant elle. [*Il met l'épée à la main.*] Défends-toi perfide.

SIR CHARLES.

Mon pere, il eſt ſans armes.

LE COMTE.

J'ai cru que le répentir étoit la ſeule choſe qui convînt au coupable. (*Il court ſe mettre aux genoux d'Eugénie.*) Eugénie tu triomphes. Je ne ſuis plus cet inſenſé qui s'aviliſſoit en te trompant; je te jure un amour, un reſpect éternel. O Ciel! l'horreur & la mort m'environnent! que s'eſt-il donc paſſé?

SIR CHARLES.

Ces nouvelles arrivent trop tard: l'objet de tant de larmes n'eſt plus en état de recevoir aucune conſolation.

LE COMTE.

Non, non. L'excès de la douleur ſeul a porté le trouble dans ſes eſprits.

Mad. MURER.

Hélas! nous n'eſpérons plus rien.

LE COMTE.

Craindriez-vous pour elle? Ah! laiſſez-moi me flatter que je ne ſuis pas ſi coupable. Eugénie! chere épouſe! Cette voix qui avoit tant d'empire ſur ton cœur, ne peut-elle plus rien ſur toi?

EUGENIE, *rappellée à elle, regarde en ſilence, fait un mouvement d'horreur en voyant le Comte, ſe retourne, & dit:*

Dieux!... j'ai cru le voir....

LE COMTE.

Oui, c'eſt moi. [*ſe mettant à ſes pieds.*]

EUGENIE.

C'eſt lui... [*en friſſonnant ſans regarder.*]

LE COMTE.

L'ambition m'égaroit, l'honneur & l'amour me ramenent à vos pieds... nos beaux jours ne ſont pas finis.

EUGENIE.

Qu'on me laiſſe... qu'on me laiſſe...

LE COMTE.

Non, jamais. Ecoutez-moi. Cette nuit, en vous quittant, le cœur plein d'amour pour vous, & d'admiration pour un ſi noble ennemi (*Il montre*

Sir Charles.) j'ai couru me jetter aux pieds de mon Oncle, & lui faire un aveu de tous mes attentats. Le repentir m'élevoit au deſſus de la honte. Il a vu mes remords, ma douleur: il a lu l'acte faux qui atteſte mon crime & votre vertu. Mon déſeſpoir & mes larmes, l'ont fait conſentir à mon union avec vous; il ſeroit venu lui-même ici vous l'annoncer; mais le dirai-je? il a craint que je ne puiſſe jamais obtenir mon pardon. Prononcez, Eugénie, décidez de mon ſort.

EUGENIE.

C'eſt vous! j'ai recueilli le peu de forces qui me reſtent, pour vous répondre, ne m'interrompez point... je rends grace à la généroſité de Milord Duc.... je vous crois même ſincere en ce moment... mais l'état humiliant, dans lequel vous n'avez pas craint de me plonger... l'opprobre, dont vous avez couvert celle que vous deviez chérir, ont rompu tous les liens...

LE COMTE.

N'achevez-pas. *(vivement.)* Je puis vous être odieux; mais vous m'appartenez, mes forfaits nous ont tellement unis l'un à l'autre.

EUGENIE.

Malheureux!... qu'oſez-vous rappeller?

LE COMTE.

J'oſerai tout pour vous obtenir. *(avec feu.)* Au défaut d'autres droits, je rappellerai mes crimes pour m'en faire des titres. Oui; vous êtes à moi. Mon amour, les outrages dont vous vous plaignez, mon repentir, tout vous enchaîne & vous ôte la liberté de refuſer ma main; vous n'avez

plus le choix de votre place, elle eſt fixée au milieu de ma famille: interrogez l'honneur; conſultez vos parens; ayez la noble fierté de ſentir ce que vous vous devez.

LE BARON.

Ce qu'elle ſe doit, (*au Comte.*) eſt de refuſer l'offre que vous lui faites, je ne ſuis pas inſenſible à votre procédé, mais j'aime mieux la conſoler toute ma vie du malheur de vous avoir connu, que de la livrer à celui qui a pu la tromper une fois. Sa fermeté lui rend toute mon eſtime.

LE COMTE.

Laiſſez-vous toucher, Eugénie; je ne ſurvivrai pas à des refus obſtinés.

EUGENIE.

Ceſſez de me tourmenter par de vaines inſtances; le parti que j'ai pris eſt inébranlable; j'ai le monde en horreur. [*veut ſe lever pour ſortir, ſa foibleſſe la fait retomber aſſiſe.*)

LE COMTE.

Madame, je n'eſpere plus qu'en vous.

[*regardant autour de lui; s'adreſſe enfin à Mad. Murer.*]

Mad. MURER.

Je conſens qu'elle vous pardonne, ſi vous pouvez vous pardonner à vous-même. (*fiérement.*)

LE COMTE.

Vous avez raiſon, celui qui s'eſt rendu ſi criminel, eſt à jamais indigne de partager ſon ſort. Vous n'ajoutez rien dont je ne ſois pénétré d'avance... (*à Eugénie avec plus de chaleur.*) Mais, cruelle! quand le ciel & la terre dépoſent contre

mon indignité, aucun murmure ne ſe fait-il entendre dans ton ſein? Et l'être infortuné qui te devra bientôt le jour, n'a-t'il pas des droits plus ſacrés que ta réſolution? C'eſt pour lui que j'éleve une voix coupable; lui raviras-tu par une double cruauté l'état qui lui eſt dû, & l'amour outragé ne cédera-t'il pas au cri de la nature? *(en s'adreſſant à tous.)* Barbares! ſi vous ne vous rendez pas à ces raiſons vous êtes tous, s'il ſe peut, plus inhumains, plus féroces que le monſtre qui a pu outrager ſa vertu, & qui meurt de douleur à vos pieds. [*Il tombe aux genoux du Baron.*] Mon pere!

LE BARON.

Je vous la donne. (*le relevant, lui ſerre les mains, & après un moment de ſilence.*)

LE COMTE.

Eugénie! [*s'écrie.*]

LE BARON.

Rendons-nous, ma fille; [*à Eugénie.*] celui qui ſe repent de bonne foi eſt plus loin du mal que celui qui ne le connut jamais.

[*Eugénie regarde ſon pere, laiſſe tomber ſa main dans celle du Comte, & va parler. Le Comte lui coupe la parole.*]

LE COMTE.

Elle me pardonne! [*par exclamation.*]

EUGENIE.

Va! tu mérites de vaincre, [*après un ſoupir.*] ta grace eſt dans mon ſein, & le pere d'un enfant ſi deſiré ne peut jamais m'être odieux. Ah, mon frere! ah, ma tante! la vue du conſentement que je fais naître en vous, me remplit de joie à mon tour. [*Mad. Murer l'embraſſe avec joie.*]

LE COMTE.

Eugénie me pardonne; ah! la mienne eſt extrême; cet événément va nous rendre tous auſſi heureux, que vous êtes dignes de l'être, & que j'ai peu mérité de le dévenir.

SIR CHARLES.

Généreux ami! que d'éloges nous vous devons! [*au Comte.*]

LE COMTE.

Je rougirois de moi, ſi je n'avois aſpiré qu'à les obtenir; le bonheur avec Eugénie, la Paix avec moi-même & l'eſtime des honnêtes gens: voilà le ſeul but auquel j'oſe prétendre.

LE BARON.

Mes enfans, chacun de vous a fait ſon devoir aujourd'hui: [*avec joie.*] vous en recevez la récompenſe. N'oubliez donc jamais qu'il n'y a de vrais biens ſur la terre, que dans l'exercice de la vertu.

LE COMTE.

O ma chere Eugénie....

(*Tous ſe raſſemblent autour d'elle, & la toile tombe.*)

FIN.

LA FEINTE
PAR AMOUR
COMÉDIE.

Par Monſieur DORAT.

PERSONNAGES.

MELISE, *jeune Veuve.*
DAMIS, *Amant de Méliſe.*
LISIMON, *Oncle de Méliſe.*
FLORICOURT.
DORINE, *Suivante de Méliſe.*
GERMAIN, *Laquais de Damis.*

La Scene eſt dans la Maiſon de Liſimon, commune à Méliſe & à Damis.

LA FEINTE PAR AMOUR

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORINE, GERMAIN.

GERMAIN.

CE que c'eſt d'habiter dans le même logis!
On va, l'on ſe cultive & l'on voit ſes amis.

DORINE.

Ton Maître ?...

GERMAIN.

Quel motif peut ici te conduire?

DORINE.

Un billet qu'à Damis Méliſe vient d'écrire.

GERMAIN.

Billet doux?

DORINE.

Il ſuffit; tout va ſe déclarer.

GERMAIN.

Tu n'aimes point Damis?...

DORINE.

Eh! comment l'endurer?
Quel homme!...

GERMAIN.

Réſervé, n'oſant rien ſe permettre.

DORINE.

Monſieur apparemment craint de ſe compromettre.
C'eſt un air, c'eſt un ton équivoque & diſcret,
Un feu ſourd qui veut naître & ſoudain diſparoît.
Je veux, moi, qu'en aimant l'on bavarde, l'on rie,
Qu'on ſe plaigne, ſe brouille & ſe reconcilie.

GERMAIN.

Qu'on ait le diable au corps.

DORINE.

Ton Damis ne l'a pas;
Il eſt du plus beau froid:...

GERMAIN.

Il te faut des éclats,
Des ſoins... marqués.

DORINE.

Oh! oui!

GERMAIN.

Sur ce pied-là mon maître,

Neuf ou dix mois plutôt, étoit ton fait peut-être.
Moi je l'ai vu, ſoumis à la commune loi,
Prodiguer comme un autre & ſon cœur & ſa foi.
Il eſt vrai qu'aujourd'hui ce n'eſt plus le même homme,
Et, je te l'avouerai, quelques fois il m'aſſomme
Avec ſon air tranquille & ſon ton meſuré.
Non, depuis ſa réforme, il n'eſt plus à mon gré:
J'en ſuis fâché pour lui.

DORINE.

Tu n'es pas à connoître
De quels graves motifs ſa réforme a pu naître.

GERMAIN.

Mais... j'en fixe l'époque au goût très-ſingulier
Que pour certaine femme il eut l'hyver dernier.
C'étoit un vrai lutin, ne voulant que ſéduire,
Attirant avec art, dans l'eſpoir d'éconduire,
Bien parjure, bien gai, de tout faiſant un jeu,
Il alla bruſquement l'étourdir d'un aveu;
La Dame s'en moqua, prit ſon vol de plus belle;
Et voilà vingt amants attroupés autour d'elle.
Le dépit, la fureur, la plainte étoit ſon lot:
Bref, l'amour cette fois n'en avoit fait qu'un ſot.
Depuis cet accident, il a juré ſans doute,
Voulant un autre ſort de prendre une autre route,
D'élaguer les ſoupirs, les proteſtations,
Et d'être moins alerte en déclarations.
Quelqu'amoureux qu'on ſoit, Dorine, Dieu ſait comme
Quatre mois de rigueur découragent un homme!

DORINE.

C'eſt ce qui m'a ſemblé.

GERMAIN.

Malgré ſon changement,
Méliſe l'aime enfin... aſſez paſſablement.

DORINE.

Tu crois cela!

GERMAIN.

Très-fort.

DORINE.

Va, va, pure chimere.

GERMAIN.

Point.

DORINE.

Allons, à vingt ans on n'aſpire qu'à plaire.
Veuve d'un pédagogue, appellé ſon mari,
Elle a pris dans le monde un maintien aguerri,
Et de la liberté connoiſſant l'avantage,
Elle ne voudra plus tâter de l'eſclavage:
D'honneur, l'indépendance eſt un état charmant.
Les veilles, le ſpectacle, & les goûts du moment,
Et la coquetterie à toute heure excitée,
Et le renom flatteur d'une femme citée,
Voilà ce qui l'enivre!... à quelques humeurs près,
Qui depuis pluſieurs jours ont voilé ſes attraits.
Fiere d'accumuler conquête ſur conquête,
Fort légere, un peu folle, & pourtant très-honnête,
Son unique deſir, crois-moi, c'eſt de charmer:
Nous vous laiſſons le ſoin & l'embarras d'aimer.
Mais auſſi, qu'un amant à mots couverts s'explique,
Qu'il élude l'aveu... ma foi, cela nous pique.
Vous entendre gémir & ſoupirer vos feux,
Moi, c'eſt-là dans l'amour ce que j'aime le mieux.

Un aveu réjouit ... un ſoupir intéreſſe.

GERMAIN.

Je ſuis tout ſtupefait de ta délicateſſe!
Mon maître cependant, Méliſe en conviendra,
Peut tourner une tête alors qu'il le voudra;
Et j'ai, moi qui te parle, adopté ſon ſyſtême:
On ſe fait mieux aimer, ne diſant pas qu'on aime.
J'ai donné dans le piege où lui-même il fut pris:
Eh! bien, c'étoit l'enfer, & mépris ſur mépris.
Tu n'imagines pas, pour les plus minces charmes,
Ce qu'il m'en a couté de ſoupirs & de larmes,
C'eſt une conſcience?... il faut changer cela,
Et faire un peu la loi.

DORINE.

J'aime ce projet là

GERMAIN.

Qu'il me vienne à préſent quelque adroite ſoubrette,
Je vous la mene un train!...

DORINE.

Oui-da?

GERMAIN.

J'ai la recette.
Eh, ne valons-nous pas ton ſublime Marquis,
Par ſa frivolité connu dans tout Paris,
Etourdi s'il en fut, grand conteur de ſornettes,
Et trop diſtrait, ſur-tout pour acquitter ſes dettes?
Méliſe franchement...

DORINE.

Dis ce qu'il te plaira,
Nous ſavons mieux que toi tous les talens qu'il a.
Il doit, il ſe ruine:

GERMAIN.

On le dit.

DORINE.

Bagatelle.

Il ſubvient à propos aux langeurs de mon zele,
Donne ſans trop compter, & va toûjours ſemant
Ce qui mene une intrigue & diſtingue un amant.

GERMAIN.

Comme il voudroit enfin avancer ſes affaires,
N'a-t'il pas depuis peu doublé tes honoraires ?
Il a craint les langueurs... n'importe, malgré toi,
Votre bon Oncle eſt fou de Damis & de moi.

DORINE.

Il eſt vrai que Damis aujourd'hui s'en empare.

GERMAIN.

Il nous a propoſé ſa niéce.

DORINE.

Le barbare !
Ne me parle jamais de ce vieux éventé.
C'eſt le dernier qu'il voit dont il eſt entêté;
Ce qu'il veut le matin, le ſoir peut lui déplaire;
Et, laſſé de ton maître, il voudra s'en défaire:
Tête vague, eſprit foible, & ſans le moindre plan.
Ne fut-il pas jadis apprenti courtiſan ?
Je riois de le voir, dans ſon humeur cauſtique,
S'ériger en penſeur, trancher du politique;
Affectant tous les airs, & n'en ayant aucun,
Il ſe croyoit utile, & n'étoit qu'importun.
Ce ton a diſparu; maintenant c'eſt un autre.
Il eſt peut-être bon: mais ce n'eſt pas le nôtre...
On entre: c'eſt Damis... il a l'air de rêver.

SCENE II.

DORINE, GERMAIN, DAMIS.

GERMAIN.

NE l'interrompons point.

DORINE.

Laiſſe-moi l'obſerver. Chut.

GERMAIN, (*à part.*)

Il tient le portrait de Méliſe elle-même: Il croit que je l'ignore.

DAMIS, (*contemplant un portrait & à voix baſſe.*)

Oui, c'eſt celle que j'aime.
Voilà ces traits ſi doux, ce naïf enjouement,
Ces regards où l'eſprit eſt joint au ſentiment.
Heureuſe illuſion, qui me rends ſa préſence,
L'amour ne t'inventa que pour charmer l'abſence.
Je ne ſais cependant; ce portrait ſéducteur,
En captivant mes yeux, contente peu mon cœur.
Un reproche ſecret vient troubler mon ivreſſe.
Qu'eſt-ce qu'un bien qui peſe à la délicateſſe?
Ce qui m'enchante ici, gage trop imparfait,
N'eſt qu'un larcin, hélas! & dut être un bienfait.

DORINE.

(*à part.*) (*Haut à Germain.*)
Il ſoupire!... ſur quoi promene-t-il ſa vue?

GERMAIN.

C'eſt que des ſes bijoux il a fait la revue;
C'eſt un portrait qu'il a tiré de ſon écrin.
De ces miſeres-là nous tenions magazin.

DORINE.

Un portrait!

DAMIS.

Que dis-tu?

GERMAIN.

(*s'approchant à la gauche de Damis.*)

Je dis que quelque belle
Vous a ſans doute fait cette faveur nouvelle.

DAMIS, (*à part.*)

Le drôle n'en croit rien.

DORINE.

(*s'approchant à la droite de Damis.*)

Monſieur!...

DAMIS, (*ſurpris.*)

Qu'eſt-ce?

DORINE.

Un billet.

DAMIS, (*avec joie.*)

De Méliſe?

DORINE.

Prenez, & liſez, s'il vous plaît.

DAMIS, [*à part.*]

Voyons: d'un vain eſpoir je me flatte peut-être...
[*après avoir parcouru le billet.*]
Me trompé-je? comment?... ne laiſſons rien paroître. [*il relit le billet à voix baſſe.*]
„ Vos aſſiduités, j'aurois du le prévoir,
„ Fixent ſur moi les yeux d'un monde ſuſceptible.

„ Echappons aux propos en ceſſant de nous voir.
„ Quel que ſoit cet effort, j'ai cru me le devoir,
„ Et votre calme heureux m'y rendra moins ſenſible.

[*appercevant Germain qui a les yeux ſur la lettre.*]
Que fais-tu là? va-t-en.

GERMAIN.

Peſte, il n'y fait pas bon!

DAMIS.

Qu'on ſache ſi bien-tôt je puis voir Liſimon.

(Germain ſort.)

SCENE III.

DAMIS, DORINE.

DAMIS, (*à part.*)

Comment interpréter... je tremble.

DORINE.

Quel nuage...

DAMIS, [*haut, & en affectant un air ſerein.*]
Je dois récompenſer, Dorine, une tel meſſage.

DORINE.

Vous moquez-vous?

DAMIS, (*lui donnant ſa bourſe.*)

Prenez.

DORINE.

Soit: mais en vérité,
Vous pouviez être ingrat avec ſécurité.

DAMIS.

Je hais ce vice là.

DORINE.

Vos êtes magnifique.
Ce procédé, Monſieur, eſt vraiment héroïque.
Je n'imaginois pas, (voyez le préjugé!)
Qu'à prix d'or quelques fois on payât un congé.

DAMIS, (*ſurpris.*)

Comment?

DORINE.

Vous le tenez.

DAMIS.

Je ſoutiens...

DORINE.

Je proteſte...
L'argent eſt bien donné... quitte à prouver le reſte.

DAMIS.

Un congé, dites-vous?

DORINE, (*gaîment.*)

Oui, bien clair & bien net.
J'ai vu, n'en doutez pas, compoſer ce billet;
J'ai vu, j'ai lu, relu le congé qu'il renferme:
Tant-pis, ſi votre orgueil eſt offenſé du terme.

DAMIS.

(*après une pauſe, avec un dépit concentré & une gaieté contrainte.*)

Je voulois de Méliſe, en cette occaſion,
Couvrir l'étourderie & l'indiſcrétion:
A ce qu'il me paroît, ce zele eſt inutile.
Votre maîtreſſe en moi trouve un ami docile,
Soumis, reſpectueux, qui n'a point héſité
Pour ſouſcrire à l'arrêt que ſon cœur a dicté.

DORINE.

J'admire le biais, dont vous prenez la choſe.

Ainſi vous acceptez la loi qu'on vous impoſe,
Et ne murmurez pas d'un arrêt ſi ſoudain!

DAMIS, (*avec une gaieté feinte.*)

L'a-t-elle écrit gaiement?

DORINE, (*l'obſervant.*)

Sans gaieté, ſans chagrin,
D'un air indifférent.

DAMIS.

Indifférent?

DORINE.

Sans doute.
Pour écrire autrement on ſait ce qu'il en coûte.

DAMIS, (*avec un peu plus de vivacité.*)

Mais au fait, ſavez-vous la fin de tout ceci?

DORINE.

Je ſais que cette nuit on a très-mal dormi.

DAMIS.

Eh! voilà contre moi ce qui l'a détermine!

DORINE.

Mais ne diroit on pas que ce n'eſt rien.

DAMIS.

Dorine
Approuve ſa maîtreſſe?

DORINE.

Eh, ne le dois-je pas?

DAMIS.

Sur-tout quand elle fait de ſemblables éclats;
La prudence le veut.

DORINE.

J'aime la remontrance.
Econduire un amant, c'eſt bleſſer la prudence,
C'eſt bouleverſer tout.

DAMIS.

Un Amant eſt fort bon.

DORINE.

Ce titre là vous choque?

DAMIS.

Et c'eſt avec raiſon...
Mais briſons là deſſus. Quoique Méliſe faſſe,
Je ſaurai conſtamment endurer ma diſgrace;
Et, puiſqu'une inſomnie a cauſé mon malheur,
Je juge le motif, pour calmer ma douleur.
Ces événémens-là n'ont plus rien qui m'étonne.
Le caprice m'exclud, l'amitié lui pardonne;
L'indulgente amitié n'a jamais de fureurs,
Et ne connoît point l'art de contraindre les cœurs.

DORINE.

Oh, vive l'amitié! qu'elle eſt calme & ſoumiſe?
Vous êtes ſurprenant. Je vais dire à Méliſe
Avec quelle douceur, & de quel air ſerein
On accueille chez vous ſes billets du matin.

[*Elle ſort.*]

SCENE IV.

DAMIS, (*ſeul, & avec dépit.*)

ENfin, Madame, enfin, je connois votre ſtyle
Vous voulez m'affliger, & j'en ſuis plus tranquille.

SCENE V.

DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

Liſimon eſt, dit-on, chez Méliſe.

DAMIS, [*avec humeur.*]

Il ſuffit.

(*Il lit le billet & le chiffonne.*)

GERMAIN, (*à part.*)

Ce diable de billet lui tourmente l'eſprit.

DAMIS.

(*ſe promenant toûjours, & à part.*)

Vous me chaſſez ! fort bien.

GERMAIN, (*à part.*)

Fort mal.

DAMIS, (*à part.*)

A la bonne heure.

Rien n'eſt encor perdu, mon ſecret me demeure.

GERMAIN.

Pauvre avoir que cela !

DAMIS, (*à part, & parcourant le Théâtre.*)

De l'éclat & du bruit.

Des ſoins trop prodigués, c'eſt l'orgueil qui jouit.
Il faut un autre frein à votre humeur légere ;
Je vous ai fait parler, j'ai bien fait de me taire.
On diſtrait votre cœur ; . . . il faut le ranimer,
Et punir la coquette en la forçant d'aimer.
Mais ce cruel billet ! . . . gardons-nous de m'en plaindre.

J'ai dû le desirer beaucoup plus que le craindre;
C'est quelque chose au moins... qu'est-ce que je prétends?
Fixer un cœur volage; il résiste & j'attends...
J'attendrai. Ce billet m'a rendu l'espérance.
Heureux d'être aujourd'hui l'objet d'une imprudence!
Trop heureux d'occuper, pour qui s'y connoît bien,
Un dépit..! un congé vaut toûjours mieux que rien.

GERMAIN.

[*s'approchant par degré de Damis, qui marche toûjours avec la même action.*]

Monsieur....

DAMIS, *(brusquement.)*

Hein!...

GERMAIN.

Vous voulez me cacher votre flâme
Je ne suis plus admis aux secrets de votre ame.

DAMIS.

Après.

GERMAIN.

Epargnez-vous ces inutiles soins;
Ce qu'on ne me dit pas, je ne le sais pas moins.

DAMIS.

Si je le laisse aller il va par complaisance,
De mes propres amours me faire confidence.

GERMAIN, *(avec intrépidité.)*

Oui, Monsieur, cet air froid qui cache votre feu,
Vos discours, votre ton, tout cela n'est qu'un jeu.

DAMIS.

Très-scrupuleusement gardez vos conjectures:

S'il venoit juſqu'à moi les plus légers murmures,
Vous m'entendez ? . . .

GERMAIN.

Ces mots ſont ſignificatifs.

DAMIS.

C'eſt que je n'aime point les eſprits inventifs.

GERMAIN.

Moi, je n'invente rien. Vous n'aimez pas Méliſe?
Sa main par Liſimon ne vous eſt pas promiſe ?
Ce portrait que tantôt vous obſerviez ? . . .

DAMIS.

Eh bien ?

GERMAIN.

Me direz-vous auſſi que ce n'eſt pas le ſien ?
D'après ſon grand tableau, lorſqu'elle fut ſortie,
Vous fites l'autre jour tirer cette copie.

DAMIS.

Motus, encore un coup, ou gare . . .

GERMAIN.

Avec ce ton,
Vous obtenez des droits ſur ma diſcrétion.

DAMIS.

Prévenez-là dedans qu'à me ſuivre on s'apprête.
(*à part.*)
Qu'on ne s'éloigne pas. Ma ſurpriſe eſt complette!
(*On entend chanter & faire du bruit derriere le Théâtre.*)
Qu'eſt-ce que ce train-là ? va-t'en voir à l'inſtant.

GERMAIN.

C'eſt Monſieur Floricourt qui s'annonce en chantant.
Il eſt votre rival.

DAMIS.

Lui ?

GERMAIN.

Déclaré.

DAMIS.

Quel conte!

SCENE VI.

FLORICOURT, DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

TEnez lui-même ici vous en rendra bon compte :
Il eſt franc. (*Germain ſort.*)

FLORICOURT, (*du ton le plus gai*)

Je ſuis triſte, & je viens près de toi
Pour éclaircir le noir qui s'empare de moi:
Que je te trouve heureux! un eſprit toûjours libre!
Tu maintiens dans les goûts le plus juſte équilibre,
Le ſort prévient tes vœux, tout ſuccede à ton gré
Très-peu d'ambition, un amour tempéré!
Moi, je ſuis baloté de toutes les manieres:
Le feu plus que jamais s'eſt mis dans mes affaires;
Tout, depuis ce matin, m'affecte horriblement.

DAMIS.

Depuis ce matin ?

FLORICOURT.

FLORICOURT.

Oui.

DAMIS.

Le terme eſt allarmant.

FLORICOURT.

Ma ſenſibilité devient inſupportable.

DAMIS.

Allons, remettez-vous; un revers vous accable!
Comment vont les amours, les projets, tout le train?

FLORICOURT.

Nous vivons, mon ami, dans un ſiecle d'airain.
Rien n'avance, ne va ... j'ai plus de cent paroles;
Pour les effets, néant ... j'ai beau changer de rôle,
Saiſir l'eſprit, le ton de nos ſociétés,
Amuſer tous les jours dix cercles d'hébétés;
Voir les gens qu'il faut voir, briller par ma dépenſe,
Renchérir ſur ces riens qui font notre importance,
Je reſte là tout net ... on me berce d'eſpoir;
Vingt billets le matin m'invitent pour le ſoir;
On me fête, & c'eſt tout: avantage ſtérile!
J'ai prouvé cependant que je puis être utile ...
Tiens, pas plus tard qu'hier, dans un fort grand ſoupé,
J'eus des traits d'un bonheur ... dont chacun fut frappé,
On murmoroit tout bas, il eſt vraiment aimable;
J'abîmai le Baron, il parut déteſtable.
Je fis rire Chloé, rire juſqu'à l'excès,
Une bégueule morne & qui ne rit jamais ...

Tu ſais qu'elle peut tout, qu'on obtient tout par elle,
Eh bien, quand on ſortit, je réclamai ſon zele,
Elle me répondoit par des airs nonchalants,
Me pria de deſcendre, & d'appeller ſes gens.
Eh ! ſur ces têtes là fondez quelqu'eſpérance !
Nulle ſolidité, point de reconnoiſſance.
Qu'ils s'arrangent, je ſens qu'il faut vivre pour ſoi,
Et mon ingrat pays n'eſt pas digne de moi.

DAMIS.

Comment? je vous croyois en faveur.

FLORICOURT, (*avec étourderie.*)

Quel vertige!
Crois-tu donc à ce mot, à ce brillant preſtige ?
La faveur maintenant n'eſt qu'un flux & reflux;
On a beau la pourſuivre, on ne la fixe plus.
Il ſemble qu'aujourd'hui la fortune vous rie ;
Demain le Ciel ſe brouille & la ſcene varie.
Le terrain où je marche eſt fertile en ingrats ;
C'eſt un ſable mouvant qu'on ſent fuir ſous ſes pas,
Et le Public léger qu'un changement réveille,
Briſe, en riant, l'Autel qu'il encenſoit la veille.
Ainſi de crainte en crainte, & d'eſpoir en eſpoir,
On ſe tue à briguer ce qu'on ne peut avoir.
Parmi cent concurrents, coudoyé dans la foule,
Moins de gré que de force, on cede au flot qui roule,
Et, plus que mécontent, mais non pas converti,
On ſe retrouve au point d'où l'on étoit parti.

DAMIS.

Ce tableau me paroît frappant de reſſemblance.
Vous devenez profond!

FLORICOURT.

Il le faut bien... on penſe
C'eſt fait, je m'exécute & borne mon roman.

DAMIS.

Propos.

FLORICOURT.

Ton œil encor n'a pas ſaiſi mon plan?

DAMIS.

Oh! pas le mot.

FLORICOURT.

Ecoute. Epouſes-tu Méliſe,
Ne l'épouſes-tu pas?

DAMIS.

La demande eſt exquiſe.

FLORICOURT.

Quels que ſoient tes projets, je n'y pénetre pas;
Mais j'épouſerai, moi.

DAMIS, (*ironiqement.*)

Dès-lors plus d'embarras.
De vos expédiens j'admire la juſteſſe.

FLORICOURT.

Nul procédé, ſur-tout le prix eſt pour l'adreſſe:
Dorine me protege; elle ſait babiller:
Moi, je poſſede l'art de la faire parler;
Je me la ſuis acquiſe, & ſa foi m'eſt connue.

DAMIS, (*à part.*)

Cette Dorine-là me paroît entendue.

FLORICOURT.

Et, Liſimon, d'ailleurs, ſervira mon amour.

On dit qu'il a j'adis raffolé de la Cour;
Je veux lui mettre encore l'ambition en tête.
C'eſt un reſſort plaiſant.

DAMIS.

Et ſur-tout fort honnête.
Ainſi vous épouſez.

FLORICOURT.

Un peu.

DAMIS.

C'eſt mon avis.

FLORICOURT.

Tes conſeils ſont très-bons, tu les verras ſuivis.

DAMIS.

Rien n'eſt mieux calculé qu'une telle conduite;
Et c'eſt avec plaiſir que j'en verrai la ſuite.
Vous n'aimez pas Méliſe, on conçoit bien cela:
Votre cœur ne s'eſt point oublié juſques-là.
Sa fraîcheur, ſa jeuneſſe, une grace piquante,
D'un ſourire attrayant la fineſſe éloquente,
N'ont pu, j'en jurerois, vous inſpirer un goût:
Mais, Liſimon eſt riche, & Méliſe aura tout;
Voilà ce qu'il vous faut; rien n'eſt plus convenable;
Et c'eſt ce qu'on appelle un hymen très-ſortable.
S'aimer, détail bourgeois? bravant ce ſot abus,
Vous allez épouſer... quelques cent mille écus.

FLORICOURT.

Oui. Par ce mariage (& tu m'y détermines.)
Je veux de ma fortune étayer les ruines.
Pour les gens de notre ordre il n'eſt que ce recours.
Etourdis par nos goûts, diſtraits par nos amours,

Tant que l'activité nous tient lieu d'opulence,
Nous vivons dans l'ivreſſe & dans l'indépendance.
Autre temps, autres ſoins; riſquant quelques ſoupirs,
Nous implorons l'hymen pour payer nos plaiſirs.
Adieu, je vais courir chez tous mes gens d'affaires,
Et mettre à la raiſon Intendant & Notaires.
Tous ces animaux-là, qu'on voit en enrageant,
Ont toûjours de l'humeur & n'ont jamais d'argent.

DAMIS.

N'allez pas les manquer.

FLORICOURT,
(*prenant la main de Damis.*)

Non vraiment, je te quitte,
J'emporte un avis ſage, & mon cœur le mérite.
(*il ſort.*)

SCENE VII.

DAMIS, (*ſeul.*)

D'Un moment de dépit il peut tout obtenir;
Il va voir Liſimon, je dois le prévenir.
N'euſſe-je point d'amour, je lui ſerois contraire:
Je voudrois traverſer le bonheur qu'il eſpere,
L'amitié m'en eût ſeule inſpiré le deſſein.
Sans adorer Méliſe, il prétend à ſa main!
Ses graces, ſon eſprit n'ont rien qui l'intéreſſe!
En elle il conſidere, il cherche la richeſſe,

Quel amant! de mon but ne nous écartons point:
L'amour me l'indiqua, la probité s'y joint.
Mais ſi j'échoue enfin . . . ſi Méliſe enivrée.
Se borne à cette cour, dont elle eſt entourée!
Je ne le ſais que trop, la beauté bien ſouvent.
Attentive à l'hommage, eſt ſourde au ſentiment.
Cachons encor le mien... Amour! tu ſais ſi j'aime!
Ce pénible détour m'eſt dicté par toi-même:
Méliſe, tu le vois, eſt prête à t'échapper,
Et je crois te ſervir, en oſant la tromper.

ACTE II.

La Scene eſt dans une avant-Salle de l'appartement de Méliſe.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, *ſeul.*

CHez Méliſe, aujourd'hui! moi! quelle hardieſſe?
Voyons: par l'oncle ici piquons un peu la niece.
Il va venir, oſons; &, dans l'eſpoir que j'ai,
En feignant un refus, vengeons-nous du congé.
Je puis bien à mon tour riſquer une imprudence.

SCENE II.

DAMIS, LISIMON.

DAMIS.

AH! je vous attendois avec impatience.

LISIMON, (*abſorbé dans la rêverie.*)

Me voilà. J'en conviens, j'étois dans ce moment
D'une vue aſſez neuve occupé fortement.
Monſieur, c'eſt que le tact des affaires publiques
Veut des mâles eſprits & des cœurs énergiques.
Quand je m'en eſtimois, j'accordois tout cela,
Le tableau de l'Europe étoit imprimé là.
Tu m'as fait avertir, j'accours, adieu l'idée,
C'eſt le diable!

DAMIS.

Pardon: votre humeur eſt fondée.

LISIMON.

C'eſt fait... que me veux-tu?

DAMIS.

Je me ſuis conſulté;
Et je peux avec vous parler en liberté.
Méliſe eſt fort aimable; elle a droit de prétendre
Aux hommages, aux vœux de l'amant le plus tendre;
Mais comment ſouffre-t-elle un cercle d'étourdis,
D'agréables, de ſots, par la mode enhardis;
Du bon ton, qu'ils n'ont pas, ſe croyant les arbitres,

Mettant leur ineptie à l'ombre de leurs titres,
Traînant d'un luxe outré l'indiscret attirail.
Petits sultans, honnis même dans leur serrail;
Tous ces demi-Seigneurs sans talents & sans ames,
Qui bornent leurs exploits à tromper quelques femmes,
De peres très-fameux enfants très-peu connus,
Dont on cite les noms au défaut des vertus?

LISIMON.

Je vais, si tu le veux, t'expliquer ce mystere.

DAMIS.

Soit.

LISIMON.

Tel que tu me vois, jadis j'eus ma chimere,
Comme un autre: à la Cour j'étois fort assidu:
Dans un monde nouveau je me croyois perdu.
Je proposois alors des plans économiques,
Que je te montrerai, tous biens patriotiques,
Bien conçus...

DAMIS.

Je le crois.

LISIMON.

J'osai les présenter;
Mais l'embarras étoit de les faire adopter.
Ces gens-ci m'y servoient, du moins en apparence:
Je les reçus chez moi, par excès de prudence.
Sous les dehors du zele, ils venoient par essains,
En obsédant ma niéce, opiner sur mes vins.
Moi, comme un franc Gaulois, j'aime encor ma patrie.
Leurs protestations trompoient ma bonhommie.
Qu'ai-je embrassé? du vent. On ne m'écouta pas;

J'en fus pour mes calculs & pour mes réſultats.
Auſſi tout va, Dieu ſait! graces à ma routine,
J'aurois en trois matins remonté la machine:
Je n'y renonce point: mon porte-feuille eſt plein:
Aujourd'hui ſecondé, j'exécute demain.
Oui, Monſieur, qu'on m'inſtalle & je réponds du reſte.
Je puis être à l'Etat d'un profit manifeſte.
Brouillant, bouleverſant des principes connus,
J'arbore la réforme & je pare aux abus.
Voilà dans quel eſpoir ma folle complaiſance
A de ces importuns toléré l'affluence.

DAMIS.

De leur zele affecté voyez quels ſont les fruits.

LISIMON.

Puiſqu'ils ne peuvent rien, ils ſeront éconduits.

DAMIS.

Bon, change-t-on ainſi ſa maniere de vivre?
Votre charmante niéce au tourbillon ſe livre;
Et, croyant échapper à de triſtes liens,
Obéit à des goûts qui ne ſont pas les ſiens.
Elle eſt à cette époque, où l'ame irréſolue
Entre différents choix reſte encor ſuſpendue.
Son naturel heureux lutte & perce toûjours;
Mais, s'il faut avec vous s'expliquer ſans détours,
Il incline un peu trop vers la coquetterie,
Jeu cruel qui bientôt mene à la perfidie,
Des plus doux ſentiments corrompt la pureté,
Eteint le caractere & nuit à la beauté
Il faudroit à Méliſe un ami difficile
Qui tourmentât ſon cœur, encor neuf & docile,
Employât pour le vaincre un manege innocent,

Y jettât par degrés un trouble intéreſſant,
Enveloppât de fleurs les traits de la cenſure,
Et fût, à force d'art, le rendre à la nature.

LISIMON.

Eh bien, ſois cet ami.

DAMIS, *(riant à demi.)*

Moi?

LISIMON.

Toi-même, parbleu.
Il faut, comme tu dis, la tourmenter un peu,
Par de certains ſecrets dérouter ſon caprice,
Retenir la coquette au bord du précipice;
Et, lui ſauvant ſur-tout, l'ennui de la leçon,
La forcer par humeur d'avoir de la raiſon...
L'idée eſt lumineuſe, & je l'ai bien ſaiſie
A l'application. Je t'en charge.

DAMIS.

Folie.
Revenons, s'il vous plaît, & daignez m'écouter.
(Il regarde de tous côtés avec un air myſtérieux.)
Vous m'offrites ſa main, je ne puis l'accepter.
Je veux choiſir, Monſieur, quelqu'un qui me convienne,
Dont la façon de voir s'accorde avec la mienne,
Qui connoiſſe le prix d'un amour délicat,
Et ſache préférer le bonheur à l'éclat.

LISIMON.

Tu m'étonnes beaucoup, & je te crois à peine.
Sans doute elle t'a fait quelque nouvelle ſcene,
Car c'eſt une étourdie!... ah! je vais la tancer
D'une belle façon!

DAMIS.

Gardez-vous d'y penſer.
Ne vous voilà-t-il pas, comme à votre ordinaire,
Emporté!...

LISIMON.

J'en conviens, je ſuis un peu colere.

DAMIS.

Un peu? beaucoup.

LISIMON, *(ſe radouciſſant.)*

Eh bien, je me corrigerai.
(Reprenant le ton vif.)
Mais on fera morbleu ce que je réſoudrai.
Dans ce que j'ai conclu je ſuis fixe & tenace.
Ma niéce obéira...

DAMIS.

Modérez-vous, de grace.
De mon abſence au moins choiſiſſez le moment,
Et qu'à cet entretien je ne ſois pas préſent...
Ciel! Méliſe!... je ſors.
(Méliſe entre dans ce moment. Ils ſe font une révérence, & Damis ſort.

SCENE III.

MÉLISE, LISIMON, DORINE.

MÉLISE, *(avec étonnement.)*

DAmis ici?

LISIMON.

Lui-même.

Pourquoi non, s'il vous plaît?

MÉLISE.

Ma ſurpriſe eſt extrême.
Quand nous mariez-vous?

LISIMON.

Je le voudrois envain:
Vous l'avez trop bien ſu guérir de ce deſſein.

MÉLISE, *(vivement.)*

Quoi?...

LISIMON.

Rien.

MÉLISE.

Encore!...

LISIMON.

Eh bien!...

MÉLISE.

Parlez.

LISIMON.

Je vous annonce...

MÉLISE.

Mais quoi donc?

LISIMON.

Que Damis à vos charmes renonce.
De vos airs, de vos tons, il eſt las à la fin.
Il refuſe en un mot le don de votre main.

MÉLISE.

Il me refuſe!

LISIMON.

Net. Mais cela ſans colere,
Toûjours maître de lui, (car c'eſt ſon caractere)
Si poſément enfin, & d'un air ſi glacé,
Que tout autre à ma place en ſeroit courroucé.

MÉLISE, *(avec une gaiete contrainte.)*
Courroucé ! pourquoi donc? le trait eſt impayable.

LISIMON.
Vous paroît-il plaiſant ?

MÉLISE.
[*avec chaleur, ne pouvant cacher ſon dépit.*]
Damis eſt admirable !
C'eſt moi, Monſieur, c'eſt moi, qui, trompant ſon eſpoir,
Lui mandois ce matin de ne me plus revoir.

LISIMON.
Fable.

DORINE.
Rien n'eſt plus vrai : ma maîtreſſe eſt vengée.
De l'exécution cette main fut chargée.

MÉLISE.
De ſa froideur pour moi vous voilà convaincu ?

LISIMON.
Oh ! oui !

MÉLISE.
Vous en a-t-il long-temps entretenu ?
Felicitez-vous bien, vantez votre conduite !
De vos préventions voilà quelle eſt la ſuite.

LISIMON, *(bruſquement.)*
Moi, j'ai cru que ces nœuds ſeroient bien aſſortis.
(affectant de la fineſſe.)
J'ai même ſoupçonné que vous aimiez Damis.

MÉLISE.
Mon oncle, aſſurément le ſoupçon eſt unique.
Vous êtes étonnant.

LISIMON.
Non, je ſuis véridique.

DORINE.

Que Monſieur Liſimon a l'eſprit clairvoyant?
Rien ne peut échapper à ſon œil pénétrant.
Il lit, ſans ſe tromper, juſqu'au fond de nos ames;
Comme il déchiffre un cœur! comme il connoît les femmes!

LISIMON.

Que trop, en vérité! j'ai bien payé cela.
On eſt dupe long-temps avant d'en venir là...
Mais, dans ce moment ci, je m'abuſe peut-être,
Je ne démêle rien, je ne ſais rien connoître...
[*à Méliſe avec humeur.*]
Que m'importe après tout? congédiez Damis;
Si vous le voulez même, épouſez le Marquis.
Bel hymen!

MÉLISE, (*avec impatience.*)

Vous l'aimiez dans ces jours de folie;
Où les gens du bel air étoient votre manie;
Quand mon oncle, en projets conſumant chaque jour,
En poſte alloit chercher des plaiſirs à la Cour...
De tous ces Meſſieurs là vous goûtiez l'importance.
Leur ton vous paroiſſoit le ton par excellence.

LISIMON.

Oh! j'avois mes raiſons. Le bien public d'ailleurs...
Bref, c'eſt un autre temps, & je veux d'autres mœurs.

DORINE.

Floricourt, au ſurplus, n'a rien pour vous déplaire.
D'une vieille parente il ſera légataire;
Sa naiſſance eſt illuſtre; il eſt jeune, bien fait.

MÉLISE, *(avec humeur.)*

Ah ! vous le protégez ? . . .

DORINE.

(à Liſimon.) Enfin on s'y connoît.
Puis, s'il vous revenoit un jour en fantaiſie
De vouer à l'Etat votre rare génie ;
Aux airs de courtiſan il ſaura vous plier,
Et c'eſt un homme, au moins, qui peut vous appuyer.
Quel plaiſir de briller, d'étendre un peu ſa ſphére !
Une fois en crédit, que d'heureux on doit faire ?

LISIMON.

Tu crois donc qu'on pourroit . . .

DORINE.

Je vous ai dévoilé.

LISIMON.

Toi ! . . . comment donc ? par où ?

DORINE.

Tout en vous m'a parlé ;
Diſcours obſcurs, mais fins, ſilence énigmatique...
Et ce rire ingénu qui cache un politique.

LISIMON.

L'y voilà.

MELISE.

Finiſſez .. Le beau raiſonnement !

LISIMON, *(aprés avoir réfléchi.)*

Eh ! ce qu'elle dit-là n'eſt pas ſans fondement,
Elle voit aſſez bien, mais j'inſiſte : ma niéce,
Je veux encor pour vous ſignaler ma tendreſſe !
Je regrette Damis, quoi que vous en diſiez,
Et veux le ramener, dès ce ſoir, à vos pieds.
Je ſens bien qu'il faudra, rappellant ma fineſſe,

Négocier la choſe avec un peu d'adreſſe . . .
Mais on ſait ſe tirer d'une difficulté,
Et délicatement ménager un traité,
Sois ſûre . . . enfin . . .

SCENE IV.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

MOn oncle eſt incompréhenſible.

DORINE.

Damis, toûjours Damis! ce caprice eſt riſible . . .
Oui; mais tous ces diſcours ſont ici ſuperflus:
Damis eſt hors de Cour & vous n'y ſongez plus.

MÉLISE.

Y ſonger! il faudroit que je fuſſe bien folle!
Sa conduite, avec moi, cependant me déſole.
Je voudrois à mes pieds le voir s'humilier,
Et . . .

DORINE.

Ce procédé là ſeroit plus régulier.

MÉLISE.

N'en parlons plus.

DORINE.

Sans doute.

MÉLISE.

Au fond, je le déteſte.

DORINE.

De vos reſſentiments ce dépit eſt le reſte.

MÉLISE.

MÉLISE.

Tu dis que mon billet n'a point paru l'aigrir?

DORINE.

Non; tranquilliſez-vous.

MÉLISE.

Je n'en puis revenir.
Mais, moi, Dorine, auſſi j'ai fait une imprudence;
Que prétendois-je enfin?

DORINE.

Punir ſon imprudence;

MÉLISE.

Dis ſa diſcrétion, c'eſt le mot: en effet,
Tu le ſais comme moi; qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,
Qui lui pût attirer cette rigueur extrême?

DORINE.

Comment, un inſolent qui ne dit pas qu'il aime!

MÉLISE.

Qu'il aime! il faut ſavoir s'il aime: le ſais-tu?

DORINE.

Eh! mais, rien n'eſt plus clair.

MÉLISE.

Moi, je n'en ai rien vu.

DORINE.

Moi, je vous garantis qu'il brûle au fond de l'ame.

MÉLISE.

Eh! que ne parle-t-il?

DORINE.

Mais il craint pour ſa flamme.

MÉLISE.

Oh! il a bien raiſon... mais il faut s'expliquer:

DORINE.

N'ayez pas ſeulement l'air de le remarquer.

MÉLISE.

Bon !

DORINE.

Laiſſons ce ſujet ; car il vous indiſpoſe.

MÉLISE.

Moi ! non : autant parler de lui que d'autre choſe ;
Tu peux continuer.

DORINE.

Parlons-en donc... eh bien,
Puiſque vous le voulez, qu'en dirons nous ?

MÉLISE.

Oh ! rien.

DORINE.

Pourquoi donc cette humeur & cette impatience ?
Si vous l'aimiez encor ?

MÉLISE.

Tais-toi.

(*Elles ſe taiſent pendant un moment.*)

DORINE.

Le beau ſilence !

MÉLISE.

Tu n'as point remarqué le portrait qu'il tenoit ?
Tu n'as point diſtingué ?...

DORINE.

Non, il examinoit
D'un œil très-ſatisfait.

MÉLISE, (*à part.*)

(*Haut.*) Je ſouffre le martyre ;
Tu n'as rien entendu de ce qu'il a pu dire ?

DORINE.

Il avoit l'air content... c'eſt tout ce que je ſai.

MÉLISE, (*avec la plus grande vivacité.*)
Je ne demande pas s'il étoit triſte ou gai;
Répondez juſte au moins.

DORINE.

Je quitte la partie;
Mais j'apperçois Germain.

MÉLISE.

Demeurez, je vous prie;
Qu'il approche.

SCENE V.

MÉLISE, DORINE, GERMAIN.

MÉLISE, (*d'un air diſtrait.*)

AH! c'eſt toi Germain!

GERMAIN.

Pour vous ſervir,
Madame; commandez, & je cours obéir...
Je montois chez Damis.

MÉLISE.

Il eſt ici ton Maître?

GERMAIN.

Oui, même tout le ſoir je crois qu'il y doit être.

MÉLISE.

Seul?

GERMAIN.

Seul, je l'imagine.

MÉLISE.

Il ne peut être mieux.

Tu ſais apparemment qu'il eſt fort amoureux?

GERMAIN.

Amoureux!

MÉLISE.

Et bien plus, il oſe le paroître...

GERMAIN.

Madame, écoutez donc...

DORINE.

Dis, tu dois t'y connoître?

GERMAIN.

Je ſais qu'il s'eſt donné ces airs là quelquefois.

DORINE.

Eh! ſait-on quel objet a décidé ſon choix?

GERMAIN.

Non: il eſt fort diſcret, il ſoupire en ſilence;
Rien n'échappe avec lui...

MÉLISE.

La bonne extravagance,

DORINE.

Et ce portrait divin dont il eſt enivré,
Qu'il obſerve ſans ceſſe avec l'air égaré;
A ton compte, Germain, n'eſt-ce point un indice?

MÉLISE.

Va, parle à cœur ouvert, & quitte l'artifice.

DORINE.

Sans doute, allons, du cœur.

GERMAIN.

S'il ne faut rien céler,
Ce portrait lui plaît fort, &...

MÉLISE, (*pouſſant Dorine.*)

Faites le donc parler.

DORINE, (*pouſſant Germain.*)

Va donc.

GERMAIN.

Seul dans un coin, quand il eſt à ſon aiſe,
Il le tourne & retourne, il le baiſe & rebaiſe;
Il lui parle ſouvent comme s'il l'entendoit,
Et lui reparle encor, comme s'il répondoit.
Cela me charme, moi, je me plais à l'entendre.

DORINE.

A cette école-là tu deviendras fort tendre.

MÉLISE.

Et l'on ne peut ſavoir quel eſt l'original?

GERMAIN.

Non.

DORINE.

Non?

MÉLISE.

Germain diſcret! mais cela n'eſt point mal...
Oh! c'eſt, n'en doutons pas, quelque franche coquette.

GERMAIN.

Madame en vérité...

MÉLISE.

Quelque folle parfaite.

GERMAIN.

Madame, je rougis...

MÉLISE.

J'en ſuis ſûre.

GERMAIN.

Comment?
Quoi qu'il en ſoit, enfin le portrait eſt charmant.

MÉLISE.

Affreux, peut-être?

GERMAIN.

Affreux! cela vous plaît à dire;

MÉLISE.

Je le répete, affreux.

GERMAIN.

Je céde & me retire,
Ah! ce pauvre portrait, comme vous le traitez!
Mais vous ne ſavez pas à qui vous inſultez.

MELISE, (*le rappellant.*)

Si Damis n'eſt point trop occupé de ſa flamme,
Dis-lui que je l'attends, ici même.

GERMAIN.

Oui Madame;

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

IL faut que je lui parle indiſpenſablement.
Oui...

DORINE, (*à part.*)

Ma maîtreſſe en tient indubitablement.

MÉLISE.

Je veux qu'avant le ſoir tout ceci ſe termine.

DORINE.

Comme il va s'applaudir!

MÉLISE.

Retirez-vous, Dorine,
J'entends du bruit: on vient. Ciel! Floricourt! l'ennui!...
Mais, feignons... contre moi tout conſpire aujourd'hui.

(*Dorine, en ſortant, rencontre Floricourt: ils ſe font réciproquement des ſignes.*)

SCENE VII.

FLORICOURT, MÉLISE.

FLORICOURT.

ON vous rencontre enfin!... mais vous êtes charmante
De diſparoître ainſi, de tromper mon attente.
Qu'elle eſt belle!

MÉLISE.

Oh! laiſſez ce ton complimenteur!

FLORICOURT, (*du ton le plus étourdi.*)

Non, Madame; avec vous ce ton là part du cœur.

MÉLISE, (*riant.*)

Du cœur! y ſongez-vous? vous léger, vous frivole!...
Recueillez-vous, Marquis: eſt-ce là votre rôle?

FLORICOURT.

Sans doute.

MÉLISE.

Encore un coup ſupprimons la fadeur;

Si non, je vous le dis, j'aurai beaucoup d'humeur,
Et je vous ennuierai.

FLORICOURT, *(avec galanterie & légéreté.)*

Non, cela ne peut être.
Je cherche le plaiſir, & vos yeux le font naître:
Mais depuis près d'un mois, diſons la vérité,
Dans quelle ſolitude avez-vous végété?
C'eſt ſe conduire mal; tout le monde en murmure.
Plus de bals, de ſoupers, pas la moindre avanture!
Vous avez de l'humeur; on n'en eſt pas ſurpris.
Vous prenez un travers, je vous en avertis.
Comment donc, belle, aimable, à la fleur de votre âge,
S'enterrer chez un Oncle, & s'ériger en ſage!
Mais vous n'y penſez pas, il faut abſolument
Vous rendre à vos amis, vous remettre au courant.
Je vous offre mes vœux, qui ſont flatteurs peut-être;
Mon nom, ce que je ſuis, & ce que je dois être,
Une exiſtence enfin. Allons, ouvrez les yeux;
Le temps vole, il échappe, il emporte les jeux,
Reſſuſcitez; ſortez de cette nuit profonde,
Et paroiſſons tous deux ſur la ſcene du monde.

MÉLISE.

Mais vous devenez fou!

FLORICOURT, *(de l'air le plus évaporé.)*

Non, je ne le ſuis pas.
C'eſt trop enſévelir de ſi brillants appas,
Faits pour orner, Madame, un plus décent azyle
Que des cercles obſcurs & l'ombre de la ville.
Ecoutez-moi: je viens d'apprendre en ce moment,
J'en ai l'avis ſur moi, que je dois ſûrement

Hériter, avant peu, d'une tante éternelle!...
Qui me remet toûjours.

MÉLISE.

Cette Dame eſt cruelle.

FLORICOURT.

Elle ne finit pas. Mais, pour cette fois-ci,
Il paroît cependant qu'elle a pris ſon parti.
Elle a quatre-vingts ans, c'eſt l'âge des retraites.
J'envahis ſa fortune, elle eſt des plus complettes.
Le tout vous eſt offert. Nous mêlerons nos biens,
Et l'opulence encor va ſerrer nos liens.

MÉLISE.

L'opulence! & le cœur, eſt-il un autre empire?
Le tréſor d'un amant c'eſt l'amour qu'il inſpire.
Eſt-il riche? on l'ignore... on ſonge à ſes vertus.
Eſt-il pauvre? on le venge, en l'aimant encore plus;
Voilà mes ſentiments.

FLORICOURT.

Je vous en félicite;
Vous bravez la fortune & cédez au mérite!
Ce ſacrifice eſt noble & ſur-tout bien placé.
Je ſavois à quel cœur je m'étois adreſſé.

MÉLISE.

Par exemple, Marquis, permettez-moi de rire.
Quoi, vous prenez pour vous ce que je viens de dire?

FLORICOURT.

(*avec la plus grande gaieté.*)
Eh! comment s'y tromper? le détour eſt charmant.

MÉLISE.

Encor ?

FLORICOURT, *(hors de lui.)*

Vous me voyez dans un enchantement!...
Je ſuis las d'eſpérer. Décidez-vous, de grace.
Ecoutons la raiſon & laiſſons la grimace.
[*Il tombe à ſes pieds.*]
Ah ! je vous le demande au nom de nos beaux jours,
Faiſons à tout Paris envier nos amours.

MÉLISE.

Treve donc, s'il vous plaît à la plaiſanterie....
Il extravague... on vient: levez-vous, je vous prie.

FLORICOURT.

Non. Je lis dans vos yeux, dans ce tendre embarras,
Que mon hommage a pris & ne vous déplaît pas.
(*Damis entre dans ce moment. Il eſt apperçu de Méliſe & non de Floricourt.*)
C'eſt à moi d'affermir mon bonheur qui s'apprête.
Tout me ſert, & je cours aſſurer ma conquête.
(*Floricourt, en ſortant, rencontre Damis, & lui fait des ſignes d'un air triomphant.*)

SCENE VIII.

DAMIS, MÉLISE.

DAMIS, (*du fond du Théâtre.*)

FOrt bien! le tête à tête eſt un peu haſardé.
Eſt-ce pour ce tableau que vous m'avez mandé?
Il eſt touchant!

MÉLISE.

A-t-il le bonheur de vous plaire?

DAMIS, (*avec une gaiete contrainte.*)

Beaucoup.

MÉLISE, (*ironiquement.*)

Il me parloit de ſon ardeur ſincere.

DAMIS.

Et vous daigniez répondre à des tranſports ſi doux?
C'eſt l'uſage au ſurplus.

MÉLISE, [*à part.*]

[*Haut.*] Mais ſeroit-il jaloux?
J'étois libre, Monſieur, lorſqu'on vous fit deſcendre.

DAMIS, (*très-froidement.*)

Vos ordres ſont ſacrés; j'ai volé pour m'y rendre. (*à part.*)
L'entretien ſera vif.

MÉLISE.

M'expliquez-vous enfin.
Les propos que mon Oncle a tenus ce matin?

Qu'eſt-ce que cet hymen, ce refus, cet outrage
Dont il vous accuſoit?

DAMIS.

Quand tout vous rend hommage,
Madame, en vérité penſez vous à cela?
C'eſt une viſion que cet outrage-là.
Ne ſavez-vous pas donc? qui raconte, exagere,
Et c'eſt l'art d'embrouiller la choſe la plus claire.
Votre Oncle bruſquement vient m'offrir votre main.
Je ne m'attendois pas à ce bonheur ſoudain;
Je n'avois ni le droit, ni l'orgueil d'y prétendre;
C'eſt en m'appréciant que j'oſai m'en défendre.
Voilà tout.

MÉLISE, *(d'un ton ironique.)*

Voilà tout?...

DAMIS, *(ſe rapprochant.)*

Mais vous, Madame, vous,
M'expliquez-vous enfin quel eſt ce grand courroux,
Cet étonnant billet qui de chez vous me chaſſe?
Comment me ſuis-je donc attiré ma diſgrace?

MÉLISE.

Ma lettre vous l'apprend, ſans rien diſſimuler.
Je ſuis laſſe, Monſieur, d'apprêter à parler,
Je ſuis jeune, on m'obſerve, on cenſure, on raiſonne,
Et pour fuir les amants, je ne vois plus perſonne.

DAMIS.

Eſt-ce à titre d'Amant que je ſuis renvoyé?

MÉLISE, *(très-vîte.)*

Point de détail.

DAMIS.

Je vois qu'on m'a calomnié.
Quand on aime, on s'échappe, on ſe trahit:
Madame.
Vous ai-je dit un mot qui fît croire à ma flâme?

MÉLISE, (*avec vivacité.*)

Eh! quand cela ſeroit?

DAMIS.

Oui: mais... cela n'eſt pas.

MÉLISE, (*avec chaleur.*)

Quoi votre empreſſement à ſuivre tous mes pas,
Cette aſſiduité que tout Paris a vue,
Et votre jalouſie avec art retenue,
N'annonçoit pas aſſez un homme qui prétend,
Et ſemble, pour le dire, aux aguets d'un inſtant.

DAMIS.

Ah, ne confondons point! tout cela vouloit dire
Qu'on rencontre chez vous ce que mon cœur deſire,
Des graces, des talens...

MÉLISE.

Vous m'impatientez.

DAMIS.

Un commerce divin, cent belles qualités.
Cela ſignifioit que votre eſprit enchante;
Qu'on ſe plaît à vous voir; que vous êtes charmante;
Enfin...

MÉLISE.

Parlez.

DAMIS.

Cela, je le dis ſans détour.

Prouvoit tout vos attraits, ſans prouver mon amour.

MÉLISE.

Soit, ſoit: eh que me fait votre amour, je vous prie ?

DAMIS.

Vous m'accuſez; il faut que je me juſtifie.

MÉLISE.

De quoi donc ? il m'outrage à chaque mot.

DAMIS.

De quoi ?

De l'amour prétendu qui vous révolte en moi.

MÉLISE.

Vous me haïſſez donc, Monſieur ?

DAMIS.

Qui? moi, Madame.

MÉLISE.

Répondez.

DAMIS.

Mieux que moi vous liſez dans mon ame ;
Et c'eſt trop prolonger mon cruel embarras.
Comment lorſqu'on vous voit dire qu'on n'aime pas ?
Un tel aveu pour vous ſeroit tout neuf peut-être,
Il pourroit vous fâcher; mais vous l'auriez fait naître.
Car enfin, ſi vos loix n'en veulent qu'aux Amants,
Pourquoi m'envelopper dans vos reſſentiments ?
Pourquoi, prompte à riſquer un arrêt qui m'accable,
Si je ſuis innocent, me traiter en coupable ?

MÉLISE.

Allez, Monſieur, allez, vous m'êtes odieux.

DAMIS.

Vous ne futes jamais plus aimable à mes yeux.

MÉLISE.

Eloignez-vous des miens.

DAMIS.

D'où vient cette colère?
J'obéis, & je ſors, de peur de vous déplaire.

SCENE IX.

MÉLISE, *ſeule.*

EH! de cet homme-là je ſerois le jouet!
Qu'eſt-ce donc qui me tient? l'aimerois-je en effet?
Oh! que je l'aime ou non, je prétends qu'il fléchiſſe,
Je le veux par raiſon, bien plus que par caprice...
J'ai ſu toucher ſon cœur, il a beau ſe maſquer;
Et ſon adroit orgueil ne veut pas s'expliquer.
C'eſt mon maudit billet!... qui me forçoit d'écrire?
Que prétendois-je avant qu'il m'eût oſé rien dire?
Ma conduite eſt étrange, incroyable vraiment;
Mais la ſienne... la ſienne eſt un affront ſanglant.
Oh! cet homme eſt un monſtre... eh bien, il eſt aimable
C'eſt la regle... que faire? ô trouble inſupportable?
Ce monſtre-là me plaît, je le ſens, j'en rougis;
Mais je m'en vengerai quand je l'aurai ſoumis.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, *ſeul.*

MA foi, ce Floricourt n'eſt point auſſi frivole...
Cet homme avec le temps, peut jouer un grand rôle.
Dans ce moment encor, il m'a très-bien parlé.
Malgré mon air diſcret, comme il m'a démêlé,
La peſte, quel coup d'œil! oui, j'étois un barbare:
Je déſolois Méliſe, il faut que je répare.
Le Marquis lui convient, il penſe... il ira loin,
Et de lui quelque jour on peut avoir beſoin.
Que ſait-on?

SCENE II.

LISIMON, MÉLISE, DORINE.

LISIMON.

EH bien! qu'eſt-ce? un air mélancolique?
Moi, je veux qu'on me parle & qu'on ſe communique.

Ça,

Ça, raiſonnons un peu: j'avois jugé trop tôt.
Damis, je le vois bien, n'eſt pas ce qu'il vous faut.
Il a, je ne ſais quoi, qui d'abord intéreſſe;
Mais ſa conduite ſourde annonce trop d'adreſſe.
Trop de flegme, à la longue, eſt à périr d'ennui,
Et je crois que vraiment je me gâte avec lui.

DORINE.

Vivât! enfin, Monſieur redevient raiſonnable!
Damis a des momens, mais il n'eſt point aimable.
Il aime avec méthode, il brûle ſenſément;
La mode en peut venir, & rien n'eſt moins plaiſant.

MÉLISE.

A ravir! comment donc!... allez, Mademoiſelle,
Sachez une autre fois meſurer votre zele;
Renfermez avec ſoin ces tranſports indiſcrets,
Et ſupprimez ſur-tout le talent des portraits.

DORINE.

Madame; une autre fois je ſerai moins ſincere,
Et je ſaurai...

MÉLISE.

Sachez m'obéir & vous taire.

LISIMON.

Sans doute, elle outre un peu; mais je crois qu'en effet,
Damis eſt trop contraint & n'eſt point votre fait.

MÉLISE.

Y ſongez-vous? laiſſez, laiſſez aller les choſes.
Je ne comprends plus rien à vos métamorphoſes.

LISIMON.

Oh! je veux vous venger d'un inſolent refus.

MÉLISE.

Je vous diſpenſe, moi, de ces ſoins ſuperflus.

LISIMON.

Mon amitié pour lui, dans cette circonſtance,
Lui vaut de votre part un reſte d'indulgence :
Mais je vois clairement que vous le déteſtez,
Et je ne prétends pas forcer les volontés,
Rejeter un hymen pour lui trop honorable.

MÉLISE, (*à part.*)

Vous me perſécutez. Il eſt inſupportable.

LISIMON.

Aſſurément il l'eſt, & j'en ſuis révolté ;
J'admire, en pareil cas, votre ſécurité ;
Je ſuis d'une fureur ! ... C'eſt que cette aventure
Peut prendre dans le monde une ſotte tournure.
Je vois loin.

MÉLISE.

Oui, très-loin.

LISIMON.

Et puis d'ailleurs j'ai ſu
Que là bas ... à la Cour, il eſt très-peu connu.

MÉLISE.

Quoi ! cela vous reprend ?

LISIMON.

L'obſcurité me bleſſe.
Tout bien conſidéré, ſe borner eſt foibleſſe.
Quand on a votre eſprit, vos graces, votre goût,
Il faut prendre un mari fait pour aller à tout.
J'ai des projets ... je veux ... l'affaire m'intéreſſe,
Et pour bien des raiſons, je dois venger ma niéce,
En ce jour, à l'inſtant : oui, j'y cours de ce pas...

Vous m'arrêtez envain, je n'en démordrai pas;
Je n'ai point comme vous une tête légere,
Qui veut & ne veut plus; il faut du caractere.
(*Il sort.*)

SCENE III.

MÉLISE, DORINE.

MÉLISE.

VOilà du Floricourt... si pourtant son humeur....
Damis a dans mon Oncle un zélé protecteur,
Je crois qu'il devient fou... mais moi, suis-je plus sage.
(*à Dorine.*)
De parler aujourd'hui vous avez une rage?

DORINE.

Moi?

MÉLISE.

Damis est à plaindre.

DORINE, (*entre ses dents.*)

Il le mériteroit.

MÉLISE.

Hein? comment? votre esprit se forme tout-à-fait.
Je vous trouve aujourd'hui brillante en réparties.
(*à part.*)
Mais, par où de mon Oncle arrêter les lubies?
Il va trouver Damis: que lui va-t-il conter?
(*Damis paroît, Dorine se retire.*)

SCENE IV.

MÉLISE, DAMIS.

MÉLISE.

QUoi ! c'eſt vous ?

DAMIS.

Je me ſauve.

MÉLISE.

[*après une pauſe.*] Oh, vous pouvez reſter !
Savez-vous que tantôt j'étois fort ſinguliere.

DAMIS.

Vous vous en ſouvenez ?

MÉLISE.

J'en ai ri la premiere ;
Je ne ſais où j'ai pris ces indiſcrets éclats.
Il eſt tout ſimple au moins que vous ne m'aimiez pas.

DAMIS.

Je vous ai raſſurée.

MÉLISE.

Et j'en ſuis fort contente.

DAMIS.

Autant que je puis voir, l'amour vous épouvante?

MÉLISE.

Tout ce qui me fâchoit, c'eſt qu'en vous défendant,
Vous paroiſſiez encor avoir l'air d'un Amant.
Il regnoit dans vos tons je ne ſais quelle gêne,

Qui fur vos ſentiments me laiſſoit incertaine ;
Oui, tenez, on eût dit que vous étiez piqué.

DAMIS.

Voilà ce que dans moi vous avez remarqué ?

MÉLISE.

C'eſt ce que j'ai cru voir.

DAMIS.

Idée.

MÉLISE.

En conſcience,
Etes-vous bien certain de votre indifférence ?

DAMIS, (*riant.*)

Celui-là vient de loin ! quoi ! vous n'y croyez pas !
Mais ne retournons point à nos premiers débats.
Prenez-garde : au traité vous êtes infidelle ;
C'eſt vous qui commencez à me chercher querelle.
Quand je vous aimerois, penſez-vous entre nous
Que j'irois l'avouer après votre couroux,
Moi ! qui ſais à quel point cela peut vous déplaire,
Moi ! qu'on vient de chaſſer ſans nul préliminaire !
Si contre moi le doute a bien pu vous armer,
Quel ſort me feriez-vous ſi j'oſois vous aimer ?

MÉLISE.

Ce cas eſt différent.

DAMIS.

Il deviendroit le même.
Oh ! je vous connois bien, malheur à qui vous aime !

MÉLISE.

Quelle obſtination !

DAMIS.

Eh bien ! n'en parlons plus.

Pourquoi, ſans nul objet s'échauffer là-deſſus?

MÉLISE.

Vous êtes incroyable avec votre ſyſtême!
Comment? ſi vous m'aimiez, par un malheur extrême!
Loin d'en faire l'aveu, loin de me prévenir...

DAMIS, (*avec une ſorte de crainte.*)

Mais... il eſt quelquefois très-bon de voir venir.

MÉLISE.

Et le cœur eſt ſoumis à ces calculs infâmes!
Les hommes! quels fléaux! puis on s'en prend aux femmes.
D'un inſtinct libre & pur ſi l'amour eſt le fruit,
Du moment qu'on raiſonne, il eſt déjà détruit.
L'homme honnête, Monſieur, dédaignant la fineſſe,
Doit tout à ſon penchant & rien à ſon adreſſe.
Eh! qu'attendre d'un cœur par lui-même gêné,
Qui, s'obſervant toûjours, n'eſt jamais entraîné?
Il faut s'abandonner, ſentir tout, ne rien feindre,
S'enflammer pour le prix, ſans projet pour l'atteindre.
Qui ſait le mieux tromper, plaît quelquefois le mieux:
Mais qui plaît ſans aimer, jouit ſans être heureux.
Ah! je plains bien le ſort d'une femme ſenſible!...

DAMIS.

Ce phénix, s'il exiſte, eſt au moins inviſible.

MÉLISE.

A vos yeux.

DAMIS.

Le trouver, c'eſt l'affaire du temps.

Sous le maſque, entre nous, reconnoît-on les gens ?
De vos goûts paſſagers comment ſuivre les traces ?
Le ſentiment chez vous diſparoît ſous les graces.

MÉLISE.

Quoi ! vous ne ſavez point lire au fond de nos cœurs ?

DAMIS.

Moi ! vraiment je le donne aux plus fins connoiſſeurs.

MÉLISE.

Vous n'avez donc pas vu que, cent fois dans ſa vie,
Floricourt, par exemple, & m'excede & m'ennuie ?
Vous n'avez donc point vu, malgré tous leurs propos,
Que, même en les fêtant, je mépriſe les ſots ;
Qu'au milieu du grand monde, où je parois légere,
Je me ſuis fait un plan & preſque un caractere,
Qu'à la foule bruyante, à mille jolis riens,
J'ai ſouvent préféré vos graves entretiens ;
Et que ? . . .

DAMIS.

Vous vous taiſez ? pourquoi donc ?

MÉLISE, *(à part.)*

Je m'admire !

DAMIS.

Eh bien ?

MÉLISE.

Eh bien ! Monſieur ... je n'ai plus rien à dire.

DAMIS.

Quand le cœur ne ſent rien.

SCENE V.

Les mêmes, FLORICOURT.

FLORICOURT,
(*riant aux éclats dans le fond du Théâtre.*)

D'Honneur le tour eſt gai.
(*s'approchant.*)
Ah! je reſpire enfin, notre oncle eſt ſubjugué.
Jugez s'il m'aime! il veut, & dès cette journée,
Décider mon bonheur, fixer notre hymenée.
Il eſt expéditif.

MÉLISE.

Fort bien! Marquis, fort bien!
L'aveu de Liſimon vous aſſure du mien:
Vous pouvez y compter.

FLORICOURT.

Après ce tour d'adreſſe.
Il ſeroit trop piquant...

MÉLISE.

Mais par quelle fineſſe
Avez-vous donc, Monſieur, retourné ſon eſprit?
Car cela me paroît miraculeux.

FLORICOURT.

Bien dit.

MELISE, (*avec empreſſement.*)

Voyons,

FLORICOURT.

Pour le réduire il a fallu lui plaire.
Votre Oncle s'eſt d'abord armé d'un front ſévere.
J'ai radouci mon ton pour ne le point heurter,
Et j'ai ſurpris enfin l'inſtant de le flatter.
J'ai vanté ſon diſcours ſoi-diſant laconique,
Sa pénétration, ſur-tout ſa politique :
Je me ſuis étonné qu'un homme tel que lui
Ne fût point dans l'Etat très-puiſſant aujourd'hui.
Vous auriez un œil d'aigle, un abord populaire,
Et l'art d'approfondir, joint avec l'art de plaire,
Lui diſois-je à-peu-près : il l'a cru bonnement ;
Moi, de montrer alors un zele véhément,
D'offrir tout mon crédit . . . enfin rien ne l'arrête,
Le voilà décidé.

MÉLISE.

Mais c'eſt une conquête,
(*à part, & regardant Damis.*)
Voyez ſi rien l'émeut.

FLORICOURT.

L'amour agit pour nous.

MÉLISE, (*ſérieuſement.*)

Puis mon oncle enfin eſt appuyé par vous,
A ſes nouveaux deſſeins je n'oſe être contraire,
Il faut . . .

FLORICOURT.

Vous convenez que pour moi tout proſpere;
Notre hymen . . .

MÉLISE.

Oui, Marquis, devient très-poſitif.

DAMIS, (*d'un ton piqué.*)

La grandeur de votre oncle eſt un point déciſif
Et . . .

FLORICOURT.

J'ai craint de Damis quelque temps la pourſuite,
On m'a tranquiliſé.

DAMIS.

Qui donc ?

MÉLISE, *(vivement.)*

Dites-nous vîte.

FLORICOURT, *(à Méliſe.)*

Je ſais qu'il aime ailleurs.

MÉLISE.

Il peut nous mettre au fait.

FLORICOURT.

Eh ! comment donc ; comment ?

MÉLISE.

Il a certain portrait
Qui ne le quitte pas.

FLORICOURT.

C'eſt Céladon lui-même !

MÉLISE.

Oui, pour ce portrait-là ſa folie eſt extrême.

DAMIS.

Madame, il eſt trop vrai, je l'aime éperdument.

MÉLISE, *(avec dépit.)*

L'Original, ſans doute, eſt un objet charmant ?

DAMIS, *(d'un ton paſſionné.)*

Oh ! charmant !

MÉLISE.

Je le crois.

DAMIS.

Je lui dois cet hommage.

FLORICOURT.

Eh bien ! s'il eſt ainſi, montre-nous ſon image.

DAMIS.

Si Madame le veut, ma prudence conſent,
Mais à condition que vous ſerez abſent.

FLORICOURT.

Moi!

DAMIS.

Vous.

FLORICOURT.

Pour un portrait? Allons, quelle manie!

DAMIS.

Vous le faire entrevoir, c'eſt en donner copie.

FLORICOURT.

Il eſt d'une rigueur!... Madame, prononcez.

MÉLISE.

Mon ſexe... eſt curieux.

FLORICOURT.

J'entends, vous me chaſſez.
Je vais de Liſimon aiguillonner le zele;
Votre bonheur, le mien près de lui me rappelle,
J'y vole: en m'éclipſant d'un air paiſible & doux.
Je ſatisfais d'avance aux regards d'un époux:
(Il baiſe la main de Méliſe, & ſort.)

SCENE VI.

MÉLISE, DAMIS.

DAMIS.

CEt hymen me paroît une affaire conclue !

MÉLISE.

Tout de bon, croyez-vous que j'y ſois réſolue ?

DAMIS.

Pourquoi non ! de votre oncle il a déjà l'aveu,
Et le vôtre ſuivra.

MÉLISE.

Le mien ? ... voyons un peu
Le portrait.

DAMIS.

Un moment.

MÉLISE.

Volontiers : mais de grace,
Que vous importe enfin que cet hymen ſe faſſe ?
Vous êtes occupé, tout le prouve & le dit :
Ce que l'art veut cacher, l'art même le trahit.
Pour moi ce qui m'en plaît, tout haut je le confeſſe,
C'eſt que vous poſſédez une étrange maîtreſſe.
Elle eſt aſſurément calme dans ſes amours !
Elle ſait que chez moi vous êtes tous les jours,
Et ſon orgueil ſe tait, & ſon cœur eſt tranquille !
De tous vos ſoins pour moi ſpectatrice immobile,
Madame ne dit mot, trouve que tout eſt bien,

Et n'a garde avec vous de ſe plaindre de rien!
Elle a donc cinquante ans!

DAMIS.

Pas tout-à-fait encore.

MÉLISE.

Elle n'en a que vingt. *(à part.)*
Quel conte! je l'abhorre.

DAMIS.

Ah! n'en parlez point mal. Quand vous la connoîtrez,
D'un jugement trop prompt vous vous répentirez;
C'eſt moi qui vous le dis.

MÉLISE.

Vous dites à merveille.

DAMIS.

Vraiment?

MÉLISE.

Continuez, oui, je vous le conſeille;
Que m'importe... Ah! je vois... peut-être croyez-vous
Qu'une humeur ſans motif cache un dépit jaloux?
Cela ſeroit nouveau! moi, de la jalouſie!
Moi, vous aimer! non, non; je n'en ai nulle envie;
Je ne m'oppoſe point à vos félicités.

DAMIS.

Vouz ne devinez pas combien vous m'enchantez....
C'eſt votre dernier mot?

MÉLISE.

Ce doute la m'offenſe.

Vos diſcours à la fin laſſent ma patience.
Allez trouver, Monſieur, la beauté qui vous plaît,
Et gardez conſtamment un auſſi rare objet.

DAMIS.

Je me le promets bien...

MÉLISE, *(avec chaleur.)*

Mon Dieu! j'en étois ſûre...
Je me raviſe, & veux connoître ſa figure:
Son naturel paiſible, unique en ſes effets,
Me donne le deſir de contempler ſes traits.

DAMIS.

Oh! dans ce moment-ci, vous verriez mal ſans doute.

MÉLISE.

Elle craint mes regards?

DAMIS.

C'eſt moi... qui les redoute.

MELISE.

Mais j'ai votre parole... eſſuierai-je un refus?

DAMIS.

Pour juger ſainement vos ſens ſont trop émus.

MÉLISE.

Je le veux.

DAMIS.

Je ne puis.

MÉLISE.

Comptez, comptez d'avance,
Puiſqu'elle en a beſoin, ſur beaucoup d'indulgence.

DAMIS, [*tirant le Portrait.*]

Vous l'exigez!

MÉLISE, (*arrachant le Portrait.*)

Oui, oui; mais donnez donc, Monſieur.

DAMIS.

Oh, tout charmant qu'il eſt, il va vous faire peur.

MÉLISE

(*avec le plus grand étonnement.*)

Ciel!

DAMIS.

Je l'avois prévu.

MÉLISE

Mon Portrait!

DAMIS.

Oui, lui-même.

C'eſt un voi que j'ai fait.

MÉLISE.

Cette audace eſt extrême!

(*après une pauſe & riant.*)

Vraiment je l'ai tantôt joliment arrangé.

DAMIS.

Puiſqu'il eſt reſſemblant, Madame, il eſt vengé.

MÉLISE

D'honneur, il eſt parlant, &... quel fourbe vous êtes!

Voilà donc contre nous les complots que vous faites?

Sur l'excès de vos torts je n'oſe m'arrêter.

Pourquoi ravir un bien que l'on peut mériter?

Mais ce Portrait enfin ſuffit-il pour m'inſtruire?

DAMIS.

Il eſt chargé de tout, moi je n'ai rien à dire.

D'ailleurs puis-je jamais fléchir votre couroux?

MÉLISE.

Puiſque vous en parlez, je conviens avec vous...
C'eſt le cas, ou jamais d'être fort en colere.

DAMIS.

Oh, oui! vous ſévirez contre le téméraire.

MÉLISE.

C'eſt ſelon... cependant... Je dois... que ſais-je.

DAMIS.

Enfin...

MÉLISE.

Quand le coupable plaît.

DAMIS.

Fait-on grace au larcin?
Il faut qu'abſolument votre bouche prononce.

MÉLISE, (*après un ſilence.*)

Il vous tient lieu d'aveu: qu'il ſoit donc ma réponſe.

(*Elle lui rend le Portrait.*)

DAMIS, (*avec la plus grande vivacité.*)

Je tombe à vos genoux. Quel moment enchanteur!
Plus je me ſuis contraint, plus je ſens mon bonheur.
Ne vous ſouvenez plus d'une ruſe innocente,
Qui peut-être a fixé votre ame indépendante...
Ah! la mienne eſt à vous! recevez ſon ſerment.
Le calme de mon front cachoit un cœur brûlant...
Je redoutois vos goûts, le Marquis... vos caprices,
Vous ne vous doutez pas de tous mes ſacrifices.
Des combats douloureux, voilà mes ſeuls forfaits.
J'ai feint quelques inſtans, pour ne feindre jamais.

L'amour ſeul m'inſpira: c'eſt lui qui me couronne.
Le tour n'eſt pas ſi noir... vous riez.

MÉLISE.

Je pardonne.

(*Damis ſe remet à ſes genoux.*)

SCENE VII.

LISIMON, FLORICOURT.
(*au fond du Théâtre.*)

DORINE, GERMAIN.
(*entrant par une couliſſe oppoſée.*)

DAMIS, MÉLISE.
(*Ils reſtent tous dans une différente attitude.*)

LISIMON, (*à Dorine.*)

QUe le Notaire...
(*appercevant Damis aux genoux de Méliſe.*)
Attends... je reſte confondu...

FLORICOURT, (*à Damis.*)

L'attitude me plaît... d'ailleurs c'eſt un rendu.
Vous avez votre tour.

LISIMON.

[*à Floricourt.*] Quel eſt donc ce myſtere?
Que Diable! je croyois que vous aviez-ſu plaire.

FLORICOURT.

Eh bien, vous vous trompiez.

DAMIS, [*à Liſimon.*]

Daignez combler mes vœux.

DORINE.

[*ſe mettant entre Floricourt & Liſimon.*]

Courage... vous voilà diſgraciés tous deux.

FLORICUORT.

[*à Liſimon avec gaieté.*]

Adieu nos grands projets. Tout Amant à ma place
S'en iroit contriſté, honteux de ſa diſgrace:
Un tendre déſeſpoir m'ennuiroit à mourir.
Eprouve-je un revers? je médite un plaiſir.
Je reviens à mes goûts, il me faut des coquettes.

[*à Méliſe.*]

Damis eſt trop heureux! Je le ſuis, ſi vous l'êtes.

[*Il s'échappe en faiſant ſigne qu'on ne prenne pas garde à lui.*]

SCENE VIII. & Derniere.

LISIMON, MÉLISE, DAMIS. DORINE, GERMAIN.

LISIMON, [*à Damis.*]

POur chaſſer un rival ton ſecret eſt fort bon.

GERMAIN, [*d'un air triomphant.*]

Nous avons eſquivé la déclaration!

Fin du Troiſieme Volume.

08179

TABLE

DES PIECES CONTENUES

Dans ce Troiſieme Volume.

ZELMIRE, Tragédie par Mr. de Belloy.

LE COMTE DE WARWIK, Tragédie par Mr. de la Harpe.

L'ORPHELIN DE LA CHINE, Tragédie par Mr. de Voltaire.

EUGÉNIE, Drame par Mr. de Beaumarchais.

LA FEINTE PAR AMOUR, Comédie par Mr. Dorat.

TABLE

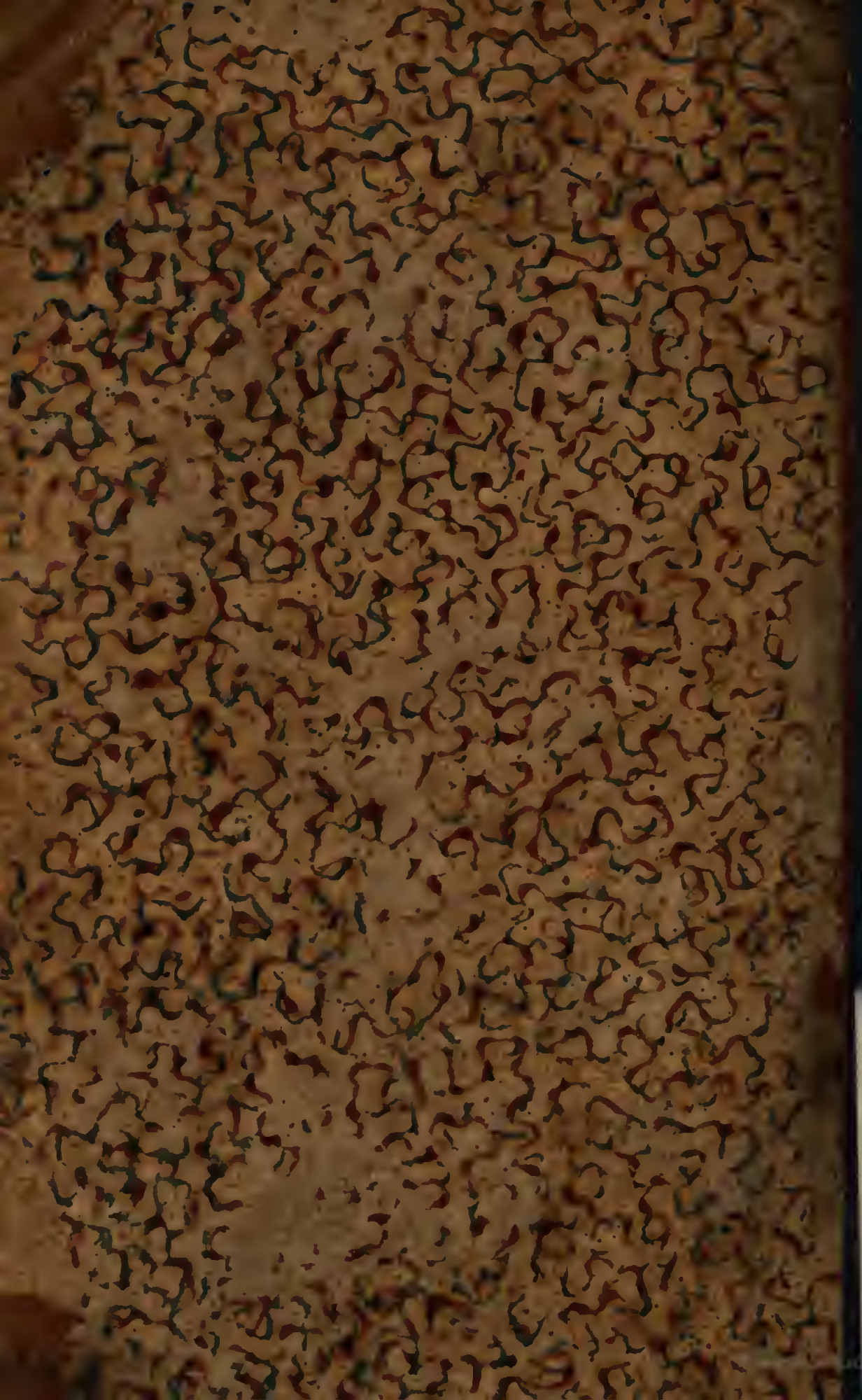
DES PIÈCES CONTENUES

Dans ce Troisième Volume.

CELMIRE, Tragédie par Mr. de Bury.

LE COMTE DE WARWICK, Tragédie par Mr. de la Harpe.

LUCIE PLEURANT LE SA CHINE, Tragédie par Mr. de Vaudre.

LUCRÈCE, Drame par Mr. de Beaumarchais.

LA PERMITE PAR AMOUR, Comédie par Mr. Desac.